

Le Samedi^{10c}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



La Place d'Armes et l'église Notre-Dame

Photo Associated Screen News, Montréal

Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

Par JACQUES BRIENNE

Chronique historique :

**DE LA CHAUMIERE AU
PALAIS D'UN ROI**

Par LOUIS ROLAND

NOUVELLE :

LE BOA DES BROUSSES

Par SYLVAIN DEGLANTINE

**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY

**C'EST FAUSSE ECONOMIE QUE
D'EMPLOYER UNE POUDRE A PATE
DOUTEUSE. EXIGEZ LA "MAGIC".
AVEC MOINS DE 1¢, VOUS FAITES
UN BEAU GROS GATEAU!**

dit
MISS ALICE L. MOIR,

Diététiste du restaurant d'un des plus grands hôtels-
appartements de Montréal



Le coût de ces ingrédients varie, naturellement, selon les localités.

POUR ETRE SURE DE REUSSIR—CUISEZ AVEC LA "MAGIC"

IL faut si peu de poudre à pâte pour faire un gâteau, qu'on y gagne toujours à employer la meilleure. Une poudre de qualité médiocre donne un gâteau inférieur. Elle peut même vous le faire rater complètement, vous faisant perdre oeufs, sucre, beurre, farine et lait.

Il est évidemment de mauvaise économie de s'exposer à perdre pour 35 à 50 sous de bons ingrédients en utilisant une poudre à pâte douteuse, surtout quand la "Magic" coûte si peu! Il vous en faut à la vérité *pour moins de 1¢* pour réussir un gros gâteau à 3 étages!

C'est peu de chose, n'est-ce pas, pour s'assurer la délicate saveur et la fine texture que la Poudre à Pâte "Magic" produit invariablement?

Il n'est donc pas étonnant que les plus grandes autorités canadiennes en matière culinaire emploient et recommandent la "Magic" exclusivement! Elles savent par expérience que l'on peut toujours se fier à la "Magic" pour obtenir des résultats *supérieurs*. Ne vous exposez pas aux non-réussites. Cuipez avec la "Magic" et vous ne serez jamais dans l'incertitude. Commandez-en une boîte chez votre épicer dès aujourd'hui.

Tested and Approved by
Chatelaine Institute
MAINTAINED BY
Chatelaine Magazine

Fabriquée au Canada

"NE CONTIENT PAS D'ALUN"—
Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.



GATEAU A L'ANANAS ET A L'ORANGE

Défaites en crème $\frac{1}{2}$ tasse shortening; incorporez en battant lentement $1\frac{1}{4}$ tasse sucre. Ajoutez 3 oeufs non battus un à la fois, battant après chacun. Ajoutez 1 c. à thé vanille. Tamisez $2\frac{1}{4}$ tasses farine à pâtisserie (ou 2 tasses farine à pain) avec 3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic" et $\frac{1}{4}$ c. à thé sel. Ajoutez au premier mélange alternativement avec $\frac{3}{4}$ tasse lait. Cuipez dans 3 moules à gâteau graissés à four modéré (375° F.) environ 25 minutes. Laissez refroidir. Étendez la garniture entre les étages. Couvrez dessus et côtés avec Givre 7-minutes (page 14 du nouveau Livre de Cuisine "Magic"). Décorez le dessus avec 12 sections

d'orange sans pelure et 6 petits morceaux d'ananas.

GARNITURE—Mélangez 3 c. à soupe de cornstarch avec $\frac{1}{2}$ tasse sucre; ajoutez $\frac{3}{4}$ tasse eau froide. Cuipez au bain-marie jusqu'à épaississement, brassant constamment. Ajoutez $\frac{1}{2}$ tasse jus d'orange et 1 c. à soupe jus de citron. Continuez à cuire jusqu'à nouvel épaississement. Ajoutez 1 jaune d'oeuf légèrement battu. Cuipez encore 3 minutes puis retirez du feu. Ajoutez 2 c. à soupe beurre, 2 tranches ananas en conserve haché et l'écorce râpée de 1 orange. Laissez refroidir et étendez entre les étages.

POUR CUIRE A LA MAISON, le nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous sera d'une précieuse utilité. Il contient des recettes éprouvées de gâteaux exquis et de nombre d'autres pâtisseries délicieuses. Postez ce coupon.

GILLET PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto, 2

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de votre fameux Livre de Cuisine "Magic".

LP-10

Nom.....

Rue.....

Ville ou village..... Prov.....

Editorial

46e année, No 22

Le Samedi

Montréal, 27 octobre 1934

Par le trou de la serrure

ON donne des emblèmes aux siècles, aux époques, aux pays et quelquefois aux individus. La Russie d'avant-guerre eut son ours, la France a le coq, l'Angleterre un bouledogue et le Canada son castor. La pierre, le bronze et le fer précisent des époques; le soleil fait penser à Louis XIV et l'aigle évoque le souvenir de Napoléon. On pourrait, dans le même ordre d'idées, représenter l'époque actuelle par un point d'interrogation et la sécurité qu'elle nous donne par un simple "point". Par un zéro, si l'on préfère.

Je crois pourtant que personne encore n'a donné d'emblème à l'homme considéré collectivement, c'est-à-dire désigné sous le grade d'humanité. C'est une lacune à combler, comme on dit en style d'apprenti sœur d'encre, et cela me procure l'occasion d'enrichir l'emblématologie d'un nouvel attribut.

Je propose donc à l'approbation des générations présentes et futures, pour désigner, non pas l'homme physique mais l'être moral trop souvent immoral qui s'agite en lui, l'emblème probablement inattendu du trou de serrure.

Un trou de serrure c'est d'abord du vide, cela ressemble par conséquent d'une manière étonnante à la caboche de bien des gens mais ne constitue pas la raison dominante de mon choix. La voici.

Vous avez certainement remarqué, peut-être même éprouvé, qu'un trou de serrure est tout d'abord et principalement un trou, qu'une serrure forme l'important accessoire défensif d'une porte et qu'en regardant par le trou on peut voir bien des choses. Vous n'êtes pas non plus sans savoir qu'un trou de serrure est parfois rétif et ne s'accorde bien qu'avec la clef convenable; encore faut-il que celle-ci soit guidée d'une main sûre et n'appartienne pas à un monsieur qui a le chapeau sur l'oreille et les idées dans le mastic ou la houle à trois heures du matin.

En résumé, le trou de serrure permet de voir, donc de savoir, puis de pénétrer dans un domaine auparavant fermé. C'est aussi clair qu'un dito de lune et point n'est besoin d'une puissante logique pour admettre que le trou de serrure est l'emblème tout trouvé de la curiosité comme de la science, ces deux expressions maîtresses du génie de l'homme.

Il est indiscutable que, sans la curiosité, la science n'existerait pas et qu'en supprimant la science, petite, moyenne ou grande, on supprime radicalement du coup tout ce qui distingue l'homme de la bête, depuis la manière primitive d'allumer du feu en frottant deux morceaux de bois, jusqu'à la méthode moderne et plus compliquée de prédire les éclipses dix ans d'avance et même beaucoup plus.

Un savant n'est pas autre chose qu'un curieux qui a collé son oeil au trou de serrure idéal de la porte qui donne sur l'infini.

D'une manière absolue nous ne faisons que regarder par des trous de serrure, c'est-à-dire alimenter notre curiosité, pendant toute notre vie.

Nous ouvrons le journal; est-ce pour le simple plaisir du geste comme le chat qui joue avec un morceau de papier? mais non; c'est parce que nous voulons connaître les petits et grands potins du jour; nous regardons, par ce trou de ser-

rure, la vie publique et privée de nos contemporains. Cela nous intéresse énormément d'apprendre que madame Tartempion s'est cassée la patte en glissant sur une pelure de banane ou qu'on vient d'inventer en Europe un nouvel explosif destiné à garantir la paix; nous ne connaissons pas madame Tartempion et nous trouvons la comédie européenne plutôt monotone, mais nous satisfaisons notre vorace besoin de curiosité en lui donnant sa pâture quotidienne, que ce soit du gâteau, de la bouillie ou même du simple foin.



Que fait le touriste de grande envergure qui va étudier la Chine sur place ou celui qui se contente d'une voyage économique des yeux devant une toile de cinéma? Il assouvit sa curiosité, pas autre chose. Qu'on ne dise pas qu'il est conduit par l'amour de la science géographique et que son désir de s'instruire est vierge de toute autre aspiration, ce ne serait pas plus croyable que l'histoire du bonhomme qui mangerait comme un ogre bien que n'ayant pas d'appétit.

La curiosité symbolisée par le trou de serrure? mais c'est le motif et le moteur, en même temps que la base, de la civilisation passée, présente et à venir! Sans elle, Christophe Colomb n'aurait jamais traversé l'Atlantique et le moine Bacon n'aurait pas fait ses petits mélanges de soufre, de salpêtre et de charbon. Bien avant cela, Eve n'aurait peut-être pas croqué la pomme, et dans cinquante ans — sans doute même avant — des douzaines d'audacieux n'iraient pas se perdre irrémédiablement dans l'espace en voulant aller faire un petit voyage dans la lune pour savoir exactement comment elle est faite.

La curiosité se retrouve absolument dans tout; dans la gourmandise parce qu'elle fait naître l'espoir de succulences nouvelles; dans la paresse qui ne va jamais sans le désir d'accumuler les instants de bien-être afin de les comparer; dans la colère pour voir l'effet qu'elle produit; dans l'art lui-même pour ce dernier motif; dans la patience, afin de s'assurer si elle est réellement plus forte que la violence, et jusque dans le travail car le désir d'éprouver les satisfactions qu'il peut donner n'est pas autre chose qu'une des multiples formes de la curiosité.

Un bonhomme pêche à la ligne: il est curieux de savoir s'il prendra du poisson; un autre le regarde, il est aussi curieux que lui et plus patient encore. Un malade prend des remèdes, sa plus grande préoccupation n'est que de la curiosité: celle de connaître leur effet. Un cultivateur sème du grain; c'est un curieux qui évalue à l'avance le profit que ça lui donnera.

Je ne parle que pour mémoire du naïf qui va consulter la tireuse de cartes au sujet de son avenir mais le plus sceptique des hommes consulte néanmoins son baromètre de temps à autre pour savoir le temps qu'il va faire, et sa montre au moins dix fois par jour pour connaître l'heure qu'il est.

L'amoureux qui aborde carrément une jeune fille inconnue se demande, avec un peu d'angoisse et beaucoup de curiosité, ce qui va lui être accordé comme réponse: un doux sourire ou bien une bonne gifle?

Dans les laboratoires, de grands curieux qu'on appelle encore des chimistes passent leur existence à regarder, par le trou de la serrure, dans l'armoire où Dame Nature garde ses secrets. Ils en dérobent quelques-uns de temps à autre et d'autres curieux cherchent à transformer le monde avec, afin de voir la nouvelle figure qu'il aurait.

On va dans la stratosphère, on descend dans la bathysphère; simple curiosité car, je l'ai dit, la science n'est pas autre chose que cela. Que la curiosité soit scientifique, gourmande, paresseuse, ambitieuse ou même idiote, il lui faut un qualificatif dont elle ne peut se passer, sous peine de disparaître. Il est impossible, en effet, d'être curieux sans but ou sans motif et toutes les passions humaines, sans exception, sont un terrain d'action et de développement pour elle.

Instinctivement, d'ailleurs, la société humaine a pris le trou de serrure comme emblème et l'a considéré comme une petite fenêtre par où sa curiosité devait regarder le progrès civilisateur, puisque, depuis longtemps déjà les hommes ont assimilé la science elle-même à une clef pouvant ouvrir toutes les portes.

Il s'agit simplement de trouver une serrure où la mettre...

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANcaster 5819-6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an - - - - - \$3.50	Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.00	Six mois - - - - - 2.50
Trois mois - - - - - 1.00	Trois mois - - - - - 1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

La Photo



Illustrations
de F. BAZIN

Nouvelle canadienne

par YVES DESROCHES

Je m'approche et regarde à mon tour le négatif, mais comme je ne suis qu'un profane en photographie, je ne saisis pas tous les détails.

MON ami depuis toujours, Pierre Duclos, vient de traverser une bien cruelle épreuve. Sa femme aimée, sa Jacqueline, après une journée à peine de maladie, l'a quitté pour un monde meilleur. Il y a déjà un mois que le grand malheur est arrivé et Pierre est encore anéanti par ce coup du sort. Une sourde neurasthénie le mine, s'il ne réagit, je me demande ce qu'il adviendra de lui. J'essaie bien de le distraire de son mal, mais mes meilleurs efforts ne sont guère couronnés de succès.

Aujourd'hui, comme tous les jours, d'ailleurs, je suis venu. Je l'ai trouvé devant sa cheminée, enfoncé dans un large fauteuil, les coudes aux genoux, les yeux dans le vague. Il ne m'avait pas

entendu entrer, et ce n'est que lorsque je lui eut touché l'épaule qu'il s'est ressaisie.

— Encore à rêver, mon vieux! lui dis-je. Je ne te reconnais plus, toi si vivant, d'habitude si actif. Je sais que ta douleur est immense, mais il faut réagir, que diable! A quoi bon t'enliser dans ce farniente? Il faudra que tu te résignes un jour, pourquoi pas tout de suite? Peut-on lutter contre la mort?

— Jean, je ne sais plus vouloir, je ne sais plus vivre. J'ai aimé de toutes les forces de mon âme, j'aime toujours celle à qui je m'étais donné. Jacqueline n'est plus et je ne sais que faire. Je suis un corps sans son cœur, un être abandonné qui erre sans but maintenant, à l'aventure... Que

veux-tu? ... Comment pourrai-je me reprendre à la vie, au travail? ... Tiens! j'y songe, en parlant de travail. J'ai un film à développer. Peux-tu disposer de ton après-midi? Il me faut ta présence.

"Imagine-toi que j'ai voulu photographier ma chérie avant la mise en bière. Ses yeux n'étaient pas fermés encore. Elle était toute blanche et si belle parmi les fleurs. Je n'ai pu résister au désir de posséder ce trésor, ce précieux souvenir. Cette photo sera pour moi une relique, mon meilleur talisman contre l'oubli.

"Tu m'accompagnes, n'est-ce pas? Seul, je ne pourrais pas, tu comprends, ce serait trop d'émotions, trop de réminiscences à la fois... Pourtant, j'ai bien présente à l'esprit cette dernière scène: je revois sa pâle figure, ses cheveux que j'aimais tant, ses mains croisés pour une dernière prière, son chapelet de nacre presque usé

RÉVÉLATRICE

d'avoir tant servi. Tu sais comme elle était pieuse? Oh! je veux rendre cette image plus vivante encore en ma mémoire, y graver tous les détails. Tu viens?

— Je veux bien, dis-je.

— Alors suis-moi, mon appareil est dans le laboratoire.

Je fis comme il me disait. Nous pénétrâmes dans une petite pièce sombre aux volets fermés. Pierre alluma une lanterne posée sur le guéridon près de la porte. La chambre s'éclaira aussitôt sous les reflets rouges. Je vis aux murs des tablettes où s'alignaient bouteilles et cornues aux formes diverses; comme ameublement: une table, deux chaises et le guéridon; sur la table, les différents articles nécessaires au photographe et surtout l'appareil. Pierre s'en est emparé, il dégage du châssis la plaque sensible qu'il plonge dans le bain révélateur préparé d'avance, il agite et le bruit du verre sur la porcelaine ressemble à des sanglots. Son regard est fixé à la plaquette de verre, il semble vouloir devancer l'oeuvre du liquide et des mots s'échappent de ses lèvres:

— Tiens, ce rectangle, c'est le lit... les cierges... le petit guéridon près d'elle...

Il énumère ainsi à mesure qu'apparaissent les divers détails de la photo; il reconnaît chaque nouvel objet venant compléter l'image. Il semble qu'on soit dans un lieu sacré, tant mon ami apporte de gravité pieuse à ses mouvements, même la voix se couvre volontiers afin de mettre une sourdine à son timbre vibrant.

Les minutes me paraissent bien longues pendant cette attente, mais voilà qu'enfin il retire le cliché, il le plonge dans une solution d'hyposulfite de sodium et l'image est alors fixée. Pierre la contemple, ses yeux sont rivés sur ce rectangle, et je me demande ce qu'il peut y avoir d'étrange, car son regard exprime une certaine appréhension, une crainte qu'il n'ose formuler.

Je m'approche et regarde à mon tour le négatif, mais comme je ne suis qu'un profane en photographie, je ne saisis pas tous les détails.

Mon ami est allé quérir le papier qu'il met à tremper dans le bain de virage. Pendant ce temps il assèche le cliché. Ses mouvements sont nerveux, il se contrôle à peine, on sent que toute son attention est à son travail, qu'il a hâte d'avoir terminé. On dirait qu'une certaine crainte l'obsède, un malaise le possède que je ne puis définir. Voilà le moment de l'exposition à la lumière blanche et enfin l'image parfaite. Nous l'examinons tous deux avec fièvre, car son anxiété m'a gagné. J'ai à peine le temps de jeter les yeux sur la photo, qu'un mouvement brusque de recul fait presque tomber Pierre dans mes bras, une pâleur étrange est sur son visage et je le sens trembler comme un fétu sous le vent, ses yeux hagards me fixent avec obstination. Son regard me rend mal à l'aise. Je balbutie enfin:

— Qu'y a-t-il?

Mes paroles l'ont fait se ressaisir.

— Jean, mon ami, c'est horrible!... Tu n'as pas compris?... Tu n'as pas vu?... Regarde bien, elle vivait, ses yeux ont remué!



Je l'ai trouvé devant sa cheminée, enfoncé dans un large fauteuil, les coudes aux genoux, les yeux dans le vague.



Quand l'épreuve fut passée,
Marcel confia ses succès à
sa mère.

TOUCHANT spectacle à voir que cette dame de quarante ans, veuve, souffrante, clouée dans un lit de tortures, adressant à son fils, jeune homme de vingt ans, des paroles encourageantes et directrices. Quelle grandeur d'âme, quel courage merveilleux, quel héroïsme!

Depuis un an, elle avait faibli de jour en jour et languit sous la cruelle attaque du cancer qui la tenaillait, la rongait, la détruisait en un long martyre de souffrance physique à laquelle la crise économique était venue ajouter une kyrielle d'embarras financière et partant d'inquiétudes éternelles. Pourtant nul ne l'avait entendu se plaindre!

Marcel, son fils unique, venait de quitter le collège, faute de ressources, car sa bonne mère l'y avait gardé grâce au profit de son travail laborieux dans la couture. Le ralentissement des affaires les contraignit d'abord à certaines privations, ce qui n'empêcha pas Marcel de sortir

bon premier de la classe de Belles-Lettres. Hélas! pendant les vacances suivantes, la pauvre modiste fut assaillie de douleurs mystérieuses et un médecin mandé diagnostiqua la terrible maladie que nous savons.

Pas un sou à la banque! tout avait passé pour les cours de son fils. Alors celui-ci décida de travailler à son tour. Le besoin d'argent pour sauver sa mère lui imposait ce sacrifice, au risque même de passer plus tard pour un raté. Le monde est si mauvais juge! Qu'importe, il fallait \$500.00 au plus tôt, destinés au paiement de l'opération qui devait réussir, si faite à temps. Par ces temps de crise on refusait de faire crédit. Il se mit donc en devoir de trouver un emploi, passa en revue tous les bureaux où ses aptitudes auraient pu s'exercer avec fruit: compagnies commerciales, industrielles, de publication... Que d'endroits où il répéta sa demande, implorant une faveur au nom de sa mère affligée! On ne le

Immolation

Nouvelle canadienne

par G. Y. BOILEAU

connaissait pas, les cadres étaient toujours remplis à capacité, on lui conseillait de faire demande par écrit et d'attendre les événements. Après s'être conformé à cet avis, il passa les vacances dans l'expectative. Mais il n'avait pas d'homme influent pour se faire pistonner! Au reste, les patrons les mieux disposés pouvaient-ils faire davantage?

Septembre vint. Madame Bienvenue souffrait beaucoup. Un soir que Marcel rentrait au logis, venant de battre le pavé, déçu, épuisé de fatigue, abattu, il en voulait à toute cette société commerciale qui lui refusait la moindre ouverture à lui qui était mieux préparé que personne à gagner son pain durement. Son esprit et son cœur se révoltaient devant cet état de choses qui lui semblait une injustice: tant d'autres étaient favorisés qui ne travaillaient que pour leurs caprices. Comme une plante dont les fleurs épanouies en terre chaude sont brusquement flétries si on les expose immédiatement à l'aquilon, il était encore trop imprégné de ses jeunes illusions et des ambitions légitimes dont son esprit avait fourmillé au collège pour ne pas être bien vite déprimé à l'issue de ce premier combat livré dans ce que les Anglais appellent le *Struggle for Life*. Et surtout, au nom de quelle grande action, de quel devoir sacré il essayait d'accomplir son rôle ici-bas!

Après s'être dévêtu, Marcel s'approcha, tête basse, du lit où sa mère dormait. Il déposa sur son front un long baiser pieux. Il sentait le besoin de caresser celle qui avait veillé religieusement sur son enfance, et il le faisait autant par amour que par regret, par désespoir, par crainte douloureuse de ne pouvoir l'arracher assez tôt à la mort! Oh! l'instant pénible, il ne se sentait plus le courage d'aller de l'avant, lui qui voulait tant agir mais à qui on avait refusé l'action nécessaire. Alors, toute force, toute patience ayant des limites, Marcel n'y tint plus et fondit en sanglots.

Madame Bienvenue s'éveilla. Voyant son pauvre enfant dans un tel état d'abattement, elle l'attira sur son cœur, lui rendit ses caresses et mêla ses larmes aux siennes.

— T'en fais pas, mon Marc, ta petite mère est heureuse avec toi. Tu n'as rien trouvé, eh bien! je te retrouve, moi, et c'est tout ce qu'il me faut. Ce que le monde nous refuse ne nous est pas indispensable. Il y a dans notre amour tant de secrets que ceux qui courent aux plaisirs et aux richesses ne connaissent pas, et voilà pourquoi ils sont souvent insatiables, égoïstes.

— Comment peux-tu parler ainsi, maman, répartit Marcel, toi qui souffres tant? Comment puis-je sourire à la pensée que bientôt tu pourrais me laisser seul? ... (Suite à la page 41)

BEPAMANDRY décrocha sa ligne de bambou suspendue sous l'auvent de la paillote, tandis que sa compagne Antoba se montrait sur le seuil, munie d'une sorte de corbeille en feuille de longoza pour mettre le poisson.

— Surtout ne manquez pas de revenir avant que le soleil soit descendu derrière la forêt, leur cria la mère de Antoba, du fond de la paillote, car il y a aujourd'hui sept jours que les mauvais génies de la mort ont emporté mon pauvre Antobony. Il nous maudirait si nous n'allions, avant la nuit, déposer du riz sur sa tombe. Et vous savez que je n'ai pas la force de sortir d'ici.

En bons Madécasses, Bepamandry et Antoba redoutaient trop la malédiction des ancêtres pour s'y exposer.

Ils dévalèrent donc rapidement un étroit sentier d'où l'on a vu, au delà d'un vaste moutonnement de terrains rouges, sur la baie d'Antongil, qui se détache, à l'est, en sombre saphir sur l'horizon, entre les verdure du cap de bellones et les roches roses et bleus du cap Inassoula.

Puis ils contournèrent le village d'Andougo, perché sur le dos pelé d'une colline allongée du nord au midi, et s'enfoncèrent à l'ouest dans les taillis de ravinalas prenant à mi-pente et descendant au milieu des pointes de granit rouge émergées çà et là de leur verte échevelée.

Ils marchaient la main dans la main, tout à la joie de leur récent mariage.

Brusquement, en bas de la colline, ils s'arrêtèrent.

Une ondulation se prolongeait dans les broussailles vertes qui se dressaient à hauteur d'homme dans les taillis, ruisselantes encore d'une pluie matinale que séchait le grand soleil de midi.

— Un serpent! étouffa Antoba.

Elle se jeta de côté, entraînant Bepamandry, qui poussa avec une course furibonde à travers les herbes mêlées d'épines.

Ils se retournèrent bientôt, haletants.

Plus rien autour du monticule sur lequel ils se trouvaient, que l'uniformité verdoyante des brousses enserrant les touffes de ravinalas.

Ils s'engagèrent sur un tronc de cocotier jeté en travers d'un cours d'eau, gagnèrent, sur l'autre rive, un endroit qu'ils connaissaient pour un bon coin.

De suite, Bepamandry déroula sa ligne faite de fibres de raphia cordelées en trois et munie à l'extrémité d'un os recourbé en forme d'hameçon.

Antoba s'assit à son tour auprès de lui; et ils restèrent immobiles à suivre le rond de noix de coco faisant l'office de bouchon.

Presque aussitôt le flotteur s'enfonça.

Et, brusquement frétila au bout de la ligne un amborinadrina aux écailles d'argent sous une nageoire dorsale montée très haute, en voile de pirogue.

Antoba le déposa dans sa corbeille, en aspirant l'odeur de vase qu'il dégage, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir une chair excellente, d'un goût assez semblable à celui de la brême.

Ils pêchèrent ainsi pendant plusieurs heures.

— Allons, il faut songer à regagner Andougo, dit Antoba, en voyant le soleil atteindre derrière elle la cime des forêts.

— Dommage, le poisson mord bien.

— Oui, mais nous n'avons que juste le temps d'arriver avant la nuit à la tombe d'Antobony pour y déposer le riz de la mort.

— Attends encore un peu, nous nous dépêcherons davantage.

Bepamandry jeta de nouveau sa ligne à l'eau, prit quelques poissons.

Et, devant l'insistance de sa compagne:

Le Boa des Brousses

par Sylvain
DEGLANTINE

Le boa glisse de plus en plus entre les mains de Bepamandry, se dégage tout à fait et s'entroule autour de l'infortuné...

— Alors, pars devant moi; moi, tu le sais, je suis bon coureur, je te rattraperai en route... Ça mord si bien!

Antoba prit son panier bondé de poissons et s'éloigna, après un sourire de tendresse à l'enragé pêcheur.

Celui-ci captura encore deux amboradrinas de belle taille.

Puis, jugeant qu'il n'avait plus de temps à perdre pour arriver à l'heure dite à la tombe d'Antobony, il ramassa dans son lamba les poissons qu'Antoba n'avait pu emporter et quitta, bien à regret, le bord de la rivière.

Devant lui, parmi les feuillages déjà bleus dans leurs profondeurs, il aperçut bientôt un lamba en fuite, rouge, devina Antoba, et courut plus fort pour la rattraper.

Mais les broussailles frissonnèrent soudain, une ondulation descendit vers lui le long du sentier et s'arrêta à quelques mètres seulement, en tourbillon.

Il se rejeta en arrière, les yeux grands d'effroi, les tempes battantes.

N'était-ce pas le serpent rencontré déjà?

Il fallait passer néanmoins. Le soleil descendait très vite derrière les palmes ogivées dans son aurole de flammes rouges; une minute perdue, et l'on n'arriverait pas à temps devant la tombe d'Antobony.

Et nulle possibilité de s'écarter du sentier. L'endroit faisait cuvette, et c'était, de chaque côté, un inextricable enchevêtrement de taillis, de broussailles et de lianes épineuses.

Bepamandry s'est élançé.

Mais, à un mètre au-dessus du sol, la tête du serpent crève soudain les herbes, et de nouveau, le jette de côté sur la droite, entre deux jeunes cocotiers poussés sur un même pied.

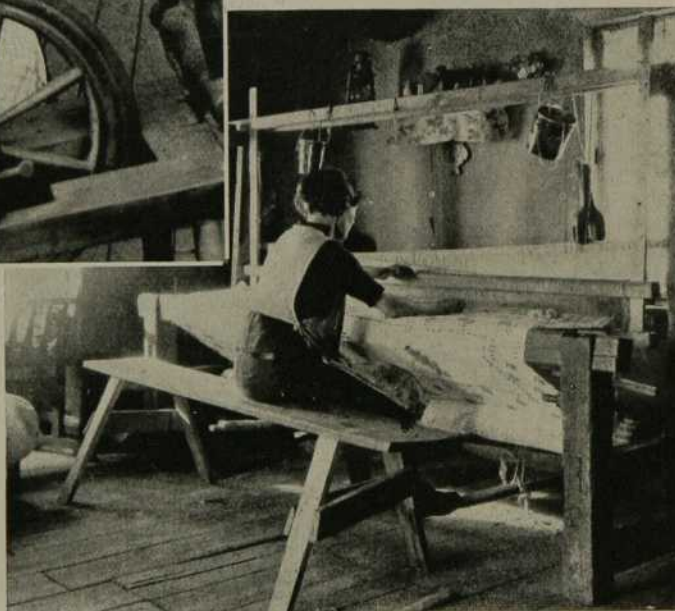
Et le reptile, un boa des brousses de cinq mètres de long, gros comme la cuisse, se glisse vers lui dans l'allongement de ses anneaux d'un blanc jaunâtre, puis se ramasse en tire-bouchon, et d'une seule détente... (Suite à la page 39)





Une bonne vieille fileuse canadienne d'autrefois. (Photo de l'Associated Screen News.)

Ci-contre, un métier à tisser comme on en emploie encore aujourd'hui dans quelques campagnes, entre autres à Lac Agnès. (Photo C. P. R.)



De la Chaumière au Palais d'un Roi

Chronique historique, par Louis Roland

puis ensuite peignent dessus de fort jolis tableaux qui vont décorer les salons des Tuileries et autres résidences royales. Ce qui vient de votre chaumière achève sa destinée dans le palais des rois. Voilà de quoi vous rendre bien fière!...

La bonne vieille fileuse ne répondit rien; son regard pensif sembla se perdre loin, très loin, bien au delà du présent, et peut-être eut-il une vision des catastrophes qui allaient survenir au cours des dix années suivantes.

Marie-Jeanne Bertin était en effet établie modiste à Paris, et comptait parmi les plus importantes, sinon la principale fournisseuse de Marie-Antoinette en fait de ce que le marin appelait des fanfreluches.

C'était une jolie fille, fraîche comme les plus beaux des rubans de son magasin, et c'est peut-être ce qui l'avait décidée à changer ses deux prénoms, qu'elle trouvait trop ordinaires, pour celui de Rose qui lui parut beaucoup mieux lui convenir.

Elle devint en telle faveur auprès de la reine qu'elle inspira bien des jalousies, mais elle ne s'en occupa guère; réellement artiste dans son métier et, de plus, douée d'un caractère qui la faisait veiller surtout à ses intérêts, elle laissa les commérages aller leur train et fit tranquillement sa fortune.

L'époque s'y prêtait d'ailleurs fort bien avec ses extravagances de luxe et les folies qu'on créait au nom de la mode. La garde-robe de la reine était mieux que riche et ses divers costumes remplissaient les multiples placards de trois vastes chambres, mais le choix des vêtements à porter chaque jour était facile à faire.

Madame d'Ossun, dame d'atours de la reine, lui apportait chaque matin un grand registre relié en maroquin vert et contenant les échantillons de toutes les robes en service. Les couleurs étaient extrêmement variées et portaient des noms parfois curieux comme tourterelle, puce ou clair de lune. La reine désignait ce qu'elle voulait pour la journée avec les heures de changements de toilettes et ses ordres étaient fidèlement exécutés.

Il y avait ordinairement, dans les armoires de la reine, un minimum de douze grandes robes, douze petites robes de fantaisie et douze robes de grand luxe. En plus de cela, une quantité d'autres robes de percale, de mousseline et de parures diverses, toutes plus dispendieuses les unes que les autres. C'était un bon métier que d'être modiste de Marie-Antoinette.

DANS une rustique maison des bords du Saint-Laurent, une bonne vieille filait avec cette patience que l'on ne connaît plus aujourd'hui que la machine est venue modifier les mœurs de fond en comble; elle filait de la laine souple avec laquelle on ferait les chauds vêtements d'hiver; elle filait parfois aussi le lin résistant qui devait se transformer en une toile au grain régulier toujours vendue d'avance.

Elle avait la spécialité de cette toile, la bonne vieille et, deux fois l'an, la petite provision qu'elle avait préparée lui était payée en beaux écus sonnants par des gens qui l'emportaient, au delà de l'océan, au pays qui, par la faute de son roi, n'avait pas su garder le Canada.

Depuis vingt ans la Nouvelle-France avait changé de maître; le roi Louis XV était mort depuis neuf ans et la bonne vieille canadienne ne connaissait que fort peu de chose de son successeur. Les marins qui emportaient sa toile n'étaient pas très bavards sur son compte; ils se bornaient à dire que c'était un prince bon mais faible, et plus occupé de ses serrures que du malheureux état des finances de son pays.

Ils parlaient davantage de la reine mais avec des paroles dans lesquelles on sentait une sourde irritation. L'un d'eux, nommé Bertin, mettait pourtant une certaine indulgence dans ses propos.

— La reine est un peu frivole, raconta-t-il à la vieille fileuse; elle est même fortement dépendière de l'argent du pauvre peuple, mais ce qui sort de la poche des uns rentre dans la poche des autres; elle-même n'a jamais d'argent!

— Comment le savez-vous? demanda la canadienne.

— De bonne source, répondit le marin; ma soeur Marie-Jeanne tient boutique de modiste, à l'enseigne du *Grand Mogol*, rue Saint-Honoré, à Paris, et c'est elle qui fournit la reine de mille fanfreluches dont je ne saurais vous dire le nom. Elle s'enrichit à ce métier, et ce n'est donc pas elle — ni moi — qui trouverons que la reine dépense trop.

— Des fanfreluches, dit la vieille fileuse en souriant, cela ne doit pourtant pas coûter des sommes folles!

— Vous croyez? répliqua le marin; eh bien, sachez que la première grande commande faite à ma soeur l'a été pour un montant de vingt mille livres!

— Vingt mille livres! est-ce possible, s'exclama la vieille; avec cela j'aurais pu élever toute ma famille et laisser encore du superflu à mes petits-fants; ah! croyez-moi, tout cela finira mal!

— Oh! fit le marin, il ne faut pas voir les choses tragiquement comme cet espèce d'aventurier nommé Cagliostro qui, paraît-il, a prédit à la reine qu'elle finirait sur l'échafaud. Le peuple crie bien un peu parce qu'il est énervé par quelques excès mais tout s'arrangera; il continuera de payer, comme il a toujours fait dans l'histoire. Et tenez, bonne maman, savez-vous que c'est un peu de son argent que l'on vous donne pour votre toile?

— Comment cela?

— Sans doute; cette toile est remise à des artistes qui lui font subir quelques préparations

Cela coûtait très cher, naturellement, un demi-million de livres et souvent davantage par année; il arriva même un jour que le ministre des finances dut payer pour plus d'un million de dépenses supplémentaires.

On s'habillait, en ces temps-là, d'une manière d'ailleurs beaucoup plus compliquée qu'aujourd'hui; du moins à la cour. Nous allons en avoir une idée par les "poufs" que l'on portait alors et qui étaient de singuliers ornements de tête ne rappelant les chapeaux et bonnets que de fort loin. Mes charmantes lectrices croiront sans doute rêver devant cette description.

Il y avait le "pouf aux sentiments" que la duchesse de Chartres avait imaginé probablement un jour qu'elle avait l'esprit à l'extravagance; cette étrange coiffure se composait d'une femme assise sur un fauteuil et tenant un bébé; il va sans dire que c'était une réduction de femme, une poupée. À côté d'elle, un perroquet tenant une cerise dans son bec; enfin un petit nègre dont un large sourire fendait la bouche lippue jusqu'aux oreilles. Cela se complétait d'ornements divers, plumes et rubans, ainsi que d'une touffe de cheveux de son mari, le duc de Chartres, de son père le duc de Penthièvre et de son beau-père le duc d'Orléans. Il fallait vraiment avoir la tête solide pour porter tout ça...

La duchesse de Lauzun, sans doute jalouse du succès remporté par cette phénoménale coiffure, en imagina une autre que la reine elle-même daigna qualifier de merveilleuse. Cela représentait un paysage; il y avait d'abord l'océan avec de grosses vagues et des canards qui nageaient sur les bords non loin d'un chasseur qui s'apprêtait à les tirer. On y voyait encore un moulin avec la meunière devant la porte, tandis qu'un peu plus loin le meunier arrivait avec un âne portant une charge de grain. Tout le monde s'extasia devant ce chef-d'œuvre, ce qui prouve bien qu'il y eut des idiots en tous les temps.

Rose Bertin, qui fabriquait la plupart de ces belles choses et les vendait naturellement le prix fort, exerçait ainsi un métier qui rapportait beaucoup plus que celui de son frère le marin. En l'année où commence le récit, elle acheta une maison, rue du Mail, pour la coquette somme à l'époque, de 287.000 livres; quelques années plus tard elle fit encore acquisition d'une autre, rue de Richelieu, pour 180.000 livres.

Il est vrai qu'elle ne fournissait pas seulement la reine, mais de nombreuses dames de la cour et quantité d'autres personnes un peu partout dans l'Europe, car elle avait acquis la célébrité. Les factures qui sont restées de son époque nous renseignent sur les prix de vente de toutes ces robes et des divers colifichets. Elle vendit à mademoiselle de Luxembourg une robe de nocces pour 4.556 livres; à madame de Polastron, une robe de présentation pour 3.090 livres, puis une corbeille de baptême pour 1.200 livres. Or, il faut tenir compte qu'en ces temps, la livre représentait un pouvoir d'achat peu inférieur au dollar d'aujourd'hui.

Ces beaux temps-là ne devaient pas durer éternellement; l'argent qu'on gaspillait en haut lieu avec tant de facilité se faisait rare parmi le peuple qui manquait même souvent du nécessaire. La révolution vint balayer comme poussière toute la brillante figuration de la cour royale et la cour elle-même. En 1793, Rose Bertin faisait pourtant encore des affaires, mais les prix étaient bien baissés; les documents de l'année

nous apprennent qu'elle vendit à madame d'Eprémèsnil un chapeau de mariée pour la modique somme de trois livres. C'était la décadence.

Les beaux jours de Rose Bertin étaient finis, mais il est probable qu'elle avait eu de la prévoyance et qu'une bonne partie des gros bénéfices qu'elle avait réalisés était mise en lieu sûr... et à l'étranger. Elle était commerçante dans l'âme mais ne manquait toutefois ni de cœur ni de reconnaissance pour celles qui avaient fait sa fortune.

C'est ainsi que dans les mauvais jours de la révolution, alors que des charges multiples s'accumulaient contre Marie-Antoinette à cause de son gaspillage des deniers publics, Rose Bertin détruisit tous les comptes encore impayés concernant la reine. Il est probable qu'elle n'en aurait jamais touché un sou, mais le geste qu'elle fit alors n'en est pas moins remarquable. On ne trouve aucune trace de ces comptes dans le dossier de Fouquier-Tinville qui n'aurait pas manqué d'en faire des arguments d'accusation contre la reine, en plus de tous ceux qu'il possédait.

La fatale journée du 10 août qui vit l'envahissement des Tuileries par le peuple vit également la destruction d'une quantité d'admirables choses sorties de la boutique de Rose Bertin; on en sauva pourtant quelques-unes qui sont aujourd'hui dans les musées à Paris, entre autres au musée de Cluny où l'on peut admirer un corsage tout en perles, lesquelles, naturellement, ne sont pas des perles fausses.

De magnifiques tentures murales furent lacérées, des tableaux brisés, des lustres magnifiques mis en morceaux et tout cela n'était encore que le prélude d'événements plus tragiques.

La bonne vieille fileuse canadienne qui vivait peut-être encore à cette époque, ne se doutait pas, dans le calme de sa demeure lointaine, sur les bords du Saint-Laurent, que de nombreux mor-

ceaux de la belle toile qu'elle avait préparée subissaient également les fureurs révolutionnaires. J'ai dit que des artistes-peintres de renom avaient employé cette toile pour les tableaux dont ils avaient décoré le palais des Tuileries; nombre de ces tableaux périrent dans la tourmente.

Rose Bertin, qui avait quitté Paris à la fin de janvier 1793, peu après l'exécution de Louis XVI, y revint en 1795, mais sa vogue était tombée et c'est presque dans la pauvreté qu'elle y vécut désormais, jusqu'au 22 septembre 1813, date de sa mort.

Quant à son frère, le marin, il s'était fixé définitivement au Canada et c'est probablement à lui que remontent certaines familles qui portent aujourd'hui ce nom dans le pays.

— o —

NOUVELLE COMEDIE DIVINATOIRE

Les grands esprits de l'Ohio viennent de perfectionner l'art de lire dans le passé, le présent et l'avenir des humains.

Il ne s'agit plus d'horoscopes ou de lignes de la main.

Non, on va désormais examiner les signes sur les os du squelette de l'individu photographié aux rayons X...

D'après les marques relevées sur la plaque sensible, on décrètera du sort de chaque humain...

Il paraît que des expériences, faites à Cleveland, dans une réunion de savants, a donné des résultats sensationnels.

Les os de chaque individu sont en relation étroite avec ses conditions mentales, physiques et psychiques...

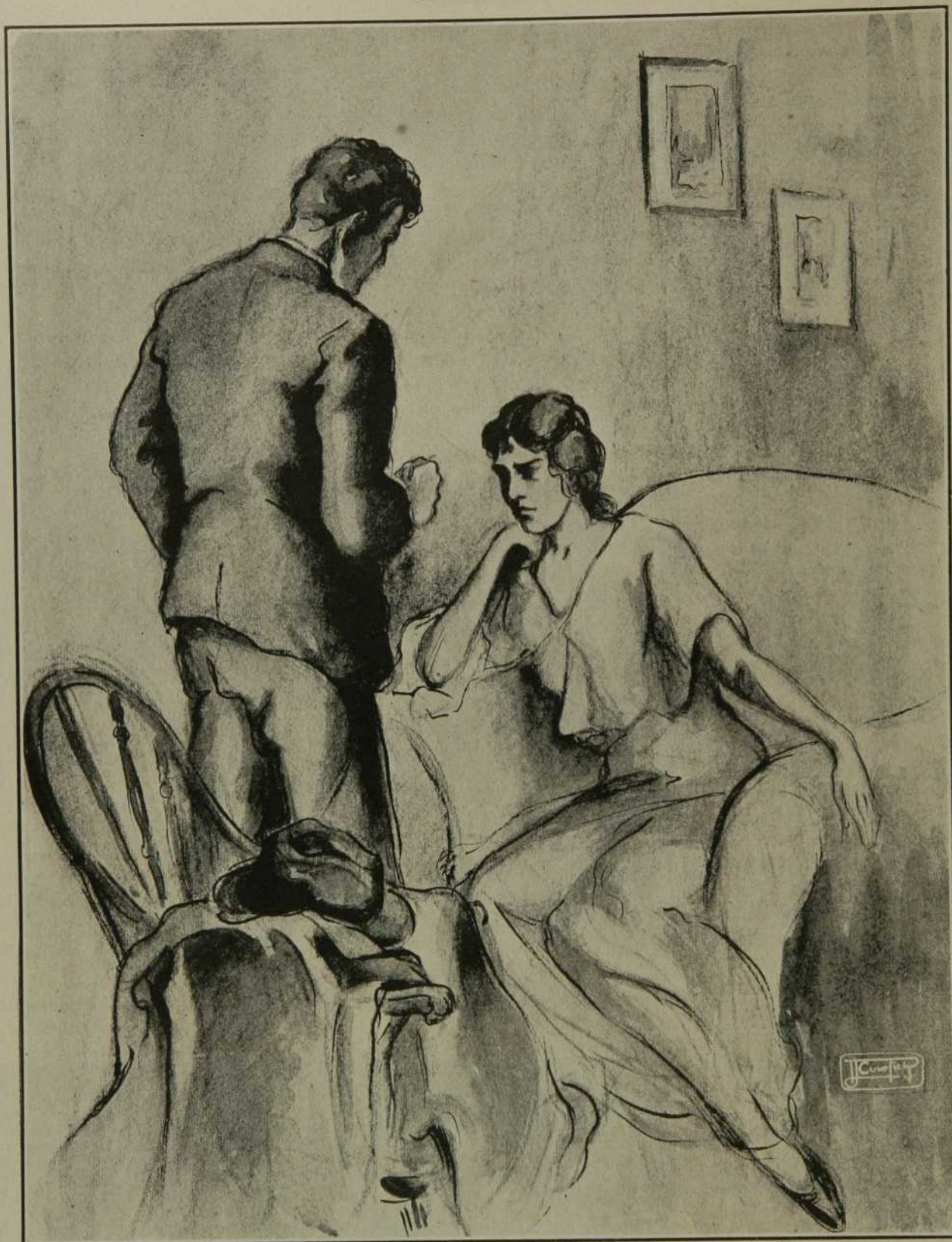
Peut-être, peut-être, mais tout ceci apparaît un peu "chinois".

Et quelle soif de complications!



La journée du 10 août aux Tuileries; Louis XVI et sa famille entendent les vociférations populaires précédant l'envahissement du palais. Au-dessus de la porte, à l'arrière plan, on voit un tableau qui fut lacéré et qui avait été peint sur de la toile provenant du Canada. (D'après le tableau de Julius Benczur.)

Illustration de
F. J. CUVELIER



En l'occurrence, il avait fait observer à son aimable moitié qu'elle avait déjà perdu une demi-douzaine de parapluies, deux manchons, un boa, sans compter quelques bijoux variés.

Le Sac de Mme Bellenfant

par H.-A. DOURLIAC

C'ÉTAIT un sac en argent à son chiffre... Elle le désirait depuis longtemps et le considérait comme un objet de première nécessité pour l'excellente raison qu'il faut bien être comme les autres et que plusieurs petites amies en avaient un. Il était incommode et voyant, bien fait pour l'agrément de l'estimable corporation des pick-pockets moins facile à supprimer que les poches de nos aïeules... mais il était à la mode.

Comme nombre de maris, M. Bellenfant n'admettait pas sans réserve toutes les fantaisies de son épouse; il commençait généralement par discuter, ergoter, plaisanter... et finissait aussi régulièrement par céder.

En l'occurrence, il avait fait observer à son aimable moitié qu'elle avait déjà perdu une demi-douzaine de parapluies, deux manchons, un boa,

sans compter quelques bijoux variés... Mais elle avait victorieusement répondu que jamais, au grand jamais, elle n'avait perdu son sac et qu'elle n'allait pas commencer quand au lieu d'un vulgaire sac de cuir, ce serait un joli souvenir artistique de son Ernest à sa Louloute. Monsieur s'était laissé attendrir, d'autant que madame avait ajouté négligemment:

— Si je ne tenais à un cadeau de toi je n'aurais qu'à le demander à ma tante Rondelet; mais je ne suis pas fâchée de lui montrer que mon cher mari n'a pas besoin d'elle pour gâter sa femme.

M. Bellenfant ne détestant pas moins la dite tante qu'il n'aimait, la nièce n'avait pu résister

au plaisir de contenter celle-ci en faisant enrager celle-là et, pour leur dixième anniversaire de mariage, elle trouva le sac réclamé sous la gerbe de fleurs traditionnelle.

Elle s'en était montrée très contente; en avait apprécié le bon goût, le travail, l'élégance... Il aurait pu rivaliser avec celui de la femme du directeur... s'il avait été en or?... Mais, comme M. Bellenfant avait eu un haut-le-corps significatif, elle avait bien vite ajouté gentiment qu'elle était trop raisonnable pour le pousser à des folies, tant que le ministre n'aurait pas rendu justice à ses éminentes qualités en le plaçant à la tête de tous les services. Cette opinion flatteuse n'avait rien de désobligeant pour la modestie conjugale et n'engageait pas autrement l'avenir: donc inutile de protester... (Suite à la page 40)

L'Actualité à Travers le Monde

DEVINETTE POUR LES NATURALISTES



Nos lecteurs qui ont quelque peu étudié la zoologie pourront exercer leur sagacité. Voici un jeune animal qu'un explorateur a récemment rapporté de l'Arctique. Il en prit un gros-plan vraiment saisissant. Mais qu'est-ce? Un jeune phoque, un oiseau ou un monstre inconnu? Voici tout de suite la réponse. C'est un jeune hibou d'une espèce qui ne se trouve que dans le cercle arctique. Ce specimen mesurait deux pieds de longueur et son pelage était entièrement blanc. Grâce à la disparition presque totale des oreilles et au duvet épais qui couvre son corps, il peut résister à des froids de chien qui feraient crever le "bûcheux" le plus endurci. (Photo exclusive au "Samedi").

HONGRIE — Marchand de bonbons guérisseur

Singulière affaire que celle qui vient de mettre à l'épreuve la sagesse du tribunal correctionnel de Budapest devant lequel avait à se défendre M. Joseph Kunczi, grand et énigmatique vieillard de 71 ans, inculpé d'exercice illégal de la médecine. Marchand de bonbons, ignorant tout de l'art d'Hippocrate, Kunczi, en effet, osait appliquer "son système" à des centaines de malades sans même se préoccuper du genre du mal dont ils étaient affectés. À l'aide de longues aiguilles, il pratiquait de profondes écorchures sur une partie quelconque du corps du patient et les imbibait d'un liquide "dépuratif" dont il garde d'ailleurs le secret.

Au cours de son interrogatoire, Kunczi reconnut la matérialité des faits reprochés mais protesta avec énergie contre son inculpation. Il déclara n'avoir jamais accepté de rémunération pour ses interventions et n'avoir apporté son aide que dans les cas où la science s'était déclarée impuissante. Enfin, troisième et suprême argument, jamais un seul de ces malades ne s'est trouvé plus mal à la suite de ses soins. Par contre, nombreux ont été ceux pour lesquels il lui a été donné d'améliorer la santé.

De nombreux témoins ont été cités devant le tribunal, d'anciens malades du vieillard ainsi que les mémoires de leurs familles. Le premier témoin, une paysanne des environs de Budapest, amena avec elle une fillette de quatre ans, éclatante de santé et blonde alyenne. C'était une enfant sauvée grâce à l'intervention de l'accusé.

— Ma fillette était gravement malade dès l'âge de dix mois. J'ai tout fait pour qu'elle fût guérie. À la clinique, les professeurs ne m'ont pas caché que son cas était désespéré. Atteinte de la tuberculose des os, elle dépérissait à vue d'oeil. C'est alors que j'ai entendu parler de M. Kunczi. Je suis allé le voir. Il a traité ma fille. La voici... Voyez comme elle est belle, et forte et saine.

Interrogée par le président, si elle demandait la punition du rebouteux, la mère protesta avec indignation et se répandit en bénédictions sur la

personne du guérisseur. Un autre témoin, puis un troisième, un dixième, tous déposèrent dans un sens identique. En désespoir de cause, ils s'étaient tous adressés à Kunczi qui les avait traités sans rien leur demander et sans rien leur promettre. Il les avait guéris. La liste de leurs maux, variés au possible épuise à peu près toute la gamme de nos tares et de nos misères physiques. Aucun des témoins n'a fourni le moindre appui à l'accusation.

L'expert du tribunal, M. Minnich, professeur à la Faculté de médecine de Budapest, fut naturellement moins affirmatif quant aux mérites de Kunczi qu'il accusa notamment d'employer, en fait de "dépuratif" une mélange d'esprit de sel et d'acide sulfurique, apte à provoquer des brûlures graves et des infections... Le guérisseur écouta non sans étonnement les sa-

vants développements du professeur puis, se levant à son tour, il déclara énergiquement:

— Je proteste contre les allégations de M. le Professeur et je le défie de trouver dans ma mixture un milligramme seulement des ingrédients qu'il vient de nommer. Il se trompe d'un bout à l'autre.

Au total, 102 cas de guérisons miraculeuses du vieux Kunczi furent ainsi examinés et discutés. Finalement, on arriva au verdict. Le tribunal, après avoir longuement délibéré, déclara Kunczi coupable quant à l'exercice illégal de la médecine et le condamna à un mois de prison avec sursis.

■ ■ ■

QUEBEC — Les lauréats du Concours David

Il y avait cette année deux concours portant, l'un sur les ouvrages de vulgarisation scientifique, l'autre sur les sciences historiques.

M. Jacques Laroche, chroniqueur dramatique à la Presse, et M. Claude Melançon, ancien journaliste, aujourd'hui directeur de la publicité aux Chemins de fer de l'Etat, se partagent le prix de \$1,700 attaché au premier concours. M. Laroche pour son *Initiation à l'art dramatique*, M. Melançon pour son remarquable ouvrage, *Nos animaux chez eux*.

Mlle Marie-Claire Daveluy et M. Georges Langlois se partagent la bourse de \$1,700 attribuée à la section française du concours d'histoire, celle-là pour sa *Jeanne Mance*, M. Langlois pour son *Histoire de la population canadienne-française*.

Le colonel Wilfrid Bovey, directeur des relations extérieures de l'Université McGill, reçoit un prix de \$600 pour son *Canadien*, dans la section anglaise du concours d'histoire.

Ces noms sont connus de tous nos lecteurs, sauf peut-être celui de notre sympathique confrère Jacques Laroche, qui a jusqu'ici préféré écrire sous le pseudonyme de "Jean Béraud".

L'ORDRE est heureux d'offrir ses félicitations aux lauréats, particulièrement à M. Georges Lan-

glois, un de ses rédacteurs, dont l'ouvrage sur le mouvement démographique en Nouvelle-France, unique en son genre, est le plus complet comme le mieux informé que l'on puisse désirer.

Le directeur de l'ORDRE était rédacteur en chef du CANADA lors du dernier concours, alors que le prix de littérature se partagea entre deux de ses collaborateurs, MM. Pelletier et Nantel. Il est tout naturel qu'il se réjouisse cette fois encore du succès d'un de ses confrères.

OLIVAR ASSELIN (*L'Ordre*)

■ ■ ■

RUSSIE — Le trésor colossal des Romanoff

Selon Ivan Saharoff, ancien directeur de la Banque de dépôts de St-Petersbourg, le trésor des Romanoff, enfermé dans neuf cents (?) coffres, avait pu être transporté d'abord à Moscou, puis au Caucase, d'où Wrangel, commandant de l'armée blanche, réussit à le faire parvenir à Belgrade en 1920. Il vient d'être attribué par la cour de Belgrade aux héritiers de la famille impériale russe, malgré les réclamations des Soviets.

Ces richesses, dont Wrangel n'avait gardé qu'une faible part pour couvrir les dépenses les plus urgentes de ses troupes, sont évaluées à plusieurs millions. Elles comprennent en particulier l'admirable collection de monnaies du grand duc Georges, qui, en 1914, était exposée au Musée impérial des Romanoff.

Quant aux principaux ayants-droit, ce sont la veuve du grand-duc Georges, Maria-Georgievna, aujourd'hui Mme Périclès Joanides (Rome), ses deux filles: Nina épouse du prince Paul Tchartachavadze (Londres) et Xénia, épouse divorcée du millionnaire américain W. Leeds, la princesse Marina, qui vient de se fiancer à Salzboung au prince George d'Angleterre.

DES JOUJOUX DANGEREUX



C'est aux Etats-Unis, évidemment. Un nommé Locke, de Braufels, dans le Texas, a une superbe ferme de reptiles. Il en possède de toutes sortes, comme dit la chanson, "du plus petit au plus grand". L'élevage des serpents est faite sur une véritable base commerciale. Le venin est vendu aux laboratoires médicaux et aux universités. Des serpents, dont les crochets ont été enlevés sont livrés à des amateurs et même aux "dompteurs" de certaines foires ambulantes. Si le coeur vous en dit, vous pouvez vous procurer à la ferme de M. Locke des bêtes puantes désodorisées qui, par ce fait, n'étant plus puantes, doivent être appelées mouffettes. C'est d'ailleurs leur véritable nom. Peu d'hommes, dit-on, connaissent aussi bien les moeurs des reptiles que ce M. Locke. Ces bêtes ont leur beauté tout comme le crapaud si bien décrit par Jean Rostand. (Photo exclusive au "Samedi").

Notre Feuilleton

De l'Amour au Crime

par Jacques Brienne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTES

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Lina, femme de Bernard, cédant aux menaces de chantage de la part de Dormeuil, a accepté de le rencontrer pour une dernière explication. M. Verdurel survient et veut mettre à la raison son gendre. Furieux, celui-ci l'étrangle. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le coupable. Mais elle s'y décide enfin...

No 6

(Suite)

XII

M AINTENANT, se disait-elle sans cesse, il me faut arracher la femme de mon Jean au trépas.

Au milieu de l'adversité grandissante l'âme et le corps de cette simple et vaillante paysanne s'élargissaient.

Elle commençait à comprendre des choses qu'elle avait toujours ignorées.

L'enfant de Lina, le petit Pierre, dont la vue l'avait repoussée tout d'abord, bénéficiait lui aussi de ce changement heureux.

Tout d'abord, elle ne pouvait pas supporter sa présence. C'était plus fort qu'elle.

Cet enfant lui inspirait une répugnance insurmontable. Maintenant, au contraire, elle le soignait.

— Il le faut bien, avait-elle grogné tout d'abord, puisque sa maman est malade.

Tout doucement et sans le vouloir, le pauvreignon avait fait le siège de ce vieux cœur.

Un jour, elle avait posé doucement la main sur sa tête blonde.

L'enfant avait pris la vieille main calleuse et l'avait baisée.

Un autre jour il avait offert son front blanc à ses lèvres fanées, comme il faisait autrefois à son papa Jean.

Après une légère hésitation, la vieille mère l'avait embrassé.



Debout sur le large balcon, Valentine songeait au passé.

Et quelque chose de lourd et d'amer s'était enfui d'elle, depuis qu'elle ne haïssait plus l'enfant.

Plus le temps approchait, plus Pierre Marty soutenait avec ardeur une cause dont le prévenu semblait bizarrement détaché.

Il multipliait les démarches et il se préparait à la grande bataille.

Il n'y avait plus à compter sur un revirement d'opinion de la part du juge d'instruction ou du ministère public.

Ah! qu'il est vrai le proverbe, vieux comme le monde, qui affirme:

— Il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir!

L'enquête dont le magistrat avait menacé Maurice Dormeuil n'avait rien donné.

Qu'on ne s'en étonne pas.

Une enquête faite sans conviction, avec la certitude qu'elle n'aboutira à rien, par des magistrats prévenus, liés d'amitié avec ceux qu'ils enquêtent ne donne jamais de résultat.

M. Maire écartait de parti pris les indices qui auraient dû l'éclairer.

Au contraire il grossissait l'importance de chaque fait qui venait à l'appui de son système.

Il disait, avec des haussements d'épaules significatifs chaque fois qu'un fait favorable à la cause de Maurice était porté à sa connaissance:

— Je le savais bien!

Dans le cas contraire, il affirmait:

— Ça n'a aucune importance.

L'enquête dirigée dans ces conditions, avec une discrétion rare, par des policiers dûment stylés par le

juge d'instruction, concut que Maurice Dormeuil était au-dessus de tout soupçon. L'emploi de son temps durant la nuit du crime fut établi de façon certaine.

Dormeuil avait assisté à la représentation de *Samson et Dalila*. Il avait quitté l'opéra un peu avant la fin du spectacle pour se rendre au cercle, où il avait joué jusqu'à une heure du matin, perdant de bonne grâce une centaine de louis.

Puis, trouvant la perte suffisante, il était rentré chez lui.

La concierge et les domestiques avaient été très affirmatifs. Maurice était rentré de bonne heure, relativement, cette nuit-là.

— C'est bien ce que je pensais, déclara M. Maire. D'ailleurs, je l'ai vu moi-même à l'Opéra vers les onze heures. Il flirtait avec une ballerine, un des plus jolis sujets, ma foi, du corps de ballet. Ah, il pensait bien à commettre un crime à ce moment-là!

— "Je m'y connais, sacrebleu! Il n'avait pas la tête d'un monsieur qui va tuer son beau-père.

"Ça, non, non. On me le prouverait que je ne le croirais pas!

L'enquête fut classée dans un carton vert et il n'en fut plus question.

L'avocat qui avait eu vent des recherches dirigées du côté du gendre de la victime—au Palais tout fini par se savoir—n'y attacha pas plus d'importance. Il ne vit que le résultat négatif. D'ailleurs son attention était tout entière ailleurs.

Il se préoccupait pour l'instant de savoir par qui Jean serait jugé.

La composition du jury avait une réelle importance; tout était dangereux.

Les patrons devaient être nécessairement hostiles à celui qu'on accusait d'avoir tué l'un d'eux. Quant aux ouvriers, ne seraient-ils pas jaloux de ce prolétaire parvenu jusqu'au patronat et par suite ne seraient-ils pas mal disposés pour lui?

Deux ouvriers et trois patrons faisaient partie du jury.

Par des voies détournées, Pierre Marty essaya non de les gagner à la cause de son client, mais de le faire connaître d'eux avant l'audience.

Mais ce qui le préoccupait surtout, c'était la nouvelle qu'il attendait d'Amérique.

Nos lecteurs se souviennent sans doute que, suivant le conseil du policier Renard, Pierre Marty avait chargé un détective américain de poursuivre à New-York l'enquête commencée à Paris sur la femme brune qui avait perdu le mystérieux sac en or, et sur le jeune homme blond qui la recevait dans le pavillon de la rue de Bagneux, précédemment occupé par M. de la Perrière.

A la suite de minutieuses recherches auxquelles avait procédé Renard, le policier et l'avocat en étaient arrivés à cette conclusion qui paraissait certaine:

Le jeune homme blond n'était autre que Robert Green, peintre américain, qui avait passé à Paris l'hiver où M. Verdurel avait été assassiné.

Quant à la femme qu'il recevait et que le petit pâtissier avait aperçue, ce n'est que par ce Robert Green qu'on

pourrait retrouver sa trace et arriver jusqu'à elle.

Les renseignements que ne manquait pas de recueillir le détective américain seraient sans doute décisifs.

Marty avait déjà reçu un câblogramme par lequel le détective l'informait qu'il avait pris connaissance de ses instructions et lui laissait espérer qu'il serait en mesure de le renseigner avant peu.

Quelle émotion lorsqu'il reçut cette seconde dépêche!

Il hésita une minute avant de la déchiffrer.

Sans doute contenait-elle le fait nouveau espéré qui allait projeter sur tout le passé une autre lumière, qui allait lui permettre de lancer la justice sur une autre piste.

Il déchira l'enveloppe et lut avec avidité.

Son espoir fut cruellement déçu.

Le détective avait retrouvé facilement Robert Green; il l'avait interrogé et avait vérifié ensuite ses déclarations.

Or, il résultait de celles-ci que Robert Green n'avait jamais reçu aucune visite de femme, rue de Bagneux.

Et au surplus, en eût-il reçu, que le fait n'aurait pas eu grande importance.

Car Robert Green ne se trouvait plus à Paris, la nuit tragique, la nuit où Pierre Marty avait trouvé le sac en or et le saphir rouge.

Il s'était, en effet, embarqué l'avant-veille à Cherbourg sur le paquebot allemand *Impératrice Victoria*, de la compagnie Hamburg America.

Le détective avait vérifié les dates sur les registres de cette compagnie: Robert Green avait bien voyagé sur l'*Impératrice Victoria*. Aucun doute n'était possible à cet égard.

Le policier américain ajoutait qu'à son avis Renard avait fait fausse route, et que Robert Green ne lui avait pas paru homme à inspirer ni à ressentir de fortes passions.

C'était un jeune homme flegmatique, rassis et sceptique, plus homme d'affaires qu'artiste.

Les lettres trouvées dans le sac en or n'émanaient certainement pas de lui.

Il fallait chercher ailleurs.

L'avocat resta atterré.

Il lut et relut le câblogramme.

Décidément, le mystère s'épaississait autour de cette affaire du sac et de la bague de saphir sur laquelle il avait espéré un éclaircissement favorable à la défense de son client.

Le temps lui manquait, d'autre part, pour entreprendre une nouvelle enquête.

— Si Jean Bernard est condamné, se disait le généreux Marty, c'est un procès à recommencer. Je chercherai sans lassitude; je ne l'abandonnerai pas. Nous finirons bien par trouver le fait nouveau qui permettra de revenir devant le jury. Certes, je n'en resterai pas là.

"Je veux connaître la femme brune qui a perdu le sac aux mailles d'or et à qui appartenait le saphir rouge! Je le veux et, je le jure, je la connaîtrai!

En ces dernières heures avant la bataille, la maladie de Lina était à son point culminant.

Pencherait-elle vers la tombe ou allait-elle encore une fois se rattacher à la vie?

Jean se disait:

— Pauvre chérie, elle n'a pas sa raison et les affres de ces heures cruelles lui seront épargnées.

Puis bravement, il ramassa ses forces dans un suprême effort pour paraître le lendemain devant ses juges.

La nuit fut calme.

Il fit un beau rêve.

Lina toute vêtue de blanc lui apparut au bord d'un lac.

C'était un paysage lunaire comme on en voit dans les songes. Il crut qu'elle était morte et il se mit à pleurer, mais la jeune femme s'agenouilla devant lui, et lui dit:

— Je vis, je suis guérie, je t'aime!

Et sa joie fut si forte qu'elle le réveilla.

Le jour naissait. On était au printemps. Le ciel était teinté de rose. Une hirondelle se heurta aux barreaux de son cachot et ces présages lui semblèrent de bon augure.

Il s'était arrangé pour éloigner sa mère; aussi quand il entra dans la salle d'audience avec un calme qui impressionna favorablement en sa faveur ne rencontra-t-il pas un regard ami.

Il ne reçut de témoignages de sympathie que de son défenseur, qui lui serra les mains avec effusion.

Comme tous les grands jours le palais de justice était assiégé par une foule difficilement contenue.

Il y avait là des femmes du monde et des demi-mondaines en toilettes tapageuses, des médecins, des femmes de lettres, des journalistes, guidés les uns et les autres par la curiosité ou par le devoir professionnel.

La salle d'audience était bondée.

L'interrogatoire commença.

Ce fut depuis sa plus tendre enfance toute la vie de Jean qui se déroula devant le public et le jury, également attentifs.

Ce fut d'abord l'opinion sur lui, de son village, de ceux qui le virent grandir, qui l'élevèrent...

Son vieil instituteur, en retraite maintenant, écrivait:

"Tant que Jean Bernard a fréquenté ma modeste école, il en a été la joie et l'honneur. Il était un de ces élèves qui consolent et encouragent l'éducateur dans sa rude tâche.

"Qu'il soit parvenu à une situation enviable, je l'avais toujours prédit. "C'était le résultat naturel et légitime de ses efforts, mais qu'il ait commis un crime, je me refuse absolument à l'admettre."

Le président, M. de Peyronnet, était renommé au palais pour son caractère élevé et impartial.

Il reconnut donc loyalement tout ce que l'enfance de Jean avait contenu de promesses.

— Jusqu'à son entrée chez M. Verdurel, proclama-t-il, l'accusé peut regarder en arrière; il n'a pas une action vile ou équivoque à son actif.

"Mais voici naître en lui un sentiment que développe le succès, d'abord à son insu, puis dont il prend peu à peu conscience.

"C'est l'ambition. L'ambition qui, renfermée dans certaines limites, est le levier puissant des destinées, mais qui souvent, de plus en plus exigeante, envahit comme une plante vorace toute la conscience et l'étouffe.

L'interrogatoire, habilement mené, enserra l'accusé dans le réseau étroit des questions captieuses.

Jean Bernard répondait simplement, armé de sa logique naturelle et du bon-sens profond qui était une de ses qualités dominantes.

Souvent, il hésitait devant un détail, prenait un temps pour répondre.

— Je m'applique uniquement à dire la vérité, expliquait-il.

Et l'on sentait que vraiment ce souci l'absorbait seul.

Après les révoltes des longs jours de prévention, un calme était tombé sur lui, précédant le dénouement de la tragédie où il avait été mêlé.

Quand le président l'interrogea sur les points où l'accusation se croyait inexpugnable il fit preuve d'intelligence et de sang-froid.

M. de Peyronnet demanda:

— Avant le jour du meurtre, vous est-il arrivé de trouver ouverte la porte qui faisait communiquer votre appartement avec les bureaux?

— Non, monsieur le président.

— Vous sentez bien, n'est-ce pas, toute l'importance de la question que je vous pose?

— Assurément, mais je ne puis répondre autre chose que la vérité. Jamais je n'ai trouvé cette porte ouverte.

— Pouvez-vous donner une explication de ce détail capital?

— Non, je ne puis donner sur ce fait aucun éclaircissement.

"Mais je sais que si j'avais commis un tel crime et que si avant ou après le meurtre ma présence d'esprit fût demeurée intacte au point de me permettre d'écrire une lettre à la machine et de simuler un cambriolage, je n'aurais pas, à plus forte raison, laissé la porte ouverte.

"C'est inadmissible et la négation même des actes qui ont précédé.

La fermeté et la carté de cette réponse firent une très bonne impression sur le public, mais non sur le président.

— Alors voilà tout ce que vous trouvez à répondre?

"C'est là votre seule explication?

— Oui.

— Elle est faible!

— Mais non, monsieur le président, elle est juste. Je vous l'ai déjà dit, ma surprise a égalé celle des spectateurs du drame en constatant l'ouverture de la porte. Quant à savoir qui l'a ouverte, je reconnais que je ne puis donner de ce fait une explication suffisamment claire.

"Je ne veux même pas insinuer que l'assassin a pris là une dernière et odieuse précaution... d'ailleurs je ne me connais pas d'ennemis... J'ai foi en l'avenir, pour justifier ma mémoire.

— Vous avez raison, qui veut trop prouver, ne prouve rien...

"Nous arrivons maintenant à l'un des détails de l'instruction qui jette plus encore que l'incident de la porte ouverte une grave présomption sur vous.

"Je veux parler du papier qui servit à écrire la lettre anonyme. Ce papier a été pris dans le salon de votre femme, où l'on a retrouvé le pareil.

"Déjà vous étiez environné de soupçons quand ce détail écrasant pour vous vint se joindre à tous les indices relevés à votre charge.

«Parlez, Jean Bernard!

«A l'instruction, vous n'avez trouvé rien à dire. Peut-être, depuis, avez-vous découvert quelque chose de mieux que le silence!...

C'était là le point culminant de l'accusation.

L'auditoire retenait son souffle.

Il fut grandement déçu quand le prévenu déclara:

— Monsieur le président, les mauvaises causes seules ont besoin de ces explications après coup.

«Je n'ai pas écrit la lettre et mon impression n'a pas plus de valeur en ce qui la concerne que celle que pourrait émettre à ma place tout homme doué simplement de bon sens.

«Vous me dites, monsieur le président:

«—Le papier sur lequel on l'a écrite était semblable à celui dont se servait votre femme... Mais je répondrai à messieurs les jurés:

«Ce papier n'avait rien de bien spécial: On en vend dans le commerce des quantités énormes, il n'y a là qu'une coïncidence fatale... et malheureusement pour moi inexplicable.

Quelques ricanements se firent entendre dans un coin de la salle, vite réprimés par les autres spectateurs faisant eux-mêmes leur police et qui criaient:

— Silence donc, silence!

Un coup de sifflet partit.

Il y eut une bousculade près de la porte.

Le perturbateur fut expulsé.

Mais l'accusé ne s'apercevait alors ni des marques d'hostilité, ni des marques de sympathie.

Il venait de s'émouvoir en pensant à Lina, en évoquant ce salon et cette chambre où ils s'étaient tant aimés, où elle se mourrait maintenant.

Il dit amèrement dans un sanglot:

— Ma femme, messieurs les jurés, ne pourra paraître devant vous. Elle se meurt, la pauvre enfant. Oh me l'a tuée! Mais si elle pouvait comparaître, elle vous dirait ce que je vous dis!

Les rires s'étaient tus; il y avait un revirement dans l'auditoire.

L'interrogatoire se poursuivit n'apportant aucune lumière.

Il y eut, suivant l'usage, des mots piquants comme des dards, empoisonnés comme des flèches de canaque, échangés entre les médecins légistes chargés des constatations et de l'autopsie, à propos de la fixation de l'heure exacte de la mort du défunt Verdurel.

D'ailleurs dans le cas présent, cela n'avait pas grande importance.

Bon gré, mal gré, après avoir épuisé toute la série des questions d'usage appropriées à l'instruction de M. Maire, il fallut en arriver à l'audition des témoins.

Maurice Dormeuil avait été cité.

Il vint à la barre très calme, très maître de lui.

Ah! le beau joueur et l'habile comédien!

UN REEL SOULAGEMENT DE L'ASTHME. — Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg n'a jamais été annoncé par des données extravagantes. Ce qu'on en dit maintient sa réputation quand on en juge par les bénéfices qu'il accorde. Attendez-vous à un soulagement réel et à des bénéfices permanents quand vous achetez ce remède et vous n'aurez pas de motif de désappointement. Il soulage de façon permanente dans de nombreux cas où d'autres soi-disant remèdes ont piteusement échoué.

Sans regarder sa victime, il parla copieusement de l'accusé.

Sa déposition très habile montrait d'abord la surprise extrême d'avoir vu les soupçons se porter sur l'employé modèle, que M. Verdurel citait toujours comme un exemple et dont il ne cessait de faire l'éloge.

Lui, Dormeuil, avait cru comme tout le monde, d'abord, au vulgaire cambriolage, au crime crapuleux.

Aujourd'hui encore, il ne pouvait se faire à l'idée que Bernard avait pu assassiner de sang-froid celui qui lui avait montré des bontés si rares.

Au fur et à mesure que parlait le gendre, le porte-parole de la famille, la figure du prévenu s'était ranimée, éclairée. Un grande joie venait d'y luire.

Il s'écria, les larmes aux yeux:



SOUS LA LAMPE

*Dans un foyer désert, aux lambris presque nus,
L'abat-jour se dessine avec l'ombre qui rampe...
L'évoque les beaux soirs, trop vite disparus,
Où filait ma grand'mère en veillant sous la lampe.*

*Dans un coin sommeillant, le rouet déjà vieux
Ne chante plus hélas! son refrain monotone;
Sous le poids des chagrins, des larmes plein les yeux.
L'aïeule a dû pencher sa tête qui grisonne.*

*Comme elle était heureuse au temps qu'elle filait!...
Son âme veille encor devant la roue absente.
Tant de chers souvenirs tiennent à ce rouet
Qu'elle regrette un peu sa vie agonisante!*

*De ce bonheur humain qui lentement s'enlise.
Tous les deux ont vécu le terrestre passé,
Passé qui tout à coup emporta sans surprise
Cette aïeule impuissante et le rouet brisé.*

Montréal, le 10 avril 1931.

D'un volume en préparation :
« PREMIERES HARMONIES »

— Ah! monsieur Dormeuil, je vous remercie! Vous êtes juste et bon. Oui, je le jure ici, messieurs les jurés, je suis innocent du lâche crime dont on m'accuse. Je vénérerais mon cher patron de toute mon âme, et s'il avait été en péril, je l'aurais défendu comme mon propre père. Il m'est infiniment doux et consolant de savoir que sa famille ne me croit pas coupable!

— Messieurs les jurés, reprit Maurice, je ne puis m'empêcher de croire à la sincérité de l'accusé. J'ai la ferme conviction qu'il est innocent.

Ces paroles produisirent une profonde sensation.

En soufflant ainsi le doute dans l'esprit des jurés, l'assassin les mettait en garde contre les affirmations du réquisitoire.

Certes, Maurice Dormeuil n'avait aucun intérêt à ce que Jean Bernard fût condamné.

Il préférerait un de ces acquittements qui laissent subsister le doute.

Il n'avait plus rien à craindre de la justice; il savait qu'on ne recommencerait pas l'instruction.

Pour tous les magistrats Jean était coupable.

Tant pis si on l'acquittait faute de preuves suffisantes. L'affaire serait classée.

Maurice n'avait à craindre qu'un retour offensif — peu vraisemblable, mais enfin possible — de Lina. Or, la jeune femme n'aurait plus aucune raison d'intervenir si Jean était acquitté. Et c'est pourquoi Maurice s'était décidé à déposer en sa faveur.

— Il pose pour la bonté, ricanèrent-ils.

Il résulta, de cette indécision, des dépositions flottantes et sans grand intérêt.

Seul Théodore Rozet dont la situation avait cependant beaucoup profité des malheurs de Jean Bernard, fut très affirmatif dans le bien qu'il dit de celui qui l'avait commandé.

On lui demanda si jamais des sentiments, même légers, avaient eu lieu entre l'accusé et le défunt.

Avec énergie il affirma:

— Jamais, messieurs les jurés; ils marchaient la main dans la main.

«M. Jean savait prévenir les désirs de M. Verdurel. Ils étaient faits l'un pour l'autre, ces deux hommes-là et les affaires ronflaient, je vous en réponds.

«Quant à moi, en mon âme et conscience, je crois à l'innocence de Jean Bernard.

Brave Théodore!

C'était d'autant plus méritoire à lui de parler ainsi, que ce n'était pas là la leçon qui lui avait été faite par Sidonie.

— Sois circonspect; ne t'avance pas, n'avait-elle cessé de lui répéter, car, bien qu'elle en eût grand envie, elle n'avait pas osé lui conseiller d'accabler Jean.

Et du fond de la salle elle braquait sur lui des yeux comme des pistolets.

Dans cette circonstance grave, il lui échappait; sa conscience se libérait, secouant le joug de la femme astucieuse.

Sidonie s'exaspérait de ne pas le dominer tout entier et de se heurter constamment à la droiture innée de son caractère.

— L'imbécile, murmura-t-elle en l'entendant faire un si grand éloge de l'accusé.

Puis elle mâchonna entre ses lèvres:

— Les choses allaient si bien pour nous!

«Et c'est lui qui risque de tout compromettre! Mais va, mon bonhomme, je te ferai payer cher ta bêtise!

«Tu seras content de moi, ou pas raisonnable.

«J'ai une revanche à prendre; je la prendrai, je te le jure!

Jean Bernard, au contraire, tournait des yeux pleins de gratitude vers son ancien sous-ordre.

Et son regard rencontra plus loin la tête brune et ardente de Sidonie.

Il fut aveuglé comme par le jet haineux de ses prunelles..

Il réfléchit:

— Que lui avons-nous fait, pourtant, ma pauvre Lina et moi! Elle se venge sur nous de l'envie que nous lui avons fait éprouver. Mais Théodore, lui, est honnête; elle n'a pas pu l'entraîner.

Inlassablement se succédèrent les dépositions sans intérêt de témoins qui apportaient à la barre une version différente de celles qu'ils avaient donnée à l'instruction; d'où contradictions et disputes.

Puis quand la liste en fut enfin épuisée, ce fut le tour du ministère public.

D'après l'avocat général, Jean Bernard appartenait à cette catégorie d'arrivistes hypocrites qui conquièrent le monde prudemment en dissimulant adroitement le but vers lequel ils se dirigent.

G. OUMET

Ils ne commettent pas de faute; ils ne se livrent pas; ils avancent, taciturnes et têtus.

Plus ils se contiennent, plus ils re-frenent leur impatience d'atteindre enfin la richesse, plus grandit en eux le désir de violenter la fortune trop lente.

Malheur alors à l'obstacle qui se trouve sur leur route!

De quel prix est pour ces ambitieux forcenés et surnois la vie d'un pauvre vieillard?

L'avocat général, avec l'emphase boursouflée de sa creuse éloquence continua longuement sur ce thème, qui prêtait aux effets faciles.

Il raconta à sa manière, tout le drame, trouvant dans les moindres faits des indices et des raisons de croire à la culpabilité de l'accusé.

Il termina en adjurant le jury de punir en la personne de Jean Bernard, toute une race d'arrivistes sans scrupule en train de se uer par les moyens les plus coupables, et par le crime même, à l'assaut du coffre-fort d'autrui.

— Il ne s'agit pas ici d'un crime ordinaire, d'un attentat banal, s'écria, en terminant l'avocat général. En portant la main sur son bienfaiteur, Bernard a commis presque un parricide...

"C'est à vous, messieurs les jurés, qu'il appartient de châtier comme il le mérite un tel forfait!

L'avocat général se tut. Quelques murmures, approbations ici, protestations à côté, se firent entendre.

L'accusé resta calme et froid, presque indifférent.

Il n'avait guère écouté cette longue tirade.

On venait de raconter une histoire, mais il était bien sûr que cette histoire n'était pas la sienne...

Sa pensée était ailleurs.

Elle était au chevet de sa chère Lina...

Et juste au moment où maître Marty se levait pour faire entendre sa plaidoirie, on lui remit un télégramme.

L'avocat l'ouvrit.

Ses traits s'éclairèrent; c'était une bonne nouvelle.

— Mon cher Bernard, dit-il, affectueusement penché vers l'accusé, il y a eu chez vous une consultation de médecins que dirigeait le docteur Mantelet. Le résultat en est très satisfaisant; votre femme est sauvée, hors de péril.

"Maintenant, à moi d'achever la guérison, en enlevant votre acquittement.

D'une main qui tremblait l'accusé saisit le bienheureux papier.

Les caractères dansaient devant ses yeux soudain remplis de larmes.

Il balbutia:

— Lina, ma femme chérie!

Il mit sa tête entre ses mains et il pleura longuement.

La glace dans laquelle il s'était enveloppé jusqu'alors fondit; il sembla renaître à une vie nouvelle.

Le public sentit ce changement et toutes les têtes se penchaient vers maître Marty, anxieuses de savoir ce qui avait modifié l'attitude du prévenu, indifférent et écrasé jusqu'alors.

L'avocat voulut profiter de cette tension des esprits, de ce frisson qui parcourait les rangs pressés de la

foule, pour frapper un grand coup et ramener les sympathies hésitantes.

Il se leva donc, et, d'une voix vibrante:

— Messieurs les jurés, dit-il avec force, j'apprends à l'instant que la malheureuse madame Bernard vient d'échapper une seconde fois à la mort.

"Cette innocente victime de la fatalité qui s'est abattue sur son bonheur a longuement agonisé.

"Le ménage des époux Bernard, messieurs, peut être offert, en exemple en un temps où l'on est justement effrayé de constater un relâchement des liens familiaux, qui constitue pour le pays un véritable danger.

"Vous ne voudrez pas, messieurs les jurés, briser un tel ménage, arracher l'un à l'autre deux époux si tendrement unis.

"J'ai l'inébranlable conviction que, persuadés comme moi de l'innocence de mon client, vous allez le rendre bientôt à son foyer, le renvoyer à sa chère compagne qui, de son lit de douleur et d'agonie, tend vers vous et vers lui des bras suppliants.

Par ce cri éloquent du défenseur, les âmes furent remuées. Des larmes perlèrent dans de beaux yeux jusqu'à restés secs.

Un souffle de pitié passa sur les fronts.

Maître Marty n'attendit pas la fin de la poignante émotion qu'il avait soulevée.

Il entra tout de suite au coeur le sa plaidoirie.

Il dressa le véritable Jean Bernard près de la fausse image qu'en avait faite le ministère public. Il montra l'homme doux, patient et laborieux; le parfait citoyen qu'avait été son client.

Il invoqua l'absence de preuves. Il fit remarquer que la lumière n'avait pas été faite sur le mystère qui enveloppait le sac en or et le saphir rouge trouvés par lui-même, la nuit du crime, devant la maison où il avait eu lieu.

Il relut les lettres d'amour.

Il envisagea l'hypothèse d'un drame, où la passion aurait sa part.

Il jeta dans l'esprit des jurés et d'une grande partie de l'auditoire un trouble profond.

Puis il conclut rapidement en affirmant qu'il ne croyait pas qu'il y eût un jury au monde, capable d'assumer dans ces conditions la responsabilité d'une condamnation.

Il demanda l'acquiescement avec des accents d'une réelle autorité.

C'est un procès à refaire, s'écria-t-il, un procès qui sera refait lorsqu'on aura enfin projeté la lumière sur le mystère qui se cache et se dérobe au fond d'un pavillon de feuillage, vrai nid d'amour!

Un frisson immense secoua l'auditoire.

Pour le public, la cause était gagnée.

Quand le jeune maître se rassit, Jean Bernard, les joues couvertes de pleurs, serra les mains de son dévoué défenseur.

— Ah! monsieur Marty, murmura le pauvre garçon, comment vous témoigner l'étendue de ma reconnaissance! Si je ne suis pas sauvé, seule ma mauvaise étoile en sera cause.

"Je le voudrais pourtant, cher maître, puisque Lina doit vivre...

Y A-T-IL DE L'USURE ICI, SUR VOTRE TAPIS ?



Ajoutez des années à la durée de vos tapis, rendez-les LUXUEUSEMENT mous, STABLES

● Ce coussinage d'une mollesse luxueuse s'obtient d'une couche de caoutchouc cellulaire et spongieux qui protège vos tapis contre l'usure des pas et du frottement des semelles.

Ce caoutchouc est épais, mou et souple; il rend tous les tapis, neufs ou vieux, merveilleusement silencieux et confortables.

Il empêche les tapis de glisser sur les planchers polis. Il adhère! — une assurance contre de sérieux accidents.

Il est fourni dans les grandeurs régulières de tapis ou taillé de toutes formes et grandeurs. Demandez à voir le Coussin de Tapis Goodyear chez votre marchand. Envoyez le coupon IMMÉDIATEMENT.

- Empêche les tapis de glisser.
- Met fin à la casse — aux accidents — aux blessures.
- Réduit l'usure — prolonge la durée de tout tapis.
- Rend les vieux tapis aussi souples que des neufs.
- Facilite le nettoyage.
- Silencieux — absorbe le bruit.
- Isole contre le froid et la poussière.
- Garde les tapis en ordre — sans plis.
- A l'épreuve des mites, il repousse les mites.
- Prix très modéré.

GOOD YEAR CUSHION RUG

The Goodyear Tire & Rubber Co. of Canada Limited, New Toronto, Ontario.

Messieurs: Veuillez m'adresser le feuillet et un échantillon GRATUIT de Coussin de Tapis Goodyear.

Nom

Adresse

Qu'il parût ong à l'accusé le temps que le jury passa à délibérer!

Dans la salle, pendant la suspension d'audience, avocats et journalistes se groupaient.

Les uns disaient:

— C'est une affaire, messieurs, dont on n'aura jamais la clef.

— Affaire de femme, sûrement, disait un autre.

— Marty avait raison avec son sac en or et sa bague de saphir... Le secret est là...

— Alors, selon vous, le vieux Verdurel avait une amie?...

— Mais oui, une passion de marguillier bien cachée, prudente, ignorée de tous...

Et c'est l'ami de coeur de la belle qui aurait fait le coup?

— Très probablement.

— Ah! le beau saphir!... et cependant on préfère le perdre.

— Vous croyez vraiment qu'on ne viendra jamais le réclamer?

— J'en suis sûr.

— Quelle tranquillité pour les assassins quand la vieille Thémis racroche un bon garçon comme ce Bernard avec la douce espérance de lui faire couper le cou!

Ces propos se tenaient dans le clan sympathique à l'accusé.

De l'autre côté, c'était un autre refrain:

— En voilà un faux bonhomme que ce Bernard.

— Tout à fait une tête de jésuite.

— Vous avez vu comme les larmes lui étaient faciles... et au bon moment.

— J'espère qu'on va le condamner tout de même.

— Heu! ce n'est pas sûr. Ce jury a l'air veule.

— Pourtant il devrait faire un exemple.

Un peu plus loin deux hommes se disputaient, se traitaient, l'un l'autre, d'imbécile!

— Les preuves ne sont pas très convaincantes, dites-vous? Mais que vous faut-il, monsieur?

— Si vous voulez bien raisonner un peu, vous m'avouerez que Jean Bernard, et lui seul, a pu faire ce mauvais coup.

Les conversations s'animaient; on criait presque!

— Il est innocent, j'en suis sûr!

— Et moi je vous dis qu'il est coupable. J'ai bien suivi l'affaire; le doute n'est pas permis à tout homme de bon sens.

— Qu'est-ce que vous nous chantez là! Tout homme qui raisonne ne peut admettre un seul instant le système absurde de l'accusation.

Puis, on voyait une femme mince, souple comme une couleuvre, avec des yeux noirs aigus, aller d'un groupe à l'autre, soufflant la haine, distillant le venin.

On ne savait pas qui elle était, d'où elle venait; mais instinctivement on s'éloignait d'elle comme du génie du mal.

Les enfants souffrant des vers en montrent bientôt les symptômes et toute mère peut découvrir la présence de ces parasites dans les selles du petit. S'ils ne sont pas expulsés et le système débarrassé d'eux, l'enfant ne peut revenir en santé. Miller's Worm Powders sont prompts et efficaces non seulement pour la disparition des vers mais aussi comme tonique pour les enfants qui ont été affaiblis par leurs conséquences.

Cette femme, c'était Sidonie.

Enfin, après une interminable attente, les jurés rentrèrent dans la salle.

On avait fait revenir Jean Bernard.

Un grand silence, fait de curiosité et d'émotion plana, pendant lequel M. de Peyronnet lut la sentence.

Jean Bernard était acquitté!

On sut plus tard que six jurés avait voté pour l'acquiescement et six pour la condamnation.

Jean Bernard était radieux.

Mais dans l'auditoire houleux, les applaudissements de ses partisans furent couverts par des huées et des sifflets...

Sidonie avait disparu.

Quand Jean Bernard sortit de la salle suivi de son avocat, il tomba dans les bras de sa vieille mère.

Ils pleurèrent longuement aux bras l'un de l'autre. La pauvre femme défaillait, impuissante à supporter cette joie.

La rude paysanne venait d'éprouver la plus forte émotion de sa vie.

La levée d'érou eut lieu le soir même et malgré l'heure tardive Jean voulut se rendre auprès de sa femme, auprès de sa bien-aimée Lina.

Avec les plus tendres ménagements la Bernarde, vite remise de son émotion et de sa faiblesse passagère, avait préparé la malade à recevoir la bonne nouvelle.

Et, assise dans son lit, ayant voulu quand même faire un brin de toilette, Lina comptait les minutes qui la séparaient du retour du prisonnier.

Sa beauté n'était pas altérée. Amaigrissement, avec les yeux entourés d'un profond cerne, les mains exsangues posées sur la couverture de soie bleue, elle était exquise et attendrissante.

La Bernarde la soignait comme si la jeune femme eût été sa propre fille.

Elle croyait fermement que l'acquiescement de son fils était dû aux révélations que Lina avait faites au juge d'instruction.

Elle ne comprenait pas bien comment les événements s'étaient déroulés, ni les raisons pour lesquelles la justice avait agi ainsi.

Elle branlait la tête et elle se disait:

— Il se passe des choses si bizarres, si extraordinaires dans ce Paris... Et puis ce Dormeuil est si puissant, si riche!...

Après tout, que lui importait cette façon de faire puisque Jean était acquitté?

Quant à Lina, la paysanne sentait enfin combien durement elle avait expié les fautes de sa jeunesse.

Au milieu de ces épreuves inattendues, le coeur de la vieille femme s'était ouvert; elle ne le savait pas si grand.

Elle avait entièrement pardonné!

— Maman, mettez une gerbe de fleurs sur la table, disait faiblement Lina et faites préparer un petit diner que vous prendrez tous deux ensemble, près de moi. Je vous regarderai manger.

Docile, la vieille mère disposa le bourgogne et le pâté froid sur une petite table et fit disparaître les traces de la maladie.

La bonne femme était pleinement satisfaite.

On lui rendait son fils; on l'avait acquitté; elle n'en demandait pas davantage.

Depuis qu'elle avait recouvré sa raison, Lina avait conté à la Bernarde comment les choses s'étaient passées dans le cabinet de M. Maire.

Elle lui avait narré ses aveux auxquels le juge avait refusé de croire tout d'abord, l'audace de Dormeuil, puis comment elle avait perdu la nette perception de ce qui l'entourait, de ce qui se disait autour d'elle.

— Comment s'en est-il tiré, le misérable? Je l'ignore. Qu'a-t-il pu manigancer avec le juge? Je l'ignore encore...

— Que nous importe, ma chère fille, répondit la Bernarde sans interrompre son activité joyeuse, m'est avis qu'il faut laisser maintenant ce Dormeuil tranquille.

Lina poussa un soupir.

Puis elle reprit:

— Le juge m'a affirmé qu'il avait toujours défendu mon mari.

— Cela se peut, ma fille, car il a bien parlé en sa faveur, à la cour d'assises, à ce qu'il paraît... Mais laissons tout ça. A présent voilà votre mari libre. Il continuera de vous aimer, de vous estimer comme par le passé. C'est l'essentiel pour le bonheur de mon cher enfant.

— Laissons donc faire le temps; c'est le bon Dieu qui se chargera du châtiment de ce Dormeuil.

Pendant que les deux femmes échangeaient ces propos, pendant que la Bernarde se préparait à le recevoir, la voiture qui ramenait Jean stoppait devant la porte.

Les ateliers étaient déserts; la cour muette, la porte cochère fermée.

Le cordon fut tiré par quelqu'un qui ne se montra pas.

L'acquitté allait traverser la cour sans avoir été reçu par personne, quand un homme se dressa devant lui.

— Théodore, s'exclama Jean Bernard.

— Moi-même, patron, qui ai tenu à venir vous souhaiter la bienvenue.

— Je savais bien que vous viendriez ce soir. Sidonie voulait me faire coucher, mais j'ai résisté. Je voulais être le premier à vous serrer respectueusement la main.

— Brave coeur! Quelle délicatesse! J'ignorais ce que vous valiez. Merci, Théodore, merci.

Jean Bernard s'élança vers sa maison, vers ce petit hôtel qui avait été le nid de ses amours sans nuage.

Il gravit, en sautant deux marches à la fois, le petit escalier et en deux bonds il fut dans les bras de Lina.

— Tu es donc guérie, ma chérie, ce n'est donc pas un rêve?

— Je ne pouvais pas mourir, puisque tu avais besoin de moi, puisque je t'attendais, puisque je t'aime...

La Bernarde s'était discrètement éclipsée.

Lina et Jean étroitement embrassés mêlaient leurs caresses.

— Nous allons donc recommencer à être heureux, ma douce femme, demandait l'acquitté en riant et en pleurant tout ensemble.

Après un temps qu'ils ne mesurèrent pas, consacré à ces épanchements de leurs coeurs, Jean dit en souriant:

— Ne soyons pas égoïstes, ma chérie, appelons maintenant ma mère et mon petit compagnon de jadis, mon petit Pierre.

La vieille mère fit son entrée en tenant par la main le petit garçon.

Lina remercia la Bernarde d'un éloquent coup d'oeil.

Et ce fut avec la plus vive satisfaction que Jean constata la bonne entente des deux femmes.

Le petit Pierre se jeta dans les bras de son parrain, l'embrassa longuement.

— Que je suis content que tu sois revenu, disait l'enfant.

— Tu ne m'as donc pas oublié?

— T'oublier! oh! mon parrain!

Et il y eut dans l'accent du petit tant de reproches que Jean le prit de nouveau dans ses bras, et le serra bien fort sur son coeur.

Puis ils se mirent à table sous le rayonnement voilé des lampes électriques. On fit une place à petit Pierre qui ordinairement couché à cette heure indue, demanda si c'était le réveillon.

La gaieté fut de la fête.

Il y eut des rires, encore tremblants, sur ces bouches qu'avaient tordues les pires angoisses.

L'avenir fut envisagé avec calme.

Bernard allait reprendre son poste.

Tête haute, dès le lendemain, il reparaissait devant son personnel.

Et la vie pour eux reprendrait son cours normal.

On se souviendrait de cette épreuve comme d'un cauchemar; puis le souvenir qu'on en aurait s'apaiserait aussi avec le temps, ce grand guérisseur.

La veillée se prolongea très avant dans la nuit. Mais il fallait ménager les forces de Lina.

Jean se retira dans sa chambre, se coucha et ce fut pour la première fois depuis de longs mois un sommeil reposant et complet qui alourdit ses paupières.

Vaillant et rajeuni, dès le matin, Jean Bernard fut debout.

Il voulut tout d'abord aller voir Maurice Dormeuil et le remercier de son attitude et de sa déposition devant le jury.

Quand il arriva boulevard Malesherbes, Maurice n'était pas encore levé.

Louis, le valet de chambre, le reçut avec son ordinaire politesse ironique et avec une vive satisfaction intime.

Enfin, Bernard allait donc relever la faction que son maître et lui montaient depuis la mort du vieux dans cette sacrée fabrique! Pas trop tôt, vraiment. On allait donc reprendre la bonne petite vie de jadis.

Aussi l'accueil du larbin fut-il empressé et des plus aimables.

— Que monsieur Bernard veuille bien s'asseoir. Mon maître achève sa toilette.

— Demandez-lui donc si je dois attendre?

Le valet disparut derrière une portière.

— Mais oui dit à haute voix Maurice, qu'il attende quelques instants, ce cher Bernard; je suis à lui tout à l'heure.

La voix sonnait joyeuse comme aux beaux jours.

Louis se dit, à part lui:

— Là, j'en étais sûr; le voilà aussi content que moi, à cette heure!

Et il esquissa, dans l'antichambre, un cake-walk de joie.

Bientôt Maurice parut, les deux mains tendues.

Il avait la figure épanouie, toute rose encore du bain matinal.

Lui aussi était rajeuni de dix ans.

Il eut un geste cordial.

— Asseyez-vous, mon cher ami. Ah!... eh bien! je ne suis pas fâché de vous serrer la main... Je commençais à me lasser un peu de jouer au grand industriel.

«C'est avec une vive satisfaction que je vous vois rentrer à la fabrique, réhabilité aux yeux du public par le jugement de la cour.

«Quant à nous autres, ici, vous n'avez jamais perdu notre estime, et si nous avions pu empêcher ce déplorable malentendu d'exister, ma femme et moi...

«Mais allez donc empêcher un juge d'instruction comme M. Maire de gaffer lamentablement!

Maurice eut un rire qui sonnait faux.

— Il doit en faire une tête, ce matin, M. Maire!...

Jean Bernard, sans relever l'allusion au juge, répliqua:

— Je continue à être de plus en plus pénétré des bontés de votre famille. Ma vie, mes efforts seront consacrés à la servir, dites-le bien, je vous prie, à madame Valentine...

Il ajouta avec tristesse:

— Sans doute, je suis libre; sans doute je suis acquitté, mais je ne saurais regarder comme une réhabilitation cet acquittement "faute de preuves" dont parlent ce matin tous les journaux.

«Je ne serai réhabilité que lorsqu'on connaîtra enfin le vrai coupable!

Si le naïf Bernard eût regardé alors le beau Dormeuil, il eût pu voir qu'un pli se creusait entre les sourcils, avant-coureur d'une grande colère.

— Allons donc, fit le gendre de la victime en haussant vivement les épaules, ne pensez plus à cela.

«Je n'ai cessé de le répéter à cet imbécile de Maire qu'il s'agissait d'un crime crapuleux. Nous ne tiendrons vraisemblablement jamais le coupable; il court, vous comprenez!...

— Oh! si je savais...

— Et nous nous en passerons, morbleu! Nous serions bien plus avancés, n'est-ce pas, quand il y aurait un misérable de plus au bagne!...

Bernard sentit qu'il parlait avec une irritation sourde et bien qu'il n'en pût comprendre le motif, il essaya de le calmer.

— Je m'y ferai, sans doute, monsieur Dormeuil; mais, dans les commencements, n'est-ce pas, ce sera dur.

Le visage de Maurice s'éclaircit:

— Mais non, vous allez voir comme tout est simple.

«Nous allons nous rendre à la fabrique. Nous ferons ensemble, en camarades, le tour des ateliers. En deux mots, je vous installe dans vos fonctions et tous les rouages de l'immense machine se mettent en branle comme si de rien n'était.

«Dans deux mois, personne ne pensera plus à ce lamentable incident. Telle est partout la puissance de la vie et de l'oubli; tel est Paris, surtout...

— Puissiez-vous dire vrai, monsieur Dormeuil! Puissé-je moi-même oublier!

— Allons à la fabrique, fit Maurice, en poussant le nouveau directeur devant lui. Le travail sera pour vous

la grande consolation, si vous avez besoin d'être consolé.

Ils prirent l'automobile de Dormeuil et ils arrivèrent rue du Cherche-Midi.

Mais les ateliers n'offrirent pas le paisible aspect qu'avait dépeint l'optimisme voulu du gendre de M. Verdurel.

Jean Bernard était très ému en parcourant ces lieux familiers, en reconnaissant ces visages depuis si longtemps connus.

Mais l'émotion ne l'empêcha pas de s'apercevoir de la froideur de l'accueil qu'on lui réservait.

Certains ne retenaient qu'à grand-peine un rire mauvais. D'autres avaient des figures renfrognées, semblables à des bull-dogs prêts à déchirer.

C'est que le verdict du jury de la Seine n'avait pas modifié leur opinion.

Le personnel de la fabrique continuait à le croire coupable.

Depuis le matin, des mots à l'emporte-pièce s'échangeaient entre les ouvriers.

Tous avaient lu avec avidité les dernières nouvelles dans les journaux.

— Il a été acquitté faute de preuves, tel était l'avis unanime.

Et c'étaient des réflexions cruelles, voire des imprécations contre les jurés et contre le gendre de la victime qui avait osé défendre l'accusé.

On se retenait devant les contre-maitres, devant les chefs d'ateliers. Mais, entre soi les langues allaient bon train.

Ce fut bien pire quand on sut que l'accusé de la veille, l'acquitté faute de preuves, comme on l'appelait déjà, parcourait la fabrique accompagné par M. Dormeuil.

Des ricanements éclatèrent, des mots perfides furent échangés.

— Dis donc, hein?

— Quel culot, mon vieux!

— L'as-tu vu passer?

— Oui, il est maintenant dans le bureau de Théodore avec le patron.

— Ah! le patron, ce qu'il a dégoisé devant le jury! Pige-moi ça dans le journal, vieux frère.

— C'est pas étonnant qu'on l'ait acquitté alors.

Une femme s'écria:

— Il est ignoble, ce Dormeuil! Quel toupet! Défendre ainsi l'assassin de son beau-père!

— Il n'a plus qu'à le faire décorer maintenant.

— Pst! Faites attention, vous autres. Les voilà!

C'étaient en effet Jean Bernard et Maurice Dormeuil qui s'avançaient côte à côte.

Une grande cordialité semblait régner entre eux.

— C'est épatant, réfléchit un loustic. On dirait qu'ils sont de mèche et qu'ils ont fait le coup ensemble.

Les chefs d'ateliers, convoqués par Théodore, s'avançaient à la rencontre des deux hommes.

— Vous voilà revenu, monsieur Bernard! nous en sommes bien heureux.

Mais l'attitude et le son même de la voix donnaient un démenti flagrant à ces paroles.

Ils avaient beau s'efforcer de paraître contents, les employés de M. Verdurel ne parvenaient pas à paraître sincères. Ils disaient les paroles qu'il fallait, mais le cœur n'y était pas.

EST-CE QU'IL NE SERAIT PAS PLUS SIMPLE DE MONTER A PIED ?

MAIS NON, CHÉRIE ! MA BICYCLETTE EST HUILÉE AU 3-DANS-UN !

PENTE RAIDE

3-IN-ONE OIL

Pour aller plus vite à bicyclette et sur patins à roulettes servez-vous du 3-dans-Un ! Nettoie, huile et prévient la rouille — tout à la fois. Procurez-vous-en !

UN PRODUIT CANADIEN

Madeleine EST FATIGUÉE DE SA JUPE BRUNE

"JE M'EN VAIS LA TEINDRE EN NOIR", dit-elle

Madeleine aime bien le tissu et la façon dont cette jupe lui fait, mais elle désirerait une jupe noire. Avec un paquet de teinture DY-O-LA Noire de 10c, elle peut facilement réaliser ce désir. Elle n'a qu'à faire bouillir un peu sa jupe brune dans la teinture, et le lendemain, elle aura une belle jupe noire, pratiquement neuve.

DY-O-LA agit comme par enchantement. Elle permet à une femme de transformer ses vêtements, tout en épargnant de l'argent. DY-O-LA assure des résultats toujours satisfaisants parce que c'est une teinture à l'aniline qui se dissout promptement et teint les tissus d'une façon uniforme, en des couleurs riches et absolument lavables.

Vous verrez au magasin des spécimens de tissus teints avec DY-O-LA. Choisissez vos couleurs d'après ces échantillons et demandez la brochure DY-O-LA.

TEINTURE
DY-O-LA

Le même paquet de DY-O-LA à 10c peut servir à teindre soie, laine, coton, rayon, toile ou tissus mixtes. Pour nuancer des dessous, ajoutez à l'eau de rinçage un peu de DY-O-LA.

TEINT
DANS L'EAU BOUILLANTE

NUANCE
DANS L'EAU FROIDE

F75G

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE



LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

POIRIER, BESSETTE CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Plusieurs d'tr'eux, d'ailleurs, laissèrent voir leur gêne et leur embarras.

Maurice n'en fut pas fâché.

Bien au contraire.

En lui-même, il était ravi.

— Ah! on allait faire la vie dure à Bernard? Tant mieux, tant mieux!

Cruellement, sans en avoir l'air, il souligna la froideur de l'accueil.

Avec une désinvolture parfaite, il se pencha vers le pauvre garçon et il lui souffla à l'oreille:

— Ces braves gens sont gauches et embarrassés. N'y faites pas attention.

"Tout à l'heure, la glace se rompra.

La glace! Elle pénétrait lentement avec ses aiguilles piquantes dans le cœur de l'acquitté de la veille.

Comme il souffrait en ce moment!

Oh! ces visages défilants, fermés, sombres, là où, dans sa candeur, il croyait trouver foi et encourageante sympathie!

Devant lui, ces hommes—tous d'anciens camarades—se taisaient.

Mais du fond des ateliers grouillants, des chuchotements étouffés arrivaient, échos menaçants de la tempête qui grondait dans l'âme de cette foule.

Un frisson courut sur le dos de Bernard.

Il se sentit tout à coup accablé de lassitude et il se dit:

— Ils ne m'ont pas acquitté, ceux-là!

Pendant ce temps, Dormeuil s'adressant aux chefs d'ateliers et aux commis groupés autour de lui, leur adressait un petit discours bien senti:

— Mes amis, je vous fais aujourd'hui mes adieux. Vous le savez, pendant quelques mois, j'ai dû travailler avec vous. J'étais fier, je puis vous le dire, d'associer mes efforts aux vôtres. Mais il me manquait la connaissance profonde de vos travaux et souvent j'ai dû vous paraître un écolier. Ce n'était là qu'un intérim.

"Vous et moi, nous attendions le retour de l'homme vraiment compétent que le regretté M. Verdurel a choisi pour lui succéder et qu'une accusation odieuse, autant qu'absurde, avait éloigné de nous...

Pendant que Maurice parlait d'une voix forte et bien timbrée, des ouvriers s'étaient approchés: des apprentis, des garçons, quelques filles, s'étaient joints au groupe des contre-maitres, pour écouter le discours du patron.

Et quand Maurice en vint à parler de l'accusation portée contre Jean Bernard, les fronts se durcirent, une désapprobation muette se peignit sur tous les visages.

Du fond de l'atelier quelques murmures parvinrent aux oreilles des deux hommes.

Un éclat de rire moqueur sembla sortir d'une machine.

Maurice n'y prit garde.

LE BAUME PERSAN. — Rien de tel pour créer et préserver des teints agréables. Frais et caressant — il adoucit et fait disparaître toute irritation, il ajoute un charme exquis à la femme bien mise. Les élégantes s'en tiennent au Baume Persan. Lotion douce comme velours, elle donne à la peau la douceur de la feuille de rose. Recommandé aussi pour adoucir et blanchir les mains. Un article de toilette des plus précieux pour toutes les femmes.

Avec une assurance grandissante, il poursuivit:

— Vous avez fait justice depuis longtemps, mes amis, de l'accusation abominable dont M. Bernard a été victime.

"C'est une erreur de plus à ajouter à la liste si longue des erreurs judiciaires...

Quelques nouveaux murmures se firent entendre, au milieu desquels on crut distinguer vaguement une voix de femme qui disait:

— C'est honteux!

Sans se troubler, Maurice continua avec le même aplomb, comme s'il eût voulu exaspérer le sentiment unanime de ceux qui l'écoutaient:

— Oui, mes amis en remettant la direction de la fabrique à celui qui l'a déjà si habilement dirigée, je tiens à lui dire au nom de vous tous, que nous ne l'avons jamais cru coupable du crime monstrueux dont on l'a accusé.

"Et maintenant qu'il prenne la place et la succession de M. Verdurel, conformément au désir manifesté par celui qu'un destin cruel a enlevé à notre reconnaissance et à notre admiration!

Au nom de M. Verdurel, il y eut dans la foule immobile et à moitié dissimulée derrière les machines une longue clameur.

Que signifiait cette plainte qui allait se repercutant sous les voûtes de pierre?

C'étaient des regrets à l'adresse du mort; c'étaient aussi des huées contre l'accusé d'hier et contre son étrange défenseur.

Maurice ne se troubla pas.

Le sourire n'abandonna pas ses lèvres.

Il se dit à lui-même:

— Ou je me trompe fort, ou Jean Bernard en verra de dures!

Il congédia du geste ouvriers et contre-maitres et opérant un mouvement tournant il se retira dans le bureau.

Jean, accablé, voulut le suivre.

Seul Théodore s'élança pour lui serrer la main.

Il lui exprima en termes chaleureux la joie qu'il éprouvait de le revoir à son poste.

Mais les bonnes paroles du mari de Sidonie ne parvinrent pas à panser les blessures que Jean venait de recevoir.

Il suivit le chemin qu'avait pris Dormeuil.

Il entra dans le bureau réservé aux patrons.

Le bureau était vide.

Dormeuil avait disparu.

Satisfait et content de lui, Maurice s'était éclipsé et était déjà parti.

Seul avec lui-même, à l'abri des regards malveillants, Jean se laissa tomber sur le fauteuil où si souvent s'était assis M. Verdurel.

Une sombre méancolie enveloppait son âme.

Ceux-là qu'il avait aimés et soutenus, ceux-là au milieu desquels il avait grandi et vécu, le reniaient!

Pour eux, il continuait d'être coupable.

Bien plus, il usurpait la place qu'il venait occuper parmi eux.

Pour eux, cette direction, ce poste éminent et envié, il ne les devait qu'à un crime.

Il remplaçait sa victime!

C'était doublement monstrueux.

Jean Bernard se prit la tête dans les mains et il pleura! Il souffrait comme aux plus mauvais jours dans sa prison.

Ah! si la majorité des braves gens qui composaient le personnel de la fabrique Verdurel avaient pu savoir, avaient pu se douter du mal qu'ils faisaient!

Mais la foule ne lutte pas contre son instinct.

Elle s'acharne sans pitié sur les victimes de la destinée.

Depuis longtemps les ouvriers avaient condamné Jean et le verdict du jury de la Seine, d'ailleurs parfaitement commenté par beaucoup de journaux, ne changerait pas leur sentiment.

Le malheureux le comprenait.

Et il sentait aussi qu'il ne pourrait pas endurer cette hostilité.

Non, non, il ne pourrait pas vivre dans un milieu où on le croyait coupable; il ne se sentirait pas le courage de diriger des gens dont il ne possédait ni la confiance ni la sympathie.

Ah certes non, il ne pourrait pas occuper la place de celui qu'on le soupçonnait d'avoir tué!

Cet avantage-là, il n'en voulait plus.

Ah! on l'avait déclaré intéressé, avide et arriviste!

L'avocat général avait fait de lui le type de l'ambitieux qui sacrifie tout à son ambition!

Eh bien, il donnerait un démenti éclatant à ses détracteurs.

En quelques minutes il élaborait tout un plan nouveau d'avenir.

Et dans l'amertume de sa destinée, un peu de joie lui vint à l'idée d'une vie de travail, obscure, peut-être, mais honorable et heureuse, où il ne souffrirait pas de lire chaque jour le doute et le mépris dans les yeux de ses subordonnés.

Il s'en irait, voilà tout.

Il quitterait cette fabrique maudite.

Il la quitterait, pauvre, comme il y était entré.

Et si ceux, qui auraient dû le connaître et le défendre, ne croyaient pas à son innocence, ils seraient bien obligés, malgré toutes leurs préventions, de croire à son désintéressement.

Quand ils le verraient pauvre comme eux, travaillant comme eux, après avoir volontairement renoncé à la fortune et à la haute situation que lui assurait son contrat d'association avec M. Verdurel, ils seraient bien forcés de se dire:

— Il ne tenait pas à l'argent puisqu'il en a fait cadeau, comme d'un objet de nul prix, aux héritiers de M. Verdurel! Il ne tenait pas à dominer, puisqu'il a désiré redevenir un simple ouvrier.

"Alors, s'il ne tenait pas à tous ces avantages, il ne peut pas avoir tué son maître, il ne peut pas avoir tué son bienfaiteur.

"Il est donc innocent. Il est donc bien malheureux!...

Ah! certes oui, il était bien malheureux, le pauvre garçon dont toute la vie n'avait été que travail, confiance et dévouement.

Il avait été un fils modèle, aimant et respectueux.

Il était bon camarade. Aucun de ses amis d'enfance ou de jeunesse ne s'était adressé en vain à lui.

Il avait témoigné pitié et amour à l'enfant qu'il s'accusait d'avoir privé de sa mère adoptive.

Quant à M. Verdurel, il n'exagérait rien en déclarant qu'il l'aimait comme un père.

Nature droite et affectueuse, il avait besoin de l'estime de ceux auprès desquels il vivait.

La sympathie de son entourage lui était aussi indispensable que l'air qu'il respirait.

Il ne pouvait s'en passer.

Tout lui semblait préférable à l'angoisse de vivre dans un milieu hostile et méfiant.

Il s'en irait donc.

Il quitterait la fabrique. Il quitterait Paris.

Quelques années auparavant, alors qu'il n'était pas encore devenu l'associé de M. Verdurel, on lui avait offert la direction d'une industrie qu'une société franco-italienne devait créer à Milan. Il avait alors refusé. Et sans doute la place était prise maintenant. A tout hasard cependant il écrirait, et peut-être la personne qui lui avait déjà fait des offres et dont il possédait la confiance pourrait-elle lui trouver une autre situation...

La cloche de la fabrique qui annonçait à midi la sortie des ateliers le surprit au milieu de ces graves et mélancoliques réflexions.

Il entra chez lui et la joie de ses siens lui fit mal.

Dans le pavillon les figures étaient rayonnantes et attendries.

La vieille mère laissait son cœur solitaire s'ouvrir délicieusement — le charme de Lina avait opéré ce miracle, et plusieurs fois dans la matinée elle avait embrassé sa belle-fille et le petit Pierre.

Jean était acquitté. Que lui importait le reste?

Ah! les jounaux pouvaient commenter l'acquiescement en termes malveillants, elle ne s'embarrassait guère de tout ça. Esprit simple et positif, elle ne considérait que le résultat.

Lina avait voulu se lever, mais encore titubante de faiblesse, elle n'avait quitté le lit que pour s'asseoir dans un fauteuil.

Mais elle était heureuse elle aussi, autant que la Bernarde.

Elle ne comprenait pas comment la chose s'était passée. Mais Jean était libre; Jean était réhabilité,—du moins elle le croyait, et cela lui suffisait.

En voyant la joie de sa mère et de sa femme, Jean songea:

— Pourquoi les attrister! Laissons leur au moins quelques jours de répit après les dures épreuves qu'elles viennent de traverser. Du reste ma mère va repartir. Il faut qu'elle emporte toutes ses illusions.

"Quant à Lina, je la préparerai ensuite à entrer dans mes vues.

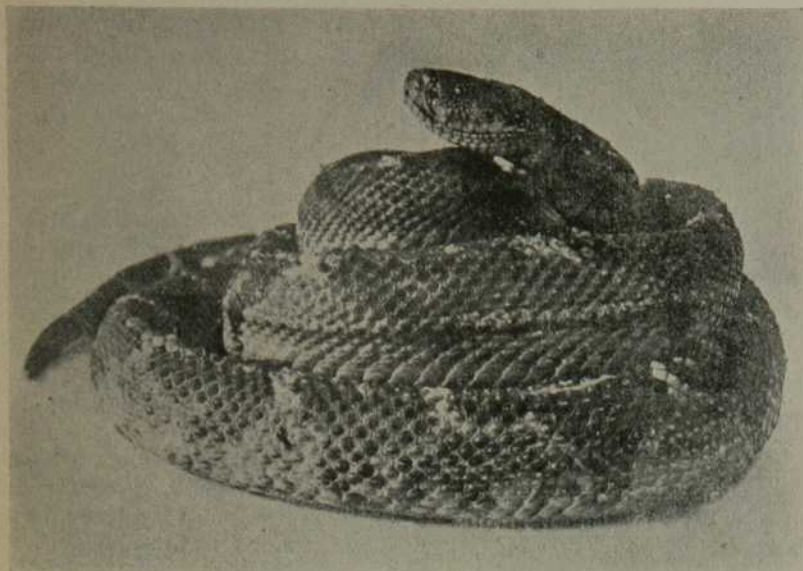
Il ne dit rien de la froideur de l'accueil qui lui avait été fait, encore moins des murmures qui avaient souligné les paroles de Dormeuil.

Il s'efforça de paraître heureux et il les quitta dès que le déjeuner fut terminé.

Il n'osa pas faire le tour des ateliers. Il passa l'après-midi dans son bureau particulier.

Il écrivit à Milan, et il fit connaître à la personne qui s'intéressait à

(Suite à la page 27)



Le Souroucoucou, un des plus grands serpents venimeux connus.
(Longueur: huit pieds.)

DANS l'Est du Canada, nous n'avons pas d'animaux venimeux, sauf certains insectes incommodes mais dont les piqûres ne sont jamais mortelles. Aussi, quand nous parcourons nos vastes forêts, nous n'avons pas la crainte constante d'un animal sournois, serpent ou petit rongeur, qui d'un coup de dents pourrait nous expédier ad patres.

Mais il n'en va pas de même dans les pays tropicaux où la vie de la faune, comme celle de la flore, est subordonnée à une lutte féroce où le mieux armé trouve toujours son maître. Le voyageur qui parcourt l'intérieur du Brésil, par exemple, peut rencontrer à chaque pas une mort terrible et parfois très brève. On le voit bien par les observations qu'en a rapportées un naturaliste français, M. J. Vellard, correspondant du Muséum de Paris et collaborateur de *La Terre et la vie*.

C'est surtout dans la forêt sèche ou *campina* que se rencontre le Serpent à sonnette (*Crotalus terrificus*), l'espèce la plus redoutable de l'Amérique du Sud. Espèce nocturne et lente, préférant les endroits secs et découverts, le serpent à sonnette se nourrit de petits animaux. 3 ou 4 gouttes de son venin suffiraient à tuer 30 à 40,000 pigeons! La sonnette ou grelot, située à l'extrémité de la queue, est faite d'anneaux cornés, emboîtés les uns dans les autres, que l'animal fait vibrer rapidement pour marquer son irritation, en produisant un bruit assez semblable à celui de la crécelle des cigales.

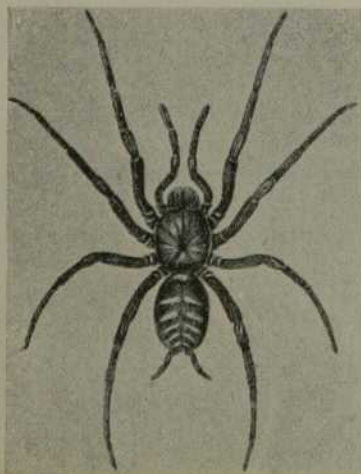
D'autres serpents, plus ou moins venimeux, infestent les forêts et lagunes brésiliennes. Ce sont l'*atox*, qui peut tuer un homme en 20 ou 24 heures; la *Lachesis mutus*, un serpent qui peut atteindre plus de sept pieds de longueur; la *Lachesis bilineatus*, petit reptile vert qui vit

dans les arbres et quelques autres *Lachesis*.

Si les serpents venimeux sud-américains sont le plus souvent de petite taille, les plus gros sont heureusement inoffensifs pour l'homme. Un boa, le gigantesque *soucoutry*, dépasse parfois vingt-huit pieds de longueur; mais c'est un animal craintif qui n'attaque l'homme que s'il est surpris.

Certaines espèces de poissons de l'Araguaya peuvent aussi causer mort d'homme, et de façon souvent extraordinaire; des raies et des bagres dont les piqûres ou les morsures sont mortelles. Il y a aussi le fameux *gymnote électrique*, sorte de grosse anguille d'un brun verdâtre qui habite les endroits peu profonds; effrayé, il lance une forte décharge électrique capable de renverser un homme placé à plusieurs pieds sur la rive et mis en contact avec l'eau. Les indiens Karajas le chassent avec des flèches.

La région de l'Araguaya est riche en batraciens énormes, tels les crapauds-boeufs qui mesurent parfois dix pouces de longueur. La nuit, le voyageur entend le peuple innombrable des grenouilles qui se battent, chassent, chantent ou martèlent fortement les arbres. Surpris par ces bruits étranges et très forts, se faisant entendre tout à côté de



La faune venimeuse du Brésil

par Jacques Valade

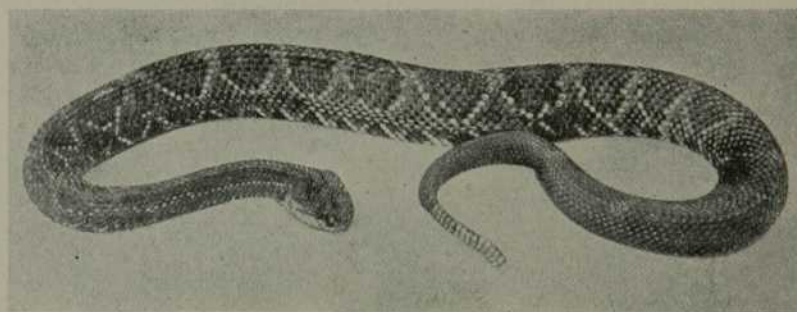
lui, il s'arrête très étonné, et après de longues recherches finit par trouver sur une branche de minuscules rainettes portant sous le cou un sac qu'elles gonflent d'air à volonté et qui leur sert de résonnateur. Certains de ces animaux sont verts, rouges, blancs nacrés aux flancs pourpres... et beaucoup changent de teinte suivant le fond sur lequel ils sont posés. Ces crapauds et grenouilles sont presque tous venimeux et même avec intensité.

Les araignées forment le groupe le plus nombreux d'animaux venimeux du Brésil. Il en existe de toutes les tailles, raconte M. Vellard: depuis les grandes araignées crabes, les Mygales, capables de couvrir une assiette avec leurs pattes étendues, hideuses bêtes hérissées de

commun des nappes de toile de quelque vingt pieds de circonférence.

D'autres espèces passent une partie de leur vie dans l'eau; soutenues par leurs longues pattes garnies de poils feutrés, elles courent avec agilité à la surface des ruisseaux et des lagunes, et souvent s'entourant d'une couche d'air retenue par les poils de leur corps, elles s'enfoncent sous l'eau, comme des globules argentés, à la poursuite des insectes ou de petits animaux aquatiques.

Le venin d'un grand nombre de ces araignées peut tuer un homme en deux ou trois heures au milieu de violentes convulsions; d'autres tuent plus lentement; même les poils de plusieurs araignées crabes



Le serpent à sonnette ou "cascavel", le serpent le plus dangereux de l'Amérique du Sud.

longs poils noirs ou fauves, jusqu'aux belles petites Epeïres tissant d'élégantes toiles dans les buissons.

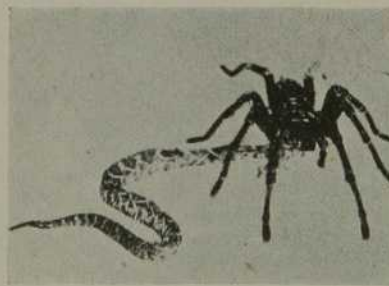
Les araignées crabes sont féroces au point de ne supporter la présence d'autres individus de leur espèce; à l'époque des amours, mâle et femelle, dès que leurs désirs sont satisfaits, se livrent des combats à mort où la femelle est toujours victorieuse. Une certaine espèce de petite taille a des habitudes sociales très développées: plusieurs centaines d'individus construisent en

sont parfois d'un effet mortel. M. Vellard a vu des araignées piquer de petits serpents et les dévorer. Il a constaté qu'une certaine espèce possède assez de venin pour tuer deux ou trois cents pigeons!

Il ne faut oublier les scorpions, très nombreux dans ces régions, mais cependant moins dangereux que ceux d'Afrique, sauf peut-être l'un d'eux plus redouté que les serpents par les indiens Cayapos. Il n'existe encore aucun traitement contre sa piqure.

Beaucoup d'autres animaux moins dangereux, mais tout aussi intéressants à étudier, habitent ce pays sauvage: scolopendres géantes; mille-pattes sécrétant un liquide d'odeur repoussante; insectes, fourmis et guêpes de toute sorte; et même éponges dont les spicules secs causent de violentes démangeaisons.

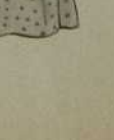
Comme on le voit, le naturaliste peut trouver dans ces pays ample matière à études diverses. Mais il les fera à ses risques car il ne trouvera pas toujours l'antidote efficace contre des venins aux effets souvent foudroyants.



A gauche, une araignée géante, la belle *Mygale* sud-américaine. Son venin est très actif. Le venin d'une seule de ces araignées suffirait pour tuer quatre cents pigeons. Ci-dessus, une araignée du Brésil dévorant un jeune serpent à sonnette.



1507



DU PLUS PETIT au PLUS GRAND

1521 — Un costume charmant pour dame et jeune fille. Grandeurs 14 à 18 et 36 à 40. Pour le 36: manteau avec une robe: $5\frac{3}{4}$ verges de 39 et 4 verges de 54. $1\frac{1}{8}$ verge de contrastant de 36 ou de 39. — 15 cents.

1544 — Joli tablier dans les grandeurs 32-34 à 48-50. Pour le 36-38, il faut 2 verges de 32 et $1\frac{1}{8}$ verges de 36. Environ huit verges de bordure. — 15 cents.

1511 — Blouse et jupe dans les grandeurs 14 à 18 ou 36 et 38. Le 36 demande: la jupe, $2\frac{1}{8}$ verges de 36 ou 39 ou $1\frac{1}{8}$ verge de 54. La blouse, 2 verges de 36 ou de 39. — 15 cents.

8081 — Jupe blouse et manteau qui font un bel ensemble. Grandeurs 14 à 18 ou 36 à 40. Pour le 36, 8 verges de 36, $5\frac{1}{8}$ verges de 54. Fourrure pour le collet et le devant: $\frac{3}{8}$ de verge. — 25 cents.

1507 — Assortiment pour le bébé, dans les grandeurs 1, 2 et 3. Pour le 2 (No 1): $\frac{3}{4}$ verge de 35 ou 39. (No 2) $\frac{3}{4}$ verge de 35 ou 39 et $1\frac{1}{8}$ verge de dentelle de 1 pouce. (No 3) $\frac{7}{8}$ verge de 35 ou 39. (No 4) $1\frac{1}{4}$ verge de 27, $1\frac{1}{8}$ verge de 35; $1\frac{1}{4}$ verge de 39. (Nos 5 et 6) $2\frac{3}{4}$ verges de 27, $2\frac{1}{8}$ verges de 35, $1\frac{1}{8}$ verge de 39. Doublure, $1\frac{1}{8}$ verge de 37. — 15 cents.

PATRONS SIMPLICITY

Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante:

PATRONS SIMPLICITY. Département "S",
8368, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.



8081



1507



Voilà du nouveau qui plaira aux ménagères! C'est une mallette en fibre qui sert à envoyer le linge à la buanderie ou pour tout autre transport.

Du Nouveau



Le bérêt large est maintenant très en vogue. Grâce à sa souplesse il s'ajuste aisément. Il est de feutre ou de velours.



Un nouveau soulier oxford pour le sport à l'automne. Comme on le voit, les lignes du côté servent à le rendre plus souple.



Il fait froid mais ce n'est pas encore l'hiver. Aussi vous trouverez commode cette doublure détachable dans un manteau trop mince.



Si les chaises de la cuisine ou de la chambre à coucher sont nues, recouvrez chacune de ce coussin fait de caoutchouc poreux et léger.



Ce gilet moderne et le large bérêt paraissent camouflés. Mais les couturiers assurent qu'ils sont très portés à Paris.

Les Dernières Nouveautés
Service hebdomadaire exclusif au "Samedi"

LA COGNASSERIE

Par HENRY DE FORGE

DES gens renseignés m'avaient dit: "Si vous passez par Barneville, n'oubliez pas de pousser jusqu'à la Cognasserie, vous rafraîchir à la célèbre auberge tenue par la mère Gaillouche et le Gaillou son époux. Demandez-y un certain petit vin de muscadet, qui est fameux, surtout dégusté avec des fritots à la framboise, la grande spécialité de la maison. Et puis, l'endroit est pittoresque pour une autre raison qui, à elle seule, vaut la peine que l'on s'arrête et vous ne regretterez pas le détour. Les consommations ne sont pas données; mais si vous aimez goûter ce qu'on peut appeler un film sonore, véritablement vécu, vous en aurez pour votre argent."

— Un film sonore à la Cognasserie, dans ce cabaret de campagne?

— On ne peut pas mieux dire. Sa "sonorité" est réputée. C'est à cause d'elle qu'on vient de loin manger des fritots à la framboise, arrosés de muscadet, et on a l'impression, à ce qu'il paraît, de voir se dérouler mieux qu'un film: une tranche de vie rurale, dont les vedettes sont la Gaillouche et le Gaillou, époux assortis, qui ne cessent de se disputer, au point que leurs querelles, devenues légendaires, sont une attraction pour les visiteurs. Elles emploient le jargon local ou plutôt un jargon à eux, fait d'imprécations symboliques. Ces disputes naissent à propos de

rien et, quand elles éclatent, elles s'amplifient singulièrement, sans souci des visiteurs.

Le Gaillou et la Gaillouche n'ont pas loin, à eux deux, d'un siècle et quart; mais ils sont solides encore pour s'invectiver, sans compter qu'ils ne renâclent, ni l'un ni l'autre, devant un pichet de muscadet qui monte si fort à la tête. Ils ont même, chacun, cachées dans une armoire, des bouteilles d'une cuvée spéciale, dont ils prennent une bonne bolée pour se remettre les nerfs en place, quand ils se sentent trop énervés.



Illustration de
F. L. NICOLET



Croyez-nous, faites un crochet par la Cognasserie, vous ne le regretterez pas.

Alors, après Barneville, nous avons pris le chemin bordé de vieux pommiers qui menait vers cette auberge légendaire. Il était carrossable à souhait et une pancarte imposante proclamait, à deux kilomètres, les mérites du muscadet auréolé des célèbres fritots.

Nous interrogeâmes un cantonnier sur ce Gaillou et cette Gaillouche. N'avait-on pas exagéré quelque peu?

— Ce n'est pas, dit-il, du mauvais monde; mais quel terrible caractère!

— Non! Ils ne viennent qu'aux beaux jours installer leur cabaret et commencer à se chamailler devant leurs clients. Ils sont enragés, à ce

qu'on raconte; mais cela finit par être drôle et leur muscadet est fameux. Il attire les touristes. Leurs disputes aussi les attirent et on se garde de calmer les irascibles époux, dont les injures sont savoureuses, accompagnées du petit vin blanc qui pétillait, surtout quand le Gaillou et la Gaillouche, pour réparer leurs forces, s'envoient leur bolée cu-vée spéciale. Ça fait du joli, à ce qu'il paraît, et la vaisselle en voit de drôles!

— Un journaliste de Paris a ainsi cueilli au vol des scènes de famille, qu'il a publiées et dont on a fait des cartes postales. Cette publicité a amené de nombreux visiteurs, en particulier des étrangers."

Avec des amis, j'ai donc poussé jusqu'au cabaret célèbre.

Une bonne femme, d'allures respectables, nous a accueillis. Elle avait une figure fanée mais avenante et avait dû être jolie. Son accoutrement était pittoresque, comportant un châle aux tons criards et un bonnet considérable, tradition de la région.

— C'est moi, la Gaillouche! dit-elle, pour vous servir.

Elle s'empressa à nous installer et le Gaillou aussi s'empressa, grand bonhomme sec et sans âge, aux yeux malicieux, arborant un magnifique gilet brodé, autre tradition.

De la cuisine proche montait une appétissante odeur de beignets et la salle où l'on buvait était gaîment ornée de rideaux clairs à petits carreaux. La maison semblait aussi paisible qu'accueillante. On avait dû se tromper. A une charretée d'Anglais qui nous suivait, le même accueil fut fait qu'à nous et de grands rires joyeux fusaient coupés par le bruit des bouchons du muscadet qui sautaient jusqu'au plafond.

Il n'était pas possible que ce brave homme et cette brave femme, à l'aspect si débonnaire, pussent donner à des inconnus le spectacle de querelles privées.

Ah! bien oui!...

Il n'y avait pas dix minutes que nous avions commencé à boire que, de la cuisine, un juron sortit, en patois, mal compréhensible, mais incontestablement énergique. C'était la Gaillouche qui invectivait son mari, sous prétexte du sucre en poudre égaré, indispensable pour les fritots.

Le Gaillou ne se laissa pas faire. Un autre sarcasme, en patois, plus rude encore, riposta:

— C'est la bataille qui commence? interrogea une dame anglaise, en ajustant son face à main.

Un des Anglais proposa de commander du champagne, pour fêter l'ouverture des hostilités.

La Gaillouche apparut sur le pas de la porte, congestionnée, la carte des vins à la main. Son courroux était manifeste.

— Vous avez entendu comme il me traite, ce sacrifan?

En prononçant ce mot *sacrifan* — sans doute du cru — elle roula des yeux terribles.

Quelqu'un intervint:

— Voyons, ma brave femme, ça va s'arranger. Calmez-vous!

(Suite à la page 26)

"Je prends la râpe à fromage pour râper jusqu'au sang ta trogne de poivrot, quand même je devrais aller au baignoir!"

SA SPECIALITE

— Est-ce que vous parlez pendant votre sommeil, monsieur le curé?

— Non, je parle pendant le sommeil des autres, au prône, le dimanche.

SUR LA MER

Elle, (poétiquement).— Les flots ont un langage.

Lui, (pâle et malade).— Oui. On dirait qu'ils me demandent de partager le repas que je viens de prendre.

CELA A SES AVANTAGES

— Tu me parais avoir un bien mauvais rhume, mon petit?

— C'est un bien bon rhume, au contraire, car il m'empêche d'aller à l'école depuis trois semaines.

OH! CES MARIS!

Elle.— Je me demande si ce mendiant est aveugle? Quand je lui ai donné deux sous, il m'a dit: merci, belle demoiselle?

Lui.— Tu vois bien qu'il est aveugle?

ESCARMOUCHE

— Pouvez-vous aimer un fou comme moi?

— Vous n'êtes pas fou puisque vous m'aimez?

— Alors vous m'aimez?

— Pas si folle que cela!

CHANGEMENT A VUE

Elle.— Monsieur, vous avez dit à quelqu'un que j'avais les traits durs?

Lui.— Je confesse que j'ai dit ceci: Mlle L... à la noblesse des maîtres antiques, les sourcils arqués, les yeux en diamants et les lèvres de rubis.

Elle.— Entrez donc passer la soirée avec nous.

CHANGEMENT A VUE

— Vous ne vous rappelez pas de moi? Il y a juste quinze jours que vous m'avez emprunté un dollar?

— C'est curieux... mais cela ne me revient pas...

— Un dollar que vous m'avez d'ailleurs rendu le lendemain...

— Ah! parfaitement! je me souviens, je me souviens!...

LOGIQUE AMOUREUSE

— Il est en retard; s'il vient, je vais lui faire une scène, et s'il ne vient pas, je serai malheureuse!

HEUREUSEMENT

— Mais, madame Potin, votre mari devient gros comme un ballon.

— Hé oui, le pauvre homme! Heureusement qu'il est dirigeable.

BOTANIQUE

Le professeur.— Les racines pivotantes s'enfoncent droit dans la terre; donnez un exemple.

L'élève.— Les poteaux de téléphone.

ET LA GUERRE RECOMMENÇA

Elle.— Comment aimes-tu ma photographie?

Lui.— Ça ne te ressemble pas du tout, parce que tu as la bouche fermée.

CHEZ LE BOUCHER

— Je désire un morceau de viande sans os, ni gras, ni tiraille.

— Ce que nous avons de mieux dans ce genre-là, madame, ce sont des oeufs.

BON COEUR

— Comme tu rentres tard, ce soir...

— Que veux-tu... J'ai trouvé ce pauvre Lapurée qui n'avait pas mangé depuis trois jours... alors tu comprends, je lui ai offert un verre...

AU POSTE DE POLICE

— Puis-je voir le cambrioleur qui a volé chez moi?

— Dans quel but?

— Pour apprendre de lui comment il a pu pénétrer dans ma maison sans réveiller ma femme. Ce serait un renseignement bien utile.

EN TRAMWAY

Un voyageur se lève pour céder sa place à une dame âgée.

Un autre voyageur, qui vient de s'asseoir, voyant son mouvement:

— Ne vous donnez pas cette peine, c'est ma belle-mère!

Et l'autre qui se souvient de la sienne, se rassied.

NOS PAGES



— Moi, je préfère l'hiver à l'été.

— Question de tempérament!

— Non, c'est pas ça, je suis charbonnier!

DUR, MAIS PRATIQUE

— T'as pas honte de battre ta femme avec une barre de fer?

— C'est par économie que j'ai dû adopter ça: tous les jours je cassais un manche à balai.

A LA BANQUE

— Si vous voulez rester employé ici, il faudra soigner un peu plus votre personne. Votre barbe n'a pas été rasée depuis huit jours.

— C'est que, monsieur, j'avais l'intention de la laisser pousser.

— Il n'y a pas de mal à cela, mais il faut que ça se fasse en dehors des heures de bureau.

ELLE NE VEUT PAS COMPRENDRE

Jos.— Il n'y a pas de déshonneur à travailler.

Jack.— Bien, c'est justement ce que j'essayais de faire comprendre à ma femme.

SAINTE PEUR

Un jeune malfaiteur de dix-sept ans devant le juge:

— Voyons, dit le juge, paternel, c'est votre premier vol. Vous n'avez pas eu une peur, une crainte, une émotion quelconque, en vous appropriant ce porte-monnaie?

— J'ai eu peur qu'il fût vide.



— Ce vieux docteur est un de vos amis?

— Comment donc, c'est lui qui a enterré mes deux maris.



— Il paraît que vous avez fait un costume à mon fils et que depuis trois ans il ne vous l'a pas payé.

— Ah! vous venez régler la facture?

— Non, j'aimerais savoir si vous pouvez m'en faire un dans les mêmes conditions?

AMUSANTES



Elle. — Ah ! les hommes ne sont réellement pas courageux !...

Lui. — Cependant, il s'en est trouvé un pour t'épouser !

CHEZ L'AVOCAT

— \$200 ! C'est bien trop cher !

— Mais n'ai-je pas obtenu votre acquittement en prouvant votre folie ?

— Oui, mais je ne suis pas assez fou, en réalité, pour payer ça.

EXEMPLE INDISCUTABLE

L'instituteur. — Que signifie le mot transparent ?

L'élève. — Qu'on peut voir à travers.

L'instituteur. — Bien. Donnez-moi un exemple.

L'élève. — Une échelle, monsieur.

SAGES PAROLES D'UN PRE-DICATEUR

— "Quand je vous regarde, je ne vois pas un pauvre; quand je regarde la recette de la quête, je ne vois pas un riche."

UNE PRESCRIPTION

— Docteur, ma vieille bonne a comme un coup d'air à l'oeil droit. Que faut-il qu'elle fasse ?

— Oh ! chère Madame, peut-être n'aurait-elle tout simplement qu'à regarder un peu moins par le trou des serrures !...

HUM !

— On voit que les huitres ont fait leur réouverture...

— En effet, le journal est plein de coquilles...

LES MOYENS HEROIQUES

L'auteur. — Mon ami, donne-moi un conseil, comment dois-je faire mourir mon héros ?

L'ami. — Lis-lui ton livre.

LES TRAHISONS DE L'ENSEIGNE

Une pension de jeunes filles est voisine d'un charcutier. Et les deux enseignes juxtaposées forment cette phrase :

Pension de jeunes demoiselles—A la renommée des bonnes langues.

CHEZ LE MEDECIN

— Quand on vient vous consulter pour la faiblesse de la mémoire, docteur, que prescrivez-vous d'abord ?

— Qu'on me paye d'avance.

MERES DE COLLEGIENS

L'une. — Chaque fois que mon fils m'écrit, il faut que je recoure au dictionnaire.

L'autre. — Quand le mien m'écrit, c'est à la banque qu'il faut que je coure.

LA LACUNE

— Il y a beaucoup de livres qui nous enseignent comment sauver la vie en attendant l'arrivée du médecin.

— Oui, et ce qui manque, c'est le livre enseignant à un médecin comment conserver la vie en attendant l'arrivée d'un patient.

EXCELLENT INDICE

— Cet homme doit s'y connaître beaucoup en fait de spéculation à la Bourse.

— A quoi voyez-vous cela ?

— Il ne spéculé jamais.

MALENTENDU

La petite paysanne. — Ici, à la campagne, nous allons nous coucher avec les poules.

La dame. — Fi ! cela est bien sale !

IMPRESSIONS

— Et puis, madame Létournelle, quelle impression vous a faite la mer ?

— Je ne vois pas du tout ce que la mer a d'épatant. Au fond, entre nous, ce n'est que de l'eau.

UN PETIT BONHOMME QUI PROMET

— C'est vous, monsieur le teinturier ?

— Mais oui, mon petit ami.

— Vous teignez tout ?

— Mais oui, mon ami.

— Eh bien, tenez voilà la lune; essayez donc de l'atteindre.

REGRETS

Elle. — Ah ! comme je regrette de ne pas avoir cru ce que tu me disais avant notre mariage.

Lui. — Et que te disais-je donc ?

Elle. — Tu m'affirmais que tu aurais beau faire, tu ne serais jamais digne de moi.

La RAISON

— Mon vieux, je me suis payé une belle canne; mais elle était trop longue ! J'ai été forcé de couper le bec.

— Pourquoi ne l'as-tu pas rognée plutôt du bas ?

— T'es bête... C'est du haut qu'elle était trop longue.

UNE BONNE PREUVE

Un fumeur acharné envoie son domestique au bureau de tabac voisin chercher des allumettes et lui recommande d'en acheter qui ne ratent pas à chaque coup.

Au retour, le larbin lui tend une boîte et lui déclare :

— Monsieur peut être certain que celles-là sont bonnes : je les ai toutes essayées.



— Dans un moment de faiblesse j'ai volé un piano.



— Moi, me marier ? vous n'y pensez pas ! une femme coûte trop cher !

— Oui, mais si vous saviez comme elle dure longtemps.

La Cognasserie

(Suite de la page 23)

— S'arranger! Avec un galapiat pareil! Il pourrait mourir debout, ici, à l'instant même, d'une apoplexie, ma main ne tremblerait pas en vous servant ce champagne et j'irais bien tranquillement mettre les framboises dans la friture.

Alors, le Gaillou parut à son tour, roulant, de même, de terribles yeux. Entre, ses doigts noueux, il tirebouchonnait un torchon de cuisine, heureusement blanc. Mais ce geste était symbolique de son état d'âme. Il clama:

— Avez-vous jamais vu pareille rascasse? Ne vous fiez pas à son air doucereux. Elle a pactisé avec le diable. S'il n'y avait pas ici du monde honorable, je jouerais aux quilles avec les cinq dents et demie qui lui restent.

Son poing se levait. La Gaillouche esquiva le coup et lança:

— Prends garde que je t'enfonce ton torchon dans la gorge, jusqu'à l'oesophage.

La dame anglaise risqua:

— De vieux mariés comme vous!

— Mort de ma vie! rugit le Gaillou. Plût au ciel que je n'eusse jamais connu ce poison! L'existence n'est plus possible et, demain, je ferme boutique, non sans avoir brisé toute la vaisselle sur sa vilaine épine dorsale.

— Moi, j'aplatirai sur ta caboche de mulet toutes les chaises et je donnerai des coups de pied dans toutes les armoires.

Sauf celle où tu enfermes ta siccasse, espèce d'ivrognesse!

— Est-il permis de parler ainsi? ... Madame et Messieurs, regardez, je vous prie, ce que ce coquin cache derrière l'escalier, pour son usage personnel: du muscadet qui a vingt ans de bouteille et qu'il siffle, aussitôt que j'ai le dos tourné.

— Guenon, tu ne le répèteras pas deux fois!

La main du Gaillou s'était levée, mais la Gaillouche hurlait:

— Je prends la râpe à fromage pour râper jusqu'au sang ta trogne de poivrot, quand même je devrais aller au baignoire!

D'un mouvement brusque, elle avait décroché la râpe, attachée à un clou au mur et menaçait le nez immense de son époux.

— Notre champagne! insista un des Anglais.

Malgré la bagarre, la bouteille se trouvait servie et le capuchon venait de sauter.

Les Gaillou, maintenant, battait en retraite devant la râpe et nous

comprimes que les hostilités continuaient dans la cuisine.

A quoi bon nous en inquiéter? Ces disputes ne faisaient que confirmer la réputation de l'établissement. N'était-ce pas, d'ailleurs, pour voir se battre ces deux époux que la plupart des touristes faisaient un détour par la Cognasserie... Nous-mêmes, n'étions-nous pas venus, curieux de ces scènes de ménage que l'on nous avait annoncées.

lança des flacons de sucre en poudre.

Livrés à eux-mêmes, dans la coulisse de la cuisine, le Gaillou et la Gaillouche s'injuriaient à qui mieux mieux en patois — incompréhensible pour nous — mais que nous devinions plein de noms d'animaux, déformés, amplifiés. Un grand fracas de casseroles bousculées se fit entendre. Il y eut aussi une dégringolade de verrerie. La



Le coeur est seul

Aimer... Je voudrais aimer!

Qu'un matin, simple et immobile, un bel étranger vienne heurter le marteau de ma porte.

Qu'il demande: "Qui es-tu?" Et que ce soit moi qui sorte.

Que je le suive sur les pavés, l'herbe et la montagne.

Que derrière ses pas je m'abreuve à son ombre.

Que sa pupille soit mon souci, mon mobile tourment,

que son corps soit ma ville

et que sa main soit mon destin.

Que je lui serve d'oreiller sur le rocher,

de chaleur dans la plaine

et de pensée dans l'incertitude.

Que je l'aime à pleurer, mais en silence.

A quoi sert ce petit chapeau bleu et que je sois blonde,

Qu'une fourrure douce et grise caresse mon visage,

Que j'aie flexible, victorieuse et jeune par ma route soleilleuse,

Que le passant demande: "Quel rendez-vous colore ainsi sa joue?"

A quoi sert qu'il me sache aimée et me veuille heureuse, si moi je n'aime pas? ...

Extrait de *Les Tentations*

Editions de la Caravelle, Paris, 1934

SIMONE ROUTIER

Une assiette traversa le fond de la salle, pour s'aplatir contre le mur.

— Si l'on s'en allait? risqua la dame anglaise.

— Restons au contraire. Il y a des fritots à manger.

— Vous pouvez toujours les attendre!

Au milieu d'un feu croisé d'invectives, une main déposa pourtant sur nos tables, deux larges plats odorants de ces fameux beignets à la framboise. Une autre main nous

Gaillouche poussait des cris étranges, qui devaient être une injure suprême.

Nous la vîmes alors, un bol à la main, sortir de la cuisine pour boire avidement. Le Gaillou parut, buvant aussi.

La cuvée spéciale de muscadet! Mais, malgré ses tremblements de colère, la Gaillouche ne perdit pas le nord, pour le règlement de l'addition.

Son mari surveillait, comme s'il craignait qu'elle se trompât.

Il grommelait entre ses dents:

— Ce soir même, je vais chercher les gendarmes pour me débarrasser de cette vermine!

Une automobile pleine d'Américains venait de s'arrêter devant la porte et nous allions leur céder la place.

Déjà la Gaillouche et le Gaillou s'empressaient au-devant d'eux, ayant retrouvé le bon sourire qui nous avait accueillis.

A quelque temps de là, le hasard me fit rencontrer un vieil artiste de music-hall, qui déplorait avec amertume les difficultés de sa profession pendant la saison d'été.

Devant moi, il expliquait à un ami:

— Si encore on avait un filon comme les Gaillard... Des malins, ceux-là, avec leur cabaret de la Cognasserie!

Je prêtai l'oreille avec attention. Il expliqua:

— Bien choisi ce nom: "Le cabaret où l'on se cogne!" Ils l'ont intelligemment lancé. Les gens aiment tant voir se disputer, surtout, quand eux-mêmes sont tranquillement à table. Et le vin des Gaillard — le Gaillou et la Gaillouche — comme ils se font appeler, est fameux à ce qu'on assure. Ils ont même eu l'idée de faire des beignets avec des framboises, ce à quoi personne ne pensait.

"Ces anciens acrobates, — de très braves gens, qui s'aiment tendrement — ont imaginé de s'établir, à la belle saison, dans un coin qui est joli et où la clientèle vient abondante, non seulement à cause du vin qui est bon, mais parce qu'elle espère assister à des disputes.

"Et vous pensez si leur sketch de scène de ménage est bien réglé, avec un matériel spécial de vaisselle cassée, des bruits de coulisse et un répertoire. Cela ne les empêche pas de veiller à la limonade et de confectionner leurs fritots, qu'ils font payer un bon prix. Il paraît que ces batailles conjugales sont impressionnantes, et les visiteurs, amusés, envoient des amis qui, jamais ne sont déçus.

Et je pense avec un certain attendrissement à ces vieux époux qui ont trouvé, pour s'assurer un peu de confort au soir de leur vie, ce moyen peu banal d'avoir — devant les nigauds qui leur indiffèrent — l'air de ne plus s'aimer...

HENRY DE FORGE

(Suite de la page 18)

lui qu'il était prêt à accepter n'importe quel emploi.

Quelques jours passèrent. La situation allait s'aggravant.

On eut dit qu'un mauvais génie soufflait de plus en plus la révolte et le désordre.

Mais, insaisissable, on ne le voyait pas : il glissait comme un fantôme.

A l'entrée, quand les groupes compacts attendaient le signal de la cloche, pendant que les uns, silencieux, achevaient leur cigarette jusqu'à ce qu'elle leur brûlât les doigts et que les autres loquaces contaient des anecdotes, une femme tournait autour de ces hommes et parmi des plaisanteries et des rires laissait tomber quelques paroles corrosives comme du vitriol.

Cette femme, c'était Sidonie.

Quelquefois aussi un homme jeune, aux yeux railleurs et libertins, stationnait un moment parmi cette foule gouailleuse, jetait des mots alumsés comme des brandons au milieu des conversations ardentes et si l'on s'étonnait de le voir là quelqu'un expliquait :

— C'est le valet de chambre de M. Maurice qui vient faire une course.

On s'était habitué à le voir dans de perpétuelles allées et venues.

Sans le savoir il était devenu l'allié de Sidonie.

C'est qu'il obéissait aux ordres de son maître.

Maurice avait compris en effet que l'attitude des ouvriers à l'égard de Jean Bernard pouvait avoir des conséquences heureuses pour lui, pouvait lui permettre de se débarrasser de ce gêneur.

Il se garda bien de remettre les pieds à la fabrique.

Mais il fit la leçon à Louis — son âme damnée — et par lui se tint au courant.

Un matin, Jean trouva sur son bureau une lettre portant le timbre d'Italie.

Il l'ouvrit d'une main qui tremblait.

Il y apprit que la situation ancienne qu'on lui avait jadis offerte n'était plus à prendre, mais qu'on pouvait lui en offrir une autre, plus modeste sans doute, mais qui dans l'avenir pourrait s'améliorer.

Suivaient de longues indications sur le travail à fournir, les avantages et les inconvénients de cette position.

S'il acceptait, il devait donner une réponse immédiate.

Il recevrait un traitement fixe de six mille francs par an, plus une participation aux bénéfices.

Bernard n'hésita pas.

Aussi bien, il n'en pouvait plus.

Son énergie sombrait sous les outrages qu'il recevait continuellement.

Il écrivit aussitôt qu'il acceptait et annonça qu'il partirait pour Milan très prochainement.

A la maison, ce jour-là, sa mère achevait ses préparatifs de départ. Elle retournait à Saint-Germain-des-Feuilles.

Lina était à peu près remise maintenant et la paysanne s'ennuyait de sa maisonnette, de son village et de ses bêtes.

Elle n'aimait guère ce Paris où elle était venue pour tant souffrir.

Elle était comme une âme en peine loin de ses chères habitudes, et pour

d'autres motifs encore son fils n'osait la retenir.

Mais sa belle-fille lui avait promis d'aller la voir et de passer un été avec elle. Petit Pierre l'accompagnerait. L'air du Limousin lui ferait du bien, donnerait des couleurs à ses joues pâles.

Jean écoutait ces propos avec un sourire triste.

Mais il se taisait sur ses projets.

Il se tut encore en conduisant sa vieille mère à la gare et en la pressant bien fort sur son cœur.

Il songeait :

— Une lettre, une longue lettre lui fera mieux comprendre pourquoi je m'expatrie.

Mais en revenant de la gare, il se résolut de parler à Lina.

Avec elle, la chère âme, il serait heureux au bout du monde, à plus forte raison dans cette délicieuse Italie, molle patrie de l'amour.

Quand il rentra, il trouva la jeune femme étendue sur une chaise longue dans le salon, parmi les plantes vertes.

Un plafonnier électrique faisait pleuvoir sur elle une lumière opalisée. Elle portait une robe d'intérieur de la couleur de certaines roses mourantes. Ses cheveux dénoués pendaient sur ses épaules.

Jean vola vers elle et, l'enveloppant de ses bras, il lui dit :

— Comme j'aimerais voir ta beauté s'épanouir en plein soleil sous un beau ciel !

Justement il pleuvait ce soir-là. Aussi Lina ne put-elle s'empêcher de rire. Elle répondit :

— Est-ce parce que le brouillard semble cette nuit noyer la lune que tu rêves de soleil ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas du pâle soleil de Paris que je rêve, ma chérie, mais de celui qui brille en un autre ciel. Je pense au soleil d'Italie...

— D'Italie, fit-elle avec une surprise profonde.

— Oui, Lina.

— Tu voudrais peut-être, s'écria-t-elle avec une joie enfantine, que nous fassions un voyage à Rome et à Naples ?

— Non. Je désire seulement aller à Milan et y résider.

Il dit cela gravement et l'air soucieux.

Lina, stupéfaite, cherchait maintenant ce que cela signifiait.

Qu'avait-il donc ? Que voulait-il ? Quelle résolution avait germé en lui ?

Il lut toutes ces choses confuses sur le visage de sa femme et, lui prenant la main, il murmura :

— Je t'effrais, tu me crois fou !...

Elle secoua négativement la tête :

— Non, mais je sens que tu prends des précautions pour m'annoncer quelque grave événement qui apportera un trouble profond dans notre vie.

— Tu as raison et tu as bien deviné mon état d'âme. Ecoute, Lina. Tiens-tu beaucoup à rester à Paris ?

Ah, non, elle n'y tenait pas. Elle aurait voulu, au contraire, être bien loin de la fabrique, bien loin de Maurice, n'avoir plus aucun rapport avec ce monde. Pourtant, il lui fallait rester où le sort la liait. Elle le savait et s'y résignait.

Elle poussa donc un soupir.

— Non, je ne tiens pas à Paris, mais...

Il l'interrompit :

— N'éprouves-tu pas, ici, depuis que je suis sorti de prison, une contrainte cruelle ? Cet hôtel que tu habites, ne te semble-t-il pas que tu y es un peu intrusé ou plutôt que d'autres peuvent le penser ?

Il fit une pause, puis continua avec plus de force :

— Et quand tu sortiras, n'auras-tu pas un battement de cœur ou un frisson pour traverser cette cour et voir de toutes parts les yeux braqués sur toi dans une curiosité infâme. Et quelquefois, n'entends-tu pas des murmures ?...

Ce fut à elle de l'interrompre.

Des murmures ! Certes, elle en avait entendu. Et le feu cruel des regards insolents l'avait brûlée un jour qu'elle s'était mise à la fenêtre. Mais elle le croyait indemne, lui, le maître de la fabrique à cette heure.

Le mal était donc plus grand qu'elle ne l'avait cru, le mal était irréparable !

Elle comprenait tout maintenant.

Son pauvre Jean n'en pouvait plus.

Et, sans doute, en silence, pour ne pas l'alarmer, il avait mûri quelque plan hardi pour se soustraire à la souffrance ininterrompue et affolante qui lui était infligée.

Elle s'écria :

— C'est mal, Jean, de m'avoir caché ta souffrance !

Il saisit doucement ses poignets délicats et plongeant ses yeux brillants dans les prunelles de celle qu'il aimait, il dit :

— Ose donc affirmer que tu n'as pas souffert et pleuré sans me le dire ?

— Chacun de nous croyait cacher à l'autre sa douleur. Nous voulions éviter de nous faire réciproquement de la peine !

Ils s'étreignirent doucement.

Lina posa sa tête sur l'épaule de son mari.

Et ils se sentirent plus forts à deux pour porter le fardeau de leur infortune.

La jeune femme soupira :

— Parle sans crainte. Je te suivrai partout et je serai si heureuse... oh oui, si heureuse !...

Elle n'acheva pas.

Elle ne pouvait plus parler.

Son cœur se dilatait et une joie infinie entraînait en elle à la pensée de fuir ces lieux, de disparaître à jamais, de ne plus jamais rencontrer Maurice Dormeuil, de ne jamais plus voir l'ancien ami, le père du petit Pierre, l'assassin de M. Verdurel !

Jean Bernard raconta à sa femme en l'atténuant, la malveillance et l'état d'esprit des ouvriers, qui eux le croyaient toujours coupable.

Puis, il lui fit part de la proposition qui lui était faite à Milan, et de son intention de renoncer, en faveur des héritiers de M. Verdurel, aux bénéfices que lui assurait son contrat d'association.

Elle avoua :

— Je n'aurais jamais osé te conseiller d'abandonner des avantages que tu avais acquis à force de travail ; mais je le souhaitais obscurément.

— L'argent de la fabrique, l'argent de M. Verdurel m'aurait maintenant brûlé les doigts.

BEECH-NUT

NE

TOUSSEZ

PLUS

EN

AFFAIRES

FABRIQUÉE AU CANADA

Beech-Nut BLACK COUGH DROPS

Pour la
peau des bébés



CETTE SENSATION DE
DEPRESSION EST DUE
POUR BEAUCOUP AU FOIE
Stimulez la Bile de votre Foie
— Sans Calomel.

Vous vous sentez "à l'envers" simplement parce que votre foie ne déverse pas ses deux livres quotidiennes de liquide biliaire dans vos intestins. La digestion et l'élimination se trouvent toutes deux entravées et tout votre système s'intoxique.

Ce dont vous avez besoin, c'est d'un stimulant du foie, quelque chose qui fasse plus que les sels, eaux minérales, huiles, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales, qui font simplement mouvoir les intestins, ignorant la cause réelle du mal de votre foie.

Prenez les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie). Purement végétales. Pas de calomel (mercure) violent. Inoffensives. Sûres. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c. chez tous les pharmaciens.

Fromage à la crème BAUMERT

Un régal délicieux — diffère des fromages ordinaires — ressemble plus à la riche crème fraîche. Un mets crémeux, exquis, servez-en comme apéritif ou comme dessert.

— «Et c'est aussi avec un soulagement profond que je quitterai ces lieux, où j'ai été bien heureuse pendant des années, et bien malheureuse pendant quelques mois!

— Oui, ma chérie, le drame qui a bouleversé notre vie a laissé son ombre de deuil sur nous. Je l'ai compris dès le premier jour.

— Jamais nous ne retrouverons dans la maison du crime notre sérénité et la plénitude de notre bonheur.

— Alors j'accepte?

— Certes et partons quand tu voudras!

— Nous pourrions partir dimanche prochain, pour profiter d'un jour où les ouvriers ne sont pas là.

— Soit, dimanche prochain.

— Lina, dans trois jours, nous aurons fini de souffrir.

— Oui, nous laisserons ici tous les mauvais souvenirs.

— Et nous irons à la vie nouvelle qui nous attend sous le ciel d'Italie avec confiance et l'âme en paix.

Et très loin, dans leur douce rêverie, sous le ciel azuré de la Lombardie, le nouveau foyer et la nouvelle patrie leur souriaient.

Le lendemain, Jean Bernard se rendit chez son notaire.

Il lui fit part de son intention de renoncer par acte authentique aux avantages résultant de son contrat d'association.

— Mais c'est de la folie! s'écria le tabellion.

— Folie, si vous voulez. En tout cas, ma décision est irrévocable. J'ai longuement réfléchi. Je sais ce que je fais.

Le notaire ne pouvait que s'incliner.

C'est ce qu'il fit.

Il rédigea l'acte.

Jean revint le signer l'après-midi, et ce n'est que lorsque cette formalité eut été accomplie qu'il avertit de sa résolution les héritiers de M. Verdurel.

Il n'avait plus revu Maurice.

ELLE A DE NOMBREUSES QUALITÉS. — L'homme qui possède une bouteille d'Huile Electrique du Dr Thomas est armé contre bien des maladies. Il se guérira de la toux, se délivrera d'un rhume, prévendra les maux de gorge; il réduira l'enflure d'une foulure, soulagera les douleurs les plus persistantes et guérira rapidement les coupures et contusions. C'est toute une armoire médicale en elle-même.

Il s'étonnait bien un peu de cette abstention, mais il ne cherchait pas à en pénétrer les causes.

Il se rendit donc boulevard Melesherbes.

Il avait eu soin de prévenir, dès le matin, par télégramme, Maurice, de sa visite.

Aussitôt introduit auprès de Dormeuil par Louis, le valet de chambre, il lui annonça à brûle-jourpoint sa décision.

Maurice sut cacher sa joie.

Il eut même l'aplomb de s'écrier:

— Mais c'est fou ce que vous faites-là?

— C'est ce que m'a déjà dit le notaire. Il n'a pas réussi à me convaincre. N'espérez pas être plus heureux que lui.

Dormeuil leva les bras au ciel.

— Si vous êtes buté, je n'y puis rien. Je vous demanderai seulement de vous rappeler que c'est de votre plein gré que vous quittez la fabrique.

— Soyez tranquille.

— Vous partez donc pour l'Italie?

— Après demain.

— Est-ce possible? Après-demain?

— Parfaitement. Et maintenant, comme je n'ai que fort peu de temps pour achever mes préparatifs de départ, je vous demanderai la permission d'abréger ma visite et je vous prierai de me présenter immédiatement à madame Dormeuil, à qui je veux remettre moi-même l'acte de renonciation.

Maurice se gratta la tête et son embarras fut réel.

— Vous savez, dit-il, que madame Dormeuil est malade. La mort de son père a provoqué chez elle une telle secousse qu'elle en est restée anéantie. Je ne sais si elle pourra vous recevoir.

— Je tiens absolument à la voir.

Et comme Maurice ne répondait rien, Jean insista:

— Veuillez lui dire. Je ne partirai pas pour l'Italie sans l'avoir vue. Au besoin, je reviendrai.

Jean Bernard tenait, en effet, beaucoup à voir madame Dormeuil.

Non pas, certes, pour faire valoir auprès d'elle l'acte généreux qui le privait d'une fortune, et qui allait enrichir d'autant la femme de Maurice Dormeuil. Ce qu'il voulait, c'était obtenir un mot de bienveillance de la fille de son ancien patron.

Il acceptait que tout le monde, à la fabrique, le crût coupable.

Mais qu'elle, la fille de son bienfaiteur, put le croire capable d'un tel forfait, cette pensée lui était insupportable.

Il ne pouvait s'y résigner.

Ça, c'était plus fort que lui.

Il était impossible qu'elle crût à sa culpabilité. Ce serait trop affreux, vraiment trop cruel!...

Maurice réfléchit une seconde.

Puis, prenant son parti:

— Ce n'est pas avec vous, mon ami, que je ferai mystère des dissensions qui existent entre madame Dormeuil et moi.

«Si vous tenez à la voir, il vaut mieux que je n'assiste pas à l'entretien, et surtout il est nécessaire que ce ne soit pas moi qui demande pour vous une entrevue.

«Justement, son ancienne gouvernante, miss Ferguson, est là.

«Je vais la faire venir. Tâchez de vous entendre avec elle.

«Et là-dessus, je vous quitte.

«Encore une fois, vous avez tort. Les choses se seraient arrangées, avec le temps, à la fabrique.

Et comme Jean ébauchait une protestation:

— Je n'insiste pas, continua Maurice, puisque cela vous est désagréable.

«Il ne me reste donc qu'à vous dire au revoir et à vous souhaiter bonne chance.

— Je vous remercie, monsieur Dormeuil.

Les deux hommes se serrèrent la main et Maurice sortit.

Quelques instants après, une vieille fille, miss Ferguson, entra.

Jean lui exposa son désir.

— Madame Dormeuil est malade, déclara la gouvernante. Elle ne reçoit personne, mais pour vous, elle fera, j'en suis sûre, une exception. Attendez une minute.

Jean Bernard attendit au moins un quart d'heure.

Puis miss Ferguson reparut.

— Voulez-vous me suivre, monsieur Bernard?

Jean traversa deux salons avant de pénétrer dans le boudoir, où Valentine Verdurel l'attendait.

Il aperçut une jeune femme étendue sur une chaise longue, et s'il n'avait su qui elle était, il ne l'aurait certes pas reconnue.

Il reçut un choc en plein cœur en retrouvant si pâle et si amaigrie celle qu'il avait connue jadis brillante de santé, épanouie comme une fleur au soleil.

Il resta interdit au milieu de la pièce sans oser faire un pas.

On lui avait bien dit que la mort de son père avait produit sur elle un effet foudroyant, et qu'elle n'était plus la même. Mais à ce point-là, non, il ne le croyait pas.

— Veuillez vous approcher, monsieur Bernard, prononça lentement une voix douce. Vous me trouvez changée, n'est-ce pas? Donnez un siège, miss. Asseyez-vous, monsieur Jean.

Le mari de Lina prit la main qu'avec une grande bienveillance la fille de M. Verdurel lui tendait.

Mais cette bienveillance même, autant que la douceur de la voix, achevèrent de le bouleverser.

Il ne put se contenir.

Il fondit en larmes.

Pendant longtemps, il fut incapable de prononcer un seul mot.

Effondré devant Valentine, presque à genoux, il n'osait lever les yeux. Il sanglotait, le corps secoué par une émotion insurmontable.

Quand enfin il osa lever les yeux, il s'aperçut que Valentine pleurait aussi; il s'aperçut que son regard humide ne contenait que de la pitié et de la sympathie.

Il balbutia:

— Je suis innocent, madame; vous savez que j'aimais votre pauvre père, et que pour lui j'aurais...

Elle l'interrompit vivement et avec une spontanéité impressionnante, elle s'écria:

— Je le sais, mon ami, et je ne vous ai jamais cru coupable!

Ah! que cette simple parole fut douce au cœur de l'infortuné!

Il sentit tout de suite que dans le présent et dans l'avenir, ces quelques mots auraient la vertu d'un talisman, et libéreraient sa conscience du poids qui l'oppressait.

Il redressa la tête. Il porta à ses lèvres, dans un geste de gratitude infinie, la main de la femme généreuse qui compatissait à sa douleur et qui n'avait pas douté de lui.

Et le visage rayonnant de joie, il murmura:

— Ah, soyez bénie, madame, pour cette parole qui me rend la force de vivre!

«Voyez-vous, j'ai pu supporter les pires douleurs qu'il soit donné à un homme d'endurer. Mais je n'aurais pas pu vivre, si j'avais su, que vous, la fille de l'homme à qui je dois tout, vous me croyez capable de l'avoir assassiné!

— Soyez rassuré, Jean Bernard. Je vous connais trop et jamais, en mon âme et conscience, je n'ai douté de vous.

— Que vous êtes bonne! Vous êtes bien la fille de celui que nous pleurons tous deux.

Quand son émotion se fut un peu calmée, Jean Bernard annonça à Valentine sa résolution de quitter Paris et d'aller gagner sa vie à l'étranger.

Il lui donna l'acte notarié.

— Je vous remets, lui dit-il, ce qui vous revient, sinon de droit, du moins en équité.

Valentine prit la feuille de papier timbré.

— Vous avez bien réfléchi? demanda-t-elle simplement.

— Oui. J'ai bien tout pesé, le pour et le contre.

— Vous avez demandé conseil à des personnes compétentes?

— Les conseils ne m'ont pas manqué. J'en ai reçu plusieurs que je n'avais pas demandés.

La jeune femme leva les bras au ciel et elle dit avec la même sincérité:

— Qu'il soit fait selon votre volonté!

Valentine—nos lecteurs le sauront bientôt—avait une âme droite et généreuse. Pour elle les questions d'argent étaient secondaires, et ne devaient jamais passer au premier plan.

Elle comprenait très bien les sentiments qui faisaient agir le malheureux acquitté faute de preuves. Elle le plaignait infiniment. Si elle avait été sa place, elle aurait agi comme lui. Et la démarche qu'il faisait auprès d'elle n'avait d'autre résultat que

(Suite à la page 31)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 14



1—On se rappelle que nos deux fugitifs étaient embarqués sur un bateau qui se rendait en Hollande.



2—La fille du capitaine, Betty, les avait cachés dans une cabine mais un officier les avait découverts.



3—Il les conduisit au capitaine, espérant bien qu'ils seraient mis au cachot pour s'être embarqués sans permission.



4—Betty avait eu le temps, toutefois, de prévenir son père et de lui expliquer comment elle leur devait la vie.



5—Quand l'officier, nommé Rough, amena les deux enfants, il fut surpris de voir le capitaine les accueillir avec joie.



6—Comme Rough détestait la fille du capitaine, il conçut aussitôt de la haine pour ses deux jeunes protégés.



7—Deux jours plus tard, le bateau accostait dans un grand port de Hollande. Tout était nouveau pour les orphelins.



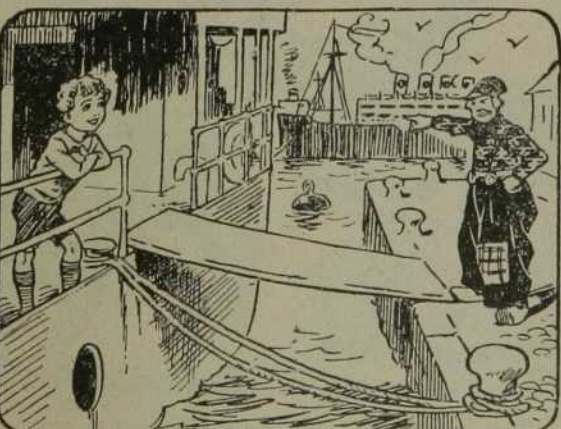
8—Betty connaissait bien ce pays avec ses nombreux moulins à vent, ses habitants aux vêtements étranges et son rude parler.



9—Elle descendit à terre pour faire des achats et laissa ses deux amis sur le bateau où ils seraient plus en sûreté.



10—Mais le lieutenant Rough fit une découverte. Il vit dans un journal la photo de James et la nouvelle de sa disparition.



11—Il apprit aussi qu'une forte récompense était offerte à celui qui ramènerait l'enfant. C'était bien le petit James.



12—Il forma un complot avec un voyou du port pour enlever l'enfant. Le Hollandais réussit à attirer le petit James.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 8



1—On se souvient que le Capitaine était enfermé dans une cabane avec deux prisonniers. Le Masque Noir assiégeait avec ses hommes.



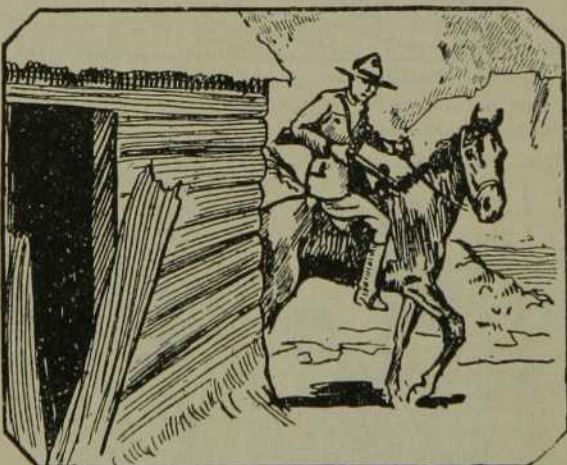
2—Soudain, l'officier découvrit une ouverture dans le toit pourri. Il se hissa sur les poutres et réussit à se glisser dehors.



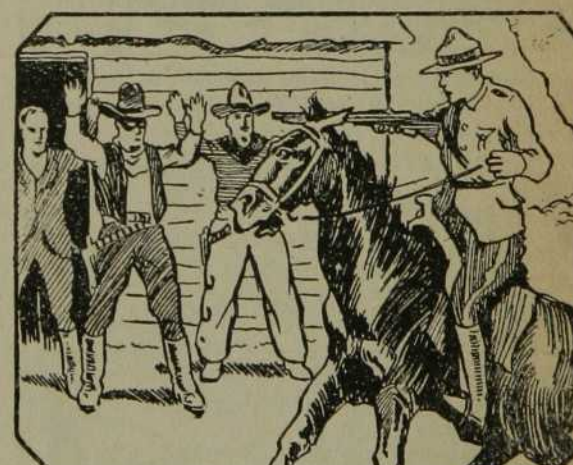
3—Son cheval Eclair était resté en arrière de la cabane de sorte que les bandits ne l'avaient pas vu. Le Capitaine en profita.



4—Il se laissa tomber sur le dos de sa monture. Son fusil court était resté dans la selle de sorte que le Capitaine put s'en servir.



5—Prudemment, il fit le tour de la cabane. Il entendait les bandits qui travaillaient à enfoncer la porte et les fenêtres.



6—Tout à coup, un cri retentit: Haut les mains! Les bandits se retournèrent et se trouvèrent devant le fusil du policier.



7—Il se passa une chose étrange. Une énorme boule de neige et de glace dévalait la montagne en grossissant sans cesse.



8—Elle venait droit sur la cabane et sur les hommes qui l'entouraient. Les bandits profitèrent de la surprise pour s'enfuir.



9—Mais le Capitaine Jolicoeur en voulant éloigner son cheval le fit glisser sur une pente raide et tous deux roulèrent l'un sur l'autre.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 28)

d'augmenter la sympathie qu'elle éprouvait pour lui.

Jean se leva pour se retirer.

Miss Ferguson lui avait fait signe qu'il ne fallait pas fatiguer la malade.

Valentine lui tendit la main.

Elle était si faible!

— Adieu, monsieur Bernard, dit-elle. Allez en paix à votre nouvelle destinée. Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez heureux.

— Je ne cesserai, madame, de penser à vous. Puissiez-vous, vous aussi, trouver le bonheur que vous méritez! Que votre petite fille soit la consolation de votre vie et vous fasse oublier les cruels malheurs qui l'ont assombrie!

— Adieu, monsieur Jean.

— Adieu, madame.

Jean s'éloigna rapidement, pendant que miss Ferguson se précipitait vers la malade, que les émotions de cette visite avaient fatiguée au point que la gouvernante cru qu'elle allait s'évanouir.

Jean descendit à pied le boulevard Malesherbes jusqu'à la Madeleine.

Il allait le cœur léger, l'air joyeux.

Pour la première fois, depuis de longs mois, il se sentait respirer à l'aise.

Tout était fini maintenant.

Il ne serait plus question désormais du passé.

Ah! comme il avait été bien inspiré en se décidant à quitter Paris, en se décidant à faire une visite à madame Dormeuil!

Il la redoutait fort, à l'avance, cette visite!

Mais comme tout s'était bien passé!

Quel baume bienfaisant la douce et malheureuse créature avait su verser sur la plaie saignante de son cœur!

Il emportait avec lui un talisman dont la vertu ne cesserait d'agir désormais!

Arrivé à la Madeleine, il prit la rue Royale traversa à pied la place de la Concorde.

Il voulait voir Paris une dernière fois.

Il s'arrêta un instant devant les Champs-Élysées. Il se grisa d'air, de bruit et d'espace.

Puis il héla un fiacre et se fit conduire chez lui.

La journée s'acheva dans le contentement et dans la joie.

C'est avec une activité fiévreuse et juvénile que Lina et lui préparèrent leur départ.

Les deux journées qui les séparaient de l'heure libératrice passèrent avec une rapidité déconcertante.

Et, quand le dimanche soir ils se trouvèrent sur le quai de la gare de Lyon, avec le petit Pierre, ils se demandèrent si tout cela était bien vrai.

Ils s'installèrent dans le wagon, et lorsque le coup de sifflet du départ retentit, Jean se pencha à la portière comme pour dire adieu à des amis. Mais aucun ami n'était là.

Dans l'immense ville, ils ne laissaient, à l'exception de Valentine, que des indifférents ou des ennemis.

Si Jean, en se penchant à la portière, avait regardé plus attentivement, il aurait peut-être vu au milieu de la foule qui se pressait sur le quai, deux de ses plus mortels ennemis, par-

mi ceux qui avaient contribué à son malheur.

Maurice Dormeuil et Sidonie, poussés par un même instinct irrésistible, avaient voulu voir de leurs yeux le départ du malheureux garçon et de la pauvre Lina.

Quand le train eut disparu:

— Enfin, dirent-ils tous deux.

Maurice ignorait la présence de Sidonie, comme la femme de Théodore ignorait celle de Maurice. Ils ne s'étaient pas encore aperçus, uniquement occupés à se dissimuler aux yeux des Bernard.

Le même sourire de triomphe et de joie illuminait leur visage.

Maurice murmura:

— Je n'ai plus rien à craindre de ce côté. Maintenant à nous deux, mon beau Maurice!

Ils s'éloignèrent avec la foule qui, le train parti, vidait les quais.

Tout à leurs pensées, il se couloyaient sans s'apercevoir.

Mais sous l'immense hall, à la sortie, un remous de la foule les jeta l'un contre l'autre.

Ils se reconnurent.

Egalement étonnés, ils surprirent chacun le regard brillant de l'autre.

Ils se devinèrent presque.

Mais ils ne se dirent rien. Ils eurent l'air de ne pas se voir.

Et dans la cohue habituelle aux gares, ils s'en allèrent.

Sidonie prit le tramway électrique et rentra chez elle, rue du Cherche-Midi.

Quant à Maurice, il se fit conduire en automobile dans un grand restaurant des boulevards, où ses compagnons de plaisir l'attendaient.

Le train qui emportait Jean, Lina, et le petit Pierre avait déjà traversé la banlieue de Paris. Les lumières s'étaient éteintes. La nuit étendait son voile noir sur les champs et sur les forêts. A une allure vertigineuse le rapide volait vers l'Italie.

(Fin de la première partie)

DEUXIEME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE

I

— Que je suis heureux de vous voir! Enfin après plus de quatre mois de mortelle angoisse, je vais donc pouvoir entendre parler d'elle!

— Georges, vous avez déjà été très imprudent. Votre faute a failli lui coûter plus que la vie!

— Ne me regardez pas avec des yeux si sévères, chère miss. Vous le savez, je l'aime tant.

— Ce n'est pas une excuse.

— Vous savez bien que si.

— En effet, car moi-même je rougirais du rôle que vous me faites jouer, si je n'avais pitié de votre amour.

— Vous êtes bonne, infiniment bonne. Comment vous remercier?

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, car je l'aime, moi aussi, comme si elle était ma fille. Et elle est si malheureuse!

— Hélas!

— Je me demande chaque jour, comment elle a pu supporter le coup terrible qui l'a frappée si rudement en plein bonheur.

— Vous me faites frémir.

— Jamais vous ne comprendrez, Georges, ce qu'a souffert la pauvre et chère créature.

Cet entretien avait lieu dans un petit salon de l'hôtel royal dont la fenêtre s'ouvrait au troisième étage de la rue de Rivoli, sur l'immense jardin des Tuileries.

On était au mois de mai.

Tout le jardin resplendissait sous son manteau neuf de frondaisons vertes.

Une odeur embaumée s'exhalait de ces massifs fleuris, des mille fleurs qui ouvraient leurs pétales, au printemps au soleil.

Paris avait un air de fête et de la rue montait jusqu'au troisième étage le bruit de la vie trépidante et fiévreuse d'un après-midi de beau temps dans ce riche quartier.

Les deux personnages qui s'entretenaient ainsi étaient un jeune homme et une vieille fille.

Lui, trente ans peut-être, grand, plein de force et de distinction, blond, les yeux bleus, le teint blanc, légèrement hâlé.

Elle, très correcte, d'une élégance discrète et de bon ton, l'air affable, un peu effacée, comme il convient à une personne de bonne famille, que des malheurs ont obligée à gagner sa vie, à entrer comme institutrice chez des étrangers.

Elle n'avait sans doute, jamais été jolie. Mais elle avait l'abord sympathique, et telle qu'elle était elle plaisait à tous.

— Voyez-vous, Georges, j'en suis à regretter de vous avoir présenté. Car c'est moi qui vous ai introduit chez elle.

— Quelle folie! Vous m'avez dit vous-même qu'avant de me connaître l'ennui et la tristesse la minaient.

— Oui, mais maintenant, c'est la honte et le remords qui la ravagent.

— Folie encore! Si je pouvais la voir, je saurais bien lui faire comprendre qu'elle ne doit aucun égard à un homme aussi méprisable, et j'espère bien qu'avant peu le divorce les aura séparés à jamais.

— Peut-être. Mais ce n'est pas la pensée de son mari qui retient Valentine.

— Ce qui lui ronge le cœur, c'est le souvenir de l'affreux malheur, de l'abominable coïncidence que vous savez...

— Hélas! Quelle fatalité!

— Pauvre femme! Dans son désespoir, elle m'a tout avoué...

— Elle croit que Dieu l'a punie.

— Et c'est ce sentiment qui la torture et mine sa santé.

— C'est une folie véritable. Quelle faute avait-elle commise?

— Elle vous aimait...

— Est-ce une faute, quand on a tant souffert, quand on a été trahie, bafouée comme elle l'a été?

— Les torts du mari n'excusent pas la femme.

— Eh quoi, est-ce vous qui parlez, miss Ferguson, vous qui avez élevé Valentine, qui lui avez servi de mère, et qui savez mieux que personne au monde la façon indigne dont cet homme s'est conduit vis-à-vis d'elle.

GRATIS Offre spéciale aux ménagères!



PREMIEREMENT, si vous n'avez pas encore essayé Liquid Veneer sur vos meubles, faites venir une bouteille d'essai de 10 cents, gratis. Nous y joindrons une histoire intéressante: "Comment m'a enrichie le Liquid Veneer".

DEUXIEMEMENT, adressez-nous cette annonce avec un certificat attaché à une bouteille de Liquid Veneer (paquet régulier en vente dans la plupart des magasins) et nous vous enverrons, ABSOLUMENT GRATIS, une magnifique cuillère à thé de modèle parisien gravée à vos initiales. (Une seule annonce pour chaque certificat).

TROISIEMEMENT, joignez la petite somme mentionnée sur le certificat et nous vous enverrons une argenterie de valeur en argent plaqué, gravée également à vos initiales.

QUATRIEMEMENT, utilisez le Liquid Veneer pour votre époussetage quotidien. Il nettoie, polit et préserve avec une facilité étonnante et entretient tout à l'état de neuf.

LIQUID VENEER CORPORATION
83 Liquid Veneer Bldg., Fort Erie North, Ont.

LIQUID VENEER



Pour préparer des plats appétissants et sains pour bébés et malades

LA GÉLATINE en poudre instantanée

Cox

Tabrique en Lcous.

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver. Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincraient votre mal et vous assureraient force et santé

En vente partout \$1.00 la boîte

Brochure médicale gratuite

INSTITUT CAZO (SA)

Place Royale

Montréal

PILULES FEMOL

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto & Ontario.



ANTALGINE

Soulage maux de tête, de dents, d'oreilles — abaisse la fièvre.



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 149



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 150



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Boisson fermentée faite avec de l'orge et du houblon. — Père du père ou de la mère.
2. Adjectif possessif des deux genres.
3. Du verbe taire.
4. Saison.
5. Dix (en anglais).
7. Une des Cyclades entre Naxos et Santorin.
8. Se dit de ce qui rafraîchit le corps (féminin).
9. Choisi par élection.
10. Paresseux, ignorant (au figuré). — Article espagnol.
12. Petit-fils d'Hellen, fils d'Apollon.
13. Québec (abréviation courante). — Moitié de domino marqué d'un seul point.
14. Fatigué, ennuyé.
15. Action d'ébourgeonner.
1. Qui a rapport à la bibliographie.
2. Adverbe de lieu.
3. Canot léger, frêle barque (E). — Vu le jour.
4. Métal précieux.
5. Action de brasser. — Rendre par les pores de la peau une humeur aqueuse.
7. Roi des Vandales, conquît l'Afrique où il fonda un empire (GE). — Qui a le cerveau troublé par les liqueurs alcooliques.
9. Planète satellite de la terre autour de laquelle elle tourne et qu'elle éclaire durant la nuit. — Absence de toute action.
11. Ote l'excédent de graisse. — Qui est du sexe masculin.
12. Espèce de bière anglaise légère. — Oncle représentatif des Etats-Unis.
13. Opiniâtre. — Qui n'ont pas de mérite, pas de valeur. — Pronom de la troisième personne des deux genres.
14. Voie de terre pratiquée pour aller d'un lieu à un autre.
15. Par-dessus tout, absolument.

Miss Ferguson hocha la tête, et une larme brilla dans ses yeux.

— C'est vrai. Et croyez bien que mon intention n'est pas d'essayer de le défendre, car Maurice est un personnage odieux.

— Je le sais; vous m'avez raconté vous-même plus de vingt fois par quelles ruses habiles...

— Oui, habiles autant qu'infâmes.

— ...il sut capter la confiance et provoquer l'amour de la riche héritière de monsieur Verdurel.

— Il m'a trompée moi-même. Jamais je n'aurais cru qu'on put cacher tant de noirceur d'âme sous des dehors si séduisants.

"Comment n'aurait-il pas trompé une pauvre enfant qui ne connaissait encore rien de la vie, un cœur si naïf et si droit qu'il ne pouvait même pas concevoir la perfidie..."

Et pour la centième fois peut-être miss Ferguson raconta à son interlocuteur qui buvait ses paroles, l'histoire des brèves et tristes amours de Valentine Verdurel et de Maurice Dormeuil.

Valentine n'avait que sept ans à la mort de sa mère.

M. Verdurel très occupé par ses affaires s'en était remis du soin de son éducation à une institutrice anglaise, d'une très bonne famille, que des amis lui avaient chaleureusement recommandée.

Il ne regarda jamais ce choix. Miss Ferguson était alors une personne entre deux âges, ni vieille, ni jeune, ni laide, ni jolie, aimable et distinguée, vertueuse certes, mais dont la vertu était tempérée par une grande indulgence naturelle pour les défauts des autres et aussi par un commencement de scepticisme fruit d'une vie cosmopolite et d'un long séjour à Paris.

Sous sa direction affectueuse et bienveillante, Valentine devint une jeune fille instruite, aimable, d'allures libres, adonnée aux sports, exempte de toute morgue et de toute coquetterie.

Dès qu'elle eut dix-huit ans, les prétendants affluèrent, attirés par une dot respectable et des espérances plus respectables encore.

Du reste, en dehors des millions qui parent toujours d'une grâce et d'un charme auxquels peu de jeunes gens résistent même les jeunes filles, que la nature avare a dénué d'autres attraits, Valentine avait de quoi plaire.

Les pus exigeants auraient pu l'épouser pour elle-même.

Elle était belle à ravir, grande, bien prise dans sa taille souple et élancée, avec de beaux cheveux noirs et un visage d'une grande pureté de lignes où seules les lèvres un peu épaisses mettaient une note de sensualité.

La gouvernante anglaise avait souvent raconté au jeune homme qui, ce jour-là causait avec elle — un petit cousin qui s'appelait Georges Anderson — comment Valentine avait refusé successivement tous les prétendants qui s'étaient présentés.

C'était généralement l'institutrice qui, après en avoir conféré en secret avec le père, signalait à la jeune fille les mérites de celui-ci ou de celui-là.

Généralement aussi, aux premiers mots de miss Ferguson, Valentine partait d'un grand éclat de rire:

— Oh! non, miss, ce n'est pas sérieux! Moi épouser un M. Un Tel?

Mais il est d'une bêtise démesurée; je mourrais d'ennui auprès de lui.

Ou bien encore:

— Celui-là! Mais il est trop laid; il me fait peur!

— Valentine, mon enfant, vous êtes trop difficile. Vous finirez, je le sens, par faire une bêtise.

— Mais, miss, vous m'avez vous-même cent fois répété qu'une jeune fille ne doit épouser que l'homme qu'elle aime déjà...

— Je n'ai pas changé d'avis, mon enfant.

— Dans ce cas, miss, si vous étiez logique avec vous-même, vous devriez commencer par me demander si j'aime M. X... ou si M. Un Tel me plaît, et dans le cas de la négative, vous devriez m'approuver de refuser des jeunes gens que je n'aime pas, pour lesquels je me sens même de l'antipathie.

— Puisque aucun ne vous plaît, c'est que, sans doute, vous en aimez un autre.

— Ceci, c'est une autre question. Nous l'examinerons plus tard, si vous voulez bien.

Et la délicieuse jeune fille embrassait alors gentiment sa gouvernante et s'en allait en riant.

Valentine n'était pas pour rien la fille de l'autoritaire Verdurel.

Quelle que fût son affection pour miss Ferguson, elle ne lui aurait pas permis de pénétrer contre sa volonté dans l'intimité de son cœur.

La gouvernante le savait. D'ailleurs elle était trop respectueuse de la liberté des autres pour essayer de forcer un secret qu'elle commençait à deviner.

Elle n'insista pas et attendit.

L'heure arriva cependant où Valentine dut parler.

Un jour, elle fut demandée en mariage par le fils d'un gros négociant de la rue du Sentier, ami intime de M. Verdurel.

Le jeune homme était riche, pourvu d'une belle situation, et tous ceux qui le connaissaient étaient d'accord pour vanter, à la fois, son esprit, son intelligence et son cœur.

— C'est un garçon parfait, déclara le père à miss Ferguson. Je suis sûr qu'il rendra ma fille heureuse. C'est pourquoi je l'ai choisi.

— Je vous laisse le soin de lui en parler la première, car mieux que moi, vous lui démontrerez que ce serait folie de le refuser.

Et pourtant Valentine le refusa.

M. Verdurel, froissé, lui demanda des explications.

L'entrevue fut orageuse, et à plusieurs reprises, la gouvernante dut intervenir et servir de tampon entre ces deux volontés également obstinées.

— Tu ne vas pas me dire, criait le père, qu'il est déplaisant.

— Non, car en vérité, il est fort aimable et beau garçon.

— Eh bien, alors? Est-ce l'intelligence qui lui manque?

— Non, il est intelligent, et il sait avoir de l'esprit sans trop vouloir le montrer.

— Je suis heureux de te l'entendre dire. Tu serais d'ailleurs la seule à prétendre le contraire.

"C'est un homme, celui-là, tu peux m'en croire, ma fille, car je m'y connais; aussi je serai fier, vois-tu, de le nommer mon fils.

— Je ne vous contredis pas.

— Eh bien alors, pourquoi ne veux-tu pas l'épouser?

— Parce que, malgré toutes ses qualités, je ne l'aime pas.

— Mais tu l'aimeras, quand vous serez mariés.

Sans répondre, la jeune fille fit un signe de tête négatif.

Le père croisa les bras sur sa poitrine et comme il l'avait déjà fait plusieurs fois il se tourna vers la gouvernante:

— Elle est à gifler, voyez-vous! Et si je ne me retenais...

Puis faisant un visible effort pour se calmer:

— Tu ne l'aimes pas maintenant, c'est entendu; mais plus tard, sûrement tu l'aimeras. Il est impossible que tu ne finisses pas par l'aimer.

— Il y aurait bien peu de mariages, crois en ma vieille expérience, s'il fallait s'aimer auparavant.

— Ce n'est pas mon sentiment, répliqua-t-elle en secouant la tête.

Les dénégations de Valentine exaspérèrent M. Verdurel. Il s'écria:

— Tiens, tu es un monstre, une fille dénaturée et sans coeur, qui n'aimera, j'en suis sûr, jamais personne!

— C'est ce qui vous trompe, père.

— Tu aimes donc quelqu'un?

Toute rouge, elle fit signe que oui.

— Qui donc, grand Dieu! C'est donc pour cela que tu as refusé tous les jeunes gens que nous connaissons?

— Pas tous.

M. Verdurel écarquilla les yeux et ouvrit la bouche dans une attitude de stupéfaction impayable.

— Comment! il y en a un, balbutia-t-il.

Puis, reprenant son aplomb:

— Qui est-ce donc?

— Maurice Dormeuil, dit-elle en rougissant de nouveau.

Le père sursauta:

— Tu as dit?

— Maurice Dormeuil.

— Mais il n'a pas le sou!

Ce fut le cri du coeur.

Ce fut aussi le seul reproche que le père de famille sut adresser au jeune homme que sa fille avait choisi.

— Il n'a pas de fortune, il n'a pas de situation!

M. Verdurel à ce moment ne s'avisa pas qu'il manquait bien autre chose à Maurice Dormeuil.

Non seulement il ne s'en avisa pas, mais il déclara que Maurice était un garçon charmant et qu'il aurait été le gendre rêvé, s'il avait eu de la fortune!

Qu'on ne s'étonne pas trop de cet aveuglement.

Le danger des êtres comme le héros de cette histoire vient précisément de ce qu'ils cachent leurs défauts et leurs vices sous les dehors les plus séduisants.

Représentez-vous Maurice Dormeuil à vingt-cinq ans, et vous excuserez non seulement Valentine, mais M. Verdurel, et miss Ferguson elle-même qui, en sa qualité de vieille fille, aurait dû cependant être plus perspicace.

La nature l'avait comblé de ses dons.

Elle lui avait donné une haute taille, un corps bien proportionné, un visage fin et régulier, des yeux expressifs, un regard caressant, un sourire enjôleur qui découvrait sous la fine moustache, entre des lèvres

bien dessinées, des dents blanches qui, malheureusement, ne demandaient qu'à mordre.

Toute sa physionomie éveillait d'abord la sympathie.

— Quel beau garçon, disait-on infailliblement en le voyant pour la première fois.

Et quelques instants après:

— Quel jeune homme aimable!

Il parlait avec facilité, d'une voix chaude et bien timbrée et s'il posait à l'artiste malheureux, c'était sans excès et dans une mesure très propre à lui attirer des sympathies. M. Verdurel lui-même, commerçant pratique s'il en fut et au surplus dépourvu de tout sens artistique, n'avait jamais songé à le railler.

Mais ce qui faisait surtout sa force, encore plus que les avantages physiques, dont il avait à revendre, c'était son bon caractère.

D'humeur toujours égale, toujours souriant et bien disposé, il savait dans la conversation trouver des mots heureux, des mots qui flattent sans en avoir l'air, les manies et les préjugés, et dont sont dupes les gens intelligents comme les imbéciles.

On était toujours content de soi quand on avait passé quelques instants à causer avec Maurice Dormeuil, et l'homme content de lui-même est toujours mieux disposé à être content des autres.

Dans cet art de la flatterie, Maurice était passé maître, il le possédait à fond. Aucune rouerie ne lui était étrangère.

Dans ses rapports avec les femmes il agissait avec une habileté qui n'avait d'égale que la perfidie.

Il était doué d'un véritable flair qui lui faisait deviner les faiblesses, les goûts et les travers de chacune.

— Comme vous me comprenez, disaient-elles toutes.

Il souriait sans fatuité, car le sourire était avec la flatterie, son arme favorite.

Toutes s'y laissaient prendre, les humbles comme Lina, les rouées comme Sidonie, les fières comme Valentine.

La conquête de Lina, âme simple et naïve pleine de candeur et d'innocence, n'avait été pour lui qu'un jeu d'enfant.

La conquête de Valentine, au contraire, fut une oeuvre de longue haleine, périlleuse et difficile entre toutes.

Raffiné élégant, Maurice avait des goûts dispendieux. Même dans les plaisirs faciles il ne recherchait que le contact des femmes vivant dans un milieu d'élégance et de luxe.

Et il n'avait pas le sou! Il était même criblé de dettes. Dans ces conditions quelle fortune inespérée qu'un mariage avec la riche héritière!

Il déploya pour la conquérir toutes les ressources dont il disposait.

Pendant longtemps il se montra vis-à-vis d'elle plein de réserve et de respect.

Il avait l'air de l'éviter, bien qu'il ne perdît jamais une occasion de l'envelopper du charme de son regard et de son sourire.

Il ne lui parlait jamais que d'art et de littérature pour lui montrer en quelle estime il la tenait.

Sentant bien qu'il se trouvait en présence d'une nature supérieure, susceptible à l'excès, qui se cabrerait

à la moindre pression, il s'abstint de toute attaque directe. Il ne se permit qu'un peu de mélancolie, lorsqu'il parlait de lui-même et du vide de sa vie.

Valentine ne se doutait de rien.

Autour d'elle, elle n'entendait que des gens superficiels dire du bien de Maurice Dormeuil.

— Partout où il passe, disait-on devant elle, partout où il passe, il sème la joie!

Ah! cette phrase, comme la jeune fille devait s'en souvenir plus tard!

S'en souvenir pour la rectifier et dire:

— Partout où il passe, il sème les larmes!

Mais en attendant les déceptions de l'avenir, peu à peu, insensiblement, l'amour entraînait en vainqueur dans l'âme de Valentine.

Bientôt elle aimait Maurice avec toute l'ardeur de ses vingt ans.

Quand il s'approchait, une émotion intense s'emparait de cette âme neuve; elle plongeait avec ivresse le clair regard de ses beaux yeux dans les yeux profonds, mais perfides, de l'être aimé, et quand M. Verdurel eut capitulé, elle alla à lui, pleine de confiance et d'illusions, à la fois heureuse et fière d'épouser l'homme qu'elle avait librement choisi, sans tenir compte des préjugés du monde.

Le mariage eut lieu en grande pompe et rien ne manqua au triomphe de Maurice.

Ah! certes, lui aussi était heureux, mais pour de tout autres motifs.

Il ne pensa pas un instant à la pauvre Lina, qui, au même moment, agonisait de misère et de douleur dans une mansarde à l'autre extrémité de Paris.

Après un court voyage en Italie, le jeune ménage s'installa dans un luxueux appartement, près du parc Monceau.

L'automne vint et les jeunes époux allèrent passer quelques semaines dans un château que M. Verdurel possédait sur les confins de la forêt de Villers-Cotterets, et où il y avait de belles chasses.

Valentine avait coutume d'y séjourner chaque année de longs mois.

Il n'y avait pas un coin de la forêt qui ne lui fût familier.

Elle voulut que les lieux où elle avait coulé les jours heureux de son enfance fussent témoins de son nouveau bonheur.

Elle aimait Maurice avec passion.

L'amour la rendait aveugle, au point de ne pas voir combien il s'ennuyait en tête à tête avec elle dans ce château isolé.

Enfant de Paris, à qui la grande ville suffit, la campagne et la solitude le rendaient triste.

Les premiers jours, il suivit sa femme dans la forêt avec la complaisance aimable dont il ne se départissait guère et qui servait à masquer son indifférence.

Mais bien qu'il s'y efforçât il ne parvenait pas à partager l'admiration de sa femme.

— Vois! disait-elle enthousiaste, montrant les plus beaux coins de la forêt, vois, ces arbres sont de toute beauté.

— En effet, répondait le jeune homme sans conviction.

(Suite à la page 35)

PERDIT 10 liv. EN DEUX MOIS

PEUT ENCORE MAIGRIR A 50 ANS

Voici une lettre qui prouve qu'il n'est pas nécessaire de tolérer l'embonpoint, même si on a atteint l'âge de 50 ans:

"Après avoir atteint l'âge de 50 ans, je me mis à engraisser beaucoup trop, ma digestion allait mal et j'eus des attaques de rhumatisme. Je pris des sels ordinaires et autres remèdes, mais aucun ne me fit un bien durable. C'est alors que je me décidai à essayer les sels Kruschen. Bientôt, je me sentis différent, plus vigoureux, mieux portant — mon énergie revint, le rhumatisme me quitta et, à ma grande surprise, au bout de deux mois, j'avais perdu 10 livres. Je mangeais plus copieusement, cependant, car ma digestion s'était beaucoup améliorée". — W. H. C.

Les nombreux sels vivifiants de Kruschen stimulent les fonctions organiques de plusieurs façons différentes. L'estomac, le foie et le rein profitent immédiatement de ces effets bienfaisants. Le sang est purifié, rafraîchi et vivifié. Vous éprouvez un regain d'énergie physique et mentale; vous oubliez bientôt indigestion, rhumatisme et dépression. Vous vous sentez une toute autre personne.

Ne Souffrez Plus!



Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Medical F. Guy.

Consultation:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

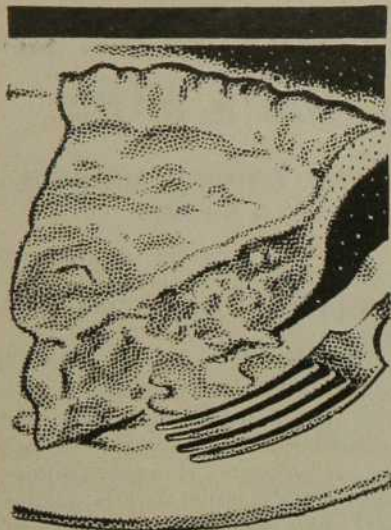
Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie. Dépt. 190, Toronto 8, Ont.



Jean est Fier des Talents de sa Femme!

Jean: Cette tarte est tout simplement délicieuse, Marie. Tu fais maintenant tes pâtes à la perfection.

Marie: Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Et quand je pense que, tout dernièrement encore, je ratais toutes mes cuissons. Si madame Dagenais...

Jean: Je me doutais bien que tu avais suivi des leçons!

Marie: Je n'ai pas suivi de leçons. Cette amie m'a simplement recommandé d'employer la Farine Préparée Brodie. Tout est là. Je suis maintenant sûre de réussir toutes mes pâtes.

Vous n'avez plus à vous inquiéter de la poudre à pâte, de la soude et du sel quand vous employez la Farine Préparée XXX Brodie. Ces importants ingrédients sont déjà incorporés à la farine dans les proportions voulues pour assurer une parfaite cuisson. Essayez la Brodie XXX à la prochaine occasion.

FARINE PRÉPARÉE XXX BRODIE

Bas de sole gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de sole façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal

Recettes de Cuisine

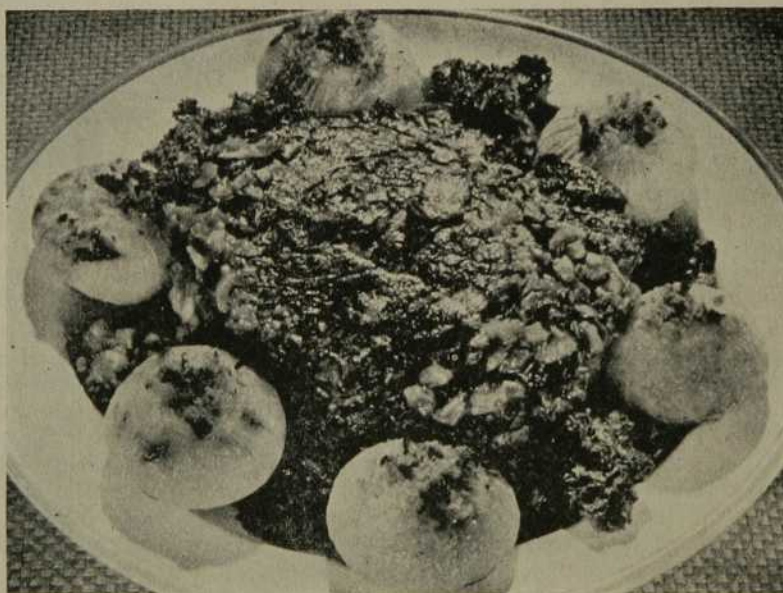
Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

Salade de poisson à la mayonnaise

2 tasses de poisson cuit: saumon, morue, etc.; 1 petit oignon, sel, poivre, persil; 2 branches de céleri; 2 oeufs durs; mayonnaise.—Emietter le poisson, ajouter l'oignon et le

beurré et dont le fond est recouvert d'un papier huilé ou beurré. Faire cuire au bain-marie à four modéré pendant quarante-cinq minutes à une heure. Démouler et servir avec sauce tomate.

PAIN A LA VIANDE ET AUX LEGUMES



2 livres de steak finement haché
1 oeuf
1/4 de tasse d'oignon haché fin
1 1/2 cuillerée à thé de sel

1/4 cuillerée à thé de poivre
1 boîte moyenne de Soupe aux Légumes Heinz
2 tasses de Flocons de Riz Heinz

Mélangez bien ensemble tous les ingrédients. Roulez et mettez dans une rôtissoire dont vous avez graissé le fond. Saupoudrez légèrement de farine et faites roussir à four chaud. Versez 1/2 tasse d'eau autour du pain roulé, couvrez et laissez cuire encore à four chaud (425° F.) pendant 1 heure. Découvrez et gratinez encore légèrement. Si le liquide s'évapore, ajoutez 1/2 tasse d'eau. Des oignons cuits ou des patates cuites peuvent servir à garnir ce pain à la viande et aux légumes.

céleri hachés, assaisonner. Faire un mélange parfait en ajoutant un peu de mayonnaise. Déposer la préparation sur un saladier et masquer du reste de mayonnaise. On peut faire une décoration, au goût, avec des oeufs durs et du persil.

Pain de macaroni au fromage

Un tiers paquet de macaroni; 1 tasse de lait; 2 c. à table de beurre; 1 c. à table d'oignon et de persil; 1 c. à thé de sel; eau bouillante; 1 tasse de mie de pain; piment vert haché fin ou poivre rouge; 3 oeufs; 1/2 tasse de fromage râpé.—Casser le macaroni en petits bouts, le faire cuire dans beaucoup d'eau bouillante salée. Faire revenir l'oignon, le piment, et le persil dans le beurre, ajouter un peu d'eau pour empêcher les oignons de brûler; égoutter ou laisser réduire l'eau entièrement. Lorsque le macaroni est bien tendre, le refroidir, l'égoutter et l'ajouter aux oignons, ainsi que les jaunes d'oeufs battus, la mie de pain, le lait et l'assaisonnement. Bien faire le mélange, y incorporer légèrement, en dernier, les blancs d'oeufs battus en neige. Verser cette préparation dans un moule bien

Gâteau de riz ou autres céréales

1 chopine de riz au lait; 2 oeufs; 1/4 tasse de sucre.—Battre les jaunes d'oeufs avec le sucre et les ajouter au riz au lait; y faire entrer lé-

gèrement les blancs fouettés en neige. Verser cette préparation dans un moule beurré, faire cuire vingt minutes, au four chaud.—On prépare de la même manière un gâteau au tapioca, à la semoule et au sagou. Ces préparations sont généralement servies avec une sauce aux fruits ou avec des confitures qui en relèvent le goût.

Crème à l'orange

1 pinte d'eau bouillante; 6 c. à table de fécule de maïs; 2 c. à table de beurre; 1/4 c. à thé de sel; 1 1/2 tasse de sucre; 4 ou 5 oranges; 2 jaunes d'oeufs; 1 c. à thé d'essence de citron.—Procéder comme pour la crème économique. A la fin de la cuisson, ajouter le beurre, les jaunes d'oeufs battus. Séparer et couper les sections d'oranges, les déposer dans des coupes ou un plateau et verser la préparation refroidie sur les oranges.

Crème économique

1 pinte de lait; 1/2 c. à thé de sel; 5 c. à table de liquide froid, lait ou eau; 3/4 tasse de sucre; 5 c. à table de fécule de maïs; 1 c. à thé d'essence de vanille.—Faire chauffer le lait, ajouter le sucre et le sel, la fécule délayée à froid, ayant soin de la réchauffer avant de la verser dans le lait. Brasser continuellement jusqu'à ce que le mélange épaississe; couvrir et laisser cuire 5 à 10 minutes; au bain-marie 15 à 20 minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence, verser dans un plateau à crème. Décorer au goût avec crème fouettée ou coco râpé, etc.—Cette préparation-type est la base des crèmes: au chocolat, au café, au caramel, etc.

TAPIOCA AUX POMMES



1/2 tasse sucre
1/2 tasse eau
1 citron tranché fin

2 cuillerées à soupe de cannelle rouge
4 grosses pommes, vidées et pelées
2 cuillerées à soupe Tapioca Minute

1 cuillerée à soupe de jus de citron.

Mélangez sucre, eau, citron et cannelle, et faites cuire jusqu'à dissolution de la cannelle, en brassant constamment. Ajoutez les pommes et faites cuire jusqu'à tendreté, en voyant à ce que le sirop ne bouille pas. Enlevez les pommes, mesurez le sirop et ajoutez assez d'eau pour faire 1 tasse. Ajoutez le Tapioca Minute et cuisez au bain-marie pendant 15 minutes, en brassant fréquemment. Retirez du feu et joutez le jus de citron. Remplissez les pommes du mélange au tapioca.

(Suite de la page 33)

Il ne savait pas monter à cheval, et il ne mettait aucun empressement à apprendre ce nouveau sport.

Toute fatigue, tout effort sérieux le rebutait.

Il supplia sa femme, qui, au contraire était un excellent cavalier, de ne pas se priver, à cause de lui, de son plaisir favori.

Elle finit par se laisser persuader.

Elle fit donc seller Sultan, son cheval, un vieil ami sur lequel elle parcourait la forêt en tous sens, depuis des années, accompagnée dans toutes ses promenades par miss Ferguson, qui était, elle aussi, une écuyère accomplie.

Pendant qu'elle galopait sous les arbres, Maurice restait au château.

Il prenait un livre au hasard quand sa femme partait.

— Vois-tu, lui disait-il, je vais lire en attendant ton retour.

Mais à peine avait-elle disparu qu'il posait le livre, car la lecture l'ennuyait autant que la campagne.

Il errait comme une âme en peine à travers la vaste demeure, et s'il rencontrait Suzanne, la femme de chambre de Valentine, une Parisienne alerte, pimpante et délurée, il s'amusa à la taquiner, à lui dire des choses qui auraient dû la faire rougir et qui malheureusement la faisaient rire.

Un jour, Valentine, après un tour dans la forêt fut prise de remords.

— Je galope, se dit-elle, pour le plus grand plaisir de Sultan et pour ma plus grande joie personnelle. Mais pendant ce temps Maurice se morfond tout seul à la maison.

— Ce n'est pas bien, j'ai tort de le laisser seul ainsi.

Aussitôt elle fit faire demi-tour au cheval et elle revint sur ses pas.

Quand elle fut dans la cour du château elle laissa Sultan aux mains d'un garçon d'écurie et monta rapidement dans sa chambre, pour changer de costume, avant d'aller rejoindre son mari.

Elle prit par le plus court, monta par l'escalier de service et passa par le cabinet de toilette.

Au moment où elle allait ouvrir la porte de sa chambre, elle s'arrêta.

Elle venait d'entendre un bruit insolite.

Elle écouta.

Elle entendit, venant de la chambre, des murmures, des petits cris, des rires étouffés.

Elle resta un instant interdite.

Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

Elle approcha l'oreille pour mieux entendre.

Elle était en costume d'amazone ; des plumes de coq ornaient son chapeau de feutre ; de la main droite elle tenait sa cravache, et de la main gauche elle relevait sa jupe noire.

Brusquement elle ouvrit la porte, et après avoir fait trois pas elle s'arrêta comme clouée au sol !

Un flot de sang afflua à ses joues et à ses tempes, à croire qu'elle allait avoir une congestion.

Devant elle, elle vit Maurice et Suzanne, la femme de chambre qui se tenaient par le cou.

A la vue de Valentine, la soubrette poussa un cri et s'enfuit.

Maurice, tout penaud, dans une attitude ridicule, resta seul en présence de sa femme.

En une seconde, elle le jugea, et cette fois, plus justement et pour toujours...

Elle s'avança vers lui, leva sa cravache, lui cingla la figure.

— Vous êtes un misérable, cria-t-elle.

Et elle s'enfuit à son tour.

Elle se réfugia dans le cabinet de toilette où elle s'effondra, où elle pleura à en perdre la respiration.

Mais bientôt elle se redressa.

Cinq minutes lui suffirent pour changer de costume et un quart d'heure plus tard elle roulait vers Paris, enfoncée dans un coin de l'automobile.

Prévenue par télégramme, miss Ferguson l'attendait chez elle.

Elle se jeta dans ses bras, recommença à pleurer comme si la source des larmes ne devait jamais tarir.

Le soir, elle se coucha, mais elle ne put dormir. Et le lendemain, à l'aube, quand l'institutrice pénétra dans sa chambre, elle fut effrayée du changement qu'elle constata.

La fièvre s'était déclarée dans la nuit.

— J'ai la tête en feu, murmura la jeune femme, en tendant la main à sa gouvernante.

Elle resta un mois couchée.

Et elle ne quitta le lit que pour s'allonger sur la chaise longue.

Car elle était enceinte. Bientôt elle serait mère.

Le médecin craignait surtout pour l'enfant.

— Des soins continuels s'imposent, disait-il, et surtout pas d'émotion.

Maurice se tenait à l'écart.

Il avait essayé pendant la première période de la maladie de pénétrer dans la chambre de sa femme, et de la soigner comme si rien ne s'était passé entre eux. Il ne demandait qu'à se montrer prévenant et attentif comme un bon mari.

Mais en l'apercevant auprès de son lit, Valentine avait eu une telle crise de larmes et de colère, elle lui avait crié son mépris avec une telle force d'indignation, elle était restée ensuite si abattue que le médecin avait donné l'ordre formel au mari de ne plus paraître dans la chambre de la malade.

Quand la fièvre eut disparu, Valentine fit appeler son père.

Elle lui raconta ce qui s'était passé. Elle lui déclara froidement, posément, sans irritation apparente qu'elle ne voulait plus voir son mari et qu'elle ferait un malheur si profitant de sa faiblesse et de sa situation, Maurice se permettait d'enfreindre sa volonté.

M. Verdurel connaissait sa fille. Il comprit à ses paroles et à la dureté de l'accent et du regard qu'il n'y avait pour le moment rien à tenter.

Il transmit donc à son gendre la volonté bien arrêtée de sa femme. Il y ajouta de sévères remontrances personnelles.

— Ma fille est malade par votre faute. Vous vous êtes conduit vis-à-vis d'elle comme le dernier des hommes. Prenez garde c'est mon dernier mot.

Maurice se le tint pour dit.

Il avait d'ailleurs le plus grand intérêt à ménager la santé de sa femme,

Même le Rhumatisme Disparaît Rapidement!

MAUX DE TÊTE VIOLENTS, ET DOULEURS MUSCULAIRES SOULAGES AINSI EN QUELQUES INSTANTS

Rappelez-vous les dessins ci-dessous quand vous voulez soulager rapidement un malaise. Exigez et employez la méthode prescrite par les médecins — l'Aspirin.

Des millions ont constaté que l'Aspirin soulage même les maux de tête violents et les douleurs musculaires ou rhumatismales, souvent en quelques minutes!

Dans l'estomac, tout comme ici dans le verre, une tablette Aspirin se dissout, ou se désagrége, presque en venant en contact avec l'humidité. Elle "prend le

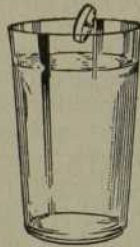
contrôle" de votre maladie dès que vous l'avez avalée.

Et ce qui est aussi important, c'est que l'Aspirin est sûre. Des tests scientifiques prouvent que: l'Aspirin n'affecte pas le cœur.

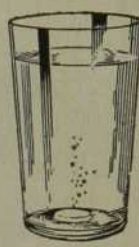
Rappelez-vous ces deux points: Rapidité de l'Aspirin et Sûreté de l'Aspirin. Et assurez-vous d'avoir l'ASPIRIN. Fabriquée au Canada, elle est en vente dans toutes les pharmacies. Voyez le nom Bayer en croix sur chaque tablette Aspirin.

Achetez la boîte de 12 tablettes ou la bouteille économique de 24 ou 100 tablettes, dans toute pharmacie.

Pourquoi Aspirin opère si vite



Jetez une tablette Aspirin dans un verre d'eau. Remarquez qu'avant d'atteindre le fond, elle se désagrége.



2 SECONDES SUR LA MONTRE A ARRET

Une tablette Aspirin commence à se désagréger et à opérer.

Elle agit dans ce verre comme dans votre estomac — la tablette ASPIRIN "prend le contrôle" de votre malaise quelques minutes après avoir été avalée.

Quand vous souffrez rappelez-vous ces dessins

— L'ASPIRIN N'AFFECTE PAS LE CŒUR —

Fabriquée au Canada

SAVON

COMFORT

UN excellent savon à laver jaune peu coûteux—aimé des ménagères canadiennes depuis plus de cinquante ans.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

Les Nerfs Agités

Se calment sous l'effet bien-faisant de ce remède. Vous mangerez mieux... dormirez mieux... Vous vous sentirez mieux. La vie semblera, de nouveau, digne d'être vécue. Ne retardez plus. Commencez à en prendre aujourd'hui.

**Le COMPOSE VEGETAL
de LYDIA E. PINKHAM**



GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Réformateur Myrriam Dubreuil

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de vingt-quatre pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, CANADA.

la santé de l'enfant, surtout, de cet enfant qui allait naître et qui serait, il le sentait à l'avance, sa suprême sauvegarde.

Il se tint donc à l'écart.

Il essaya seulement de trouver un intermédiaire pour plaider sa cause auprès de la malade, pour lui faire connaître sa prétendue douleur, son prétendu repentir.

Mais il ne trouva personne.

Miss Ferguson était ulcérée et indignée au moins autant que Valentine.

Pensez donc! Trahir sa femme, et quelle femme! la plus exquise, la plus loyale, la plus belle, après cinq mois de mariage; la trahir, dans sa propre chambre, sur son propre lit, avec une soubrette sans vergogne!

Ah! certes, oui, l'Anglaise était écoeurée.

Elle refusa donc catégoriquement de servir les intérêts de ce mari indigne.

A son défaut, Maurice ne trouva personne pour prendre sa défense.

Il dut attendre la délivrance de sa femme pour pouvoir, sans risque, l'entreprendre lui-même.

Les derniers mois de la grossesse furent très pénibles et bien tristes pour la jeune mère.

Enfin elle mit au monde une fille et un mois après elle put se lever.

A ce moment une rencontre avec Maurice était inévitable.

Elle eut lieu.

L'un et l'autre l'attendaient avec une égale appréhension.

Dormeul feignit un grand chagrin, afficha un grand repentir.

— C'est un moment de folie, Valentine. Je me suis adressé à moi-même des reproches plus cruels que tous ceux que vous auriez pu m'adresser.

— Je ne vous crois pas.

— Que faut-il faire pour vous convaincre?

— Rien; tout serait inutile. Vous ne m'avez jamais aimée.

— Je vous aime...

— Vous mentez. Vous n'avez jamais aimé que ma fortune!

— Quelle insulte, Valentine! Il est vrai que je suis bien coupable, mais comme je paie cher une minute d'aberration!

— Cessez de jouer la comédie.

— Maintenant que le bandeau que j'avais sur les yeux est tombé, vous ne sauriez croire combien je trouve tous vos airs, toutes vos attitudes ridicules.

— Valentine!

— Oui, mon cher, ridicules.

Il voulut lui prendre la main.

Elle recula et repoussa son mari avec un geste d'horreur.

— Laissez-moi. Je vous défends de me toucher. Je porte encore votre nom, un nom odieux et que j'abhorre, mais depuis la minute tragique que je n'ai pas besoin de rappeler, il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Bientôt, j'espère, la loi consacra cette nouvelle situation.

Maurice mit tout en oeuvre pour fléchir la volonté de sa femme.

Il essaya, la nuit, de pénétrer par effraction dans sa chambre; mais il rencontra, veillant à la porte, miss Ferguson.

Valentine se montra inébranlable.

Le mépris avait tué l'amour et il ne put venir à bout de son obstination.

L'épouvante commençait à le gagner à l'idée d'un prochain divorce qui le rejetterait sans situation sur le pavé de Paris, lorsqu'il trouva un allié inattendu dans la personne de son beau-père.

M. Verdurel appartenait à un parti politique qui n'a pas encore admis le divorce, cette nouveauté condamnée par l'Eglise, mal vue par la bonne société.

Aux premiers mots de sa fille à ce sujet, il protesta:

— Toi, divorcer, tu n'y penses pas?

— J'y pense tous les jours au contraire.

— C'est impossible. J'avoue que Maurice a été bien coupable, mais quel est le mari qui n'a pas quelque peccadille à se reprocher?

Et l'honnête homme qu'était M. Verdurel prit la défense du misérable qu'était son gendre.

Sa fille s'indigna:

— Est-ce bien vous, mon père, qui me tenez ce langage, vous que j'ai toujours connu si sévère et qui m'avez enseigné que la trahison et le mensonge étaient la pire des lâchetés?

— Beaucoup de femmes ont pardonné une première faute.

— Moi, je ne pardonnerai pas.

— C'est le tort que tu auras. Maurice est le père de ton enfant... Tu pâlisses... Tu comprends, n'est-ce pas, qu'il y a là, entre vous, un lien que tu ne pourras jamais détruire. C'est toi, d'ailleurs, qui as choisi cet homme. Tu l'as voulu; tu l'as épousé bien malgré moi; eh bien! maintenant que tu l'as, garde-le.

— Quant à moi, ne compte jamais sur mon concours pour te faciliter le divorce.

La jeune femme essaya de se passer de l'appui de son père.

Mais elle comprit bientôt à quelles difficultés elle allait se heurter.

Dormeul, encouragé par l'attitude même de son beau-père, déclara qu'il s'opposerait au divorce par tous les moyens légaux.

Dans ces conditions, la jeune femme allait être obligée de faire la preuve des injures graves dont son mari s'était rendu coupable à son égard.

Mais comment faire cette preuve?

La femme de chambre, Suzanne, avait disparu.

Où la retrouver?

Et en présence des protestations d'amour et de fidélité du mari, comment faire partager aux juges la conviction qu'elle avait été jouée, que Maurice, en l'épousant, n'avait recherché que sa dot?

L'avocat qu'elle consulta, un des grands maîtres du barreau de Paris, un vieil ami de son père, que ce dernier d'ailleurs avait prévenu, fit traîner les choses en longueur, marqua des hésitations et des craintes et, finalement, comme M. Verdurel, conseilla le pardon. Valentine, tout entière sa maternité, laissa passer les jours, puis les mois, sans engager la procédure du divorce.

Elle nourrissait elle-même sa fille, et les soins à donner à la fragile créature l'absorbaient tout matin au soir. Elle trouvait d'ailleurs dans cette douce occupation des joies insoupçonnées. Elle l'adorait et elle crut que cette enfant suffirait désormais à remplir sa vie.

— Pour l'amour de ta fille, tu dois pardonner une première fois, lui disait souvent M. Verdurel. Tu dois faire ce sacrifice à l'innocente créature qui, elle, n'a pas commis de faute et qui rougirait un jour de l'intransigeance de la mère.

Pardonne? Non.

Cela jamais.

Elle sentait trop profondément l'injure dont elle avait été victime.

Elle comprenait trop que Maurice ne l'avait jamais recherchée que pour sa fortune.

Elle regrettait trop d'avoir aimé, d'avoir donné son cœur à un homme méprisable qui n'était pas digne, pour pouvoir reprendre la vie commune...

A cette pensée tout son être frémissait et elle le sentait bien, ils étaient séparés pour toujours.

Mais si elle ne pouvait pardonner, elle pouvait consentir, dans l'intérêt de l'enfant, à continuer à vivre auprès de lui.

En tant qu'épouse, en tant que femme sa vie était finie.

Elle le croyait du moins.

Peu lui importait donc de rester, aux yeux du monde, la femme de Maurice Dormeuil, pourvu qu'il n'y eût rien de commun entre eux.

Une sorte d'accord intervint entre la femme outragée et le mari coupable.

En présence d'étrangers, ils auraient l'air amis et se traiteraient comme des époux ont coutume de se traiter.

Mais, chez eux, ils s'ignoraient, tout simplement. Ils ne s'adressaient même pas la parole.

L'appartement serait divisé en deux: à droite du grand salon celui de monsieur; à gauche celui de madame. Valentine garderait l'enfant.

Maurice aurait pour lui sa liberté.

Des années passèrent sans amener le moindre changement. Le fossé se creusa de plus en plus entre le mari et la femme. Ils se voyaient à peine. Quand ils se trouvaient en présence ils se parlaient poliment, et jamais il n'y eut entre eux la moindre discussion.

Maurice Dormeuil s'accommodait fort bien de cette situation. Il avait craint bien pire. Aussi se montrait-il prévenant et aimable à l'excès vis-à-vis de sa femme, toutes les fois que celle-ci lui en donnait l'occasion.

Cette comédie ne trompait d'ailleurs personne.

Leurs amis, même leurs simples connaissances étaient au courant et savaient fort bien ce qui se passait dans le ménage Dormeuil.

Comme Valentine était belle et séduisante, tous les hommes qui l'approchaient s'offrirent, plus ou moins ouvertement, suivant leur tempérament, pour jouer le rôle de consolateur.

Les plus patients firent un siège en règle, les plus hardis essayèrent de l'emporter de haute lutte. Les plus impertinents se permirent des privautés audacieuses.

Mais les uns et les autres en furent pour leurs frais. Leur manège amusa simplement Maurice, trop intelligent pour ne pas le voir, trop indifférent pour s'en effrayer.

Quant à Valentine, elle sut remettre chacun à sa place avec le tact et la mesure qui convenaient.

La jeune femme était foncièrement honnête.

Elle n'appartenait pas à cette catégorie de femmes qui prennent un ami pour se consoler ou se venger de la trahison du mari.

C'était pour elle une question de propreté morale autant que de dignité et d'honneur.

Elle était intimement persuadée d'ailleurs qu'il n'y avait plus place dans son cœur que pour l'amour maternel.

Elle croyait que jamais plus un visage d'homme ne pourrait l'émouvoir.

Elle se contentait de sourire et de hausser les épaules à chaque nouvelle tentative d'un soupire et elle passait indifférente et hautaine au milieu des convoitises qui inévitablement elle soulevait.

Elle vivait paisiblement, sans passion et sans aventures, entre un mari abhorré et un enfant chéri par-dessus tout, et ceux qui l'approchaient de plus près n'auraient pu dire si elle était heureuse ou malheureuse.

On murmurait autour d'elle:

— Valentine Dormeuil est froide comme le marbre dans lequel il semble que ses épaules ont été sculptées.

Ou bien encore:

— Madame Dormeuil est la sagesse et la raison mêmes.

D'autres haussaient les épaules:

— Elle n'a pas de cœur!

'Elle est incapable d'aimer!

Miss Ferguson était la seule à ne pas partager cette opinion.

Elle était la seule à savoir que sa chère Valentine n'était pas heureuse.

Incapable d'aimer, cette femme qui n'était que tendresse et dévouement!

Certes, elle cachait la flamme intérieure qui la dévorait.

Mais bien souvent, dans la solitude de la nuit, cette flamme s'échappait, et elle pleurait; elle versait des larmes amères sur son bonheur à jamais perdu.

Elle pleurait sa jeunesse flétrie, sa vie sacrifiée, son existence privée des joies du foyer et de l'appui que les femmes les plus pauvres et les plus humbles trouvent dans l'amour d'un mari.

Ce secret, miss Ferguson l'avait surpris, l'avait deviné à plusieurs indices.

Mais elle le gardait pour elle, religieusement.

Jamais elle ne parlait de Valentine que pour en faire l'éloge, pour vanter la tranquillité et la régularité de son existence.

Elle ne s'était départie de cette extrême réserve que vis-à-vis d'une seule personne, vis-à-vis précisément du jeune homme avec qui elle causait ce jour-là.

Georges Anderson était, comme elle, d'origine anglaise. Des liens de parenté, assez éloignés, il est vrai, l'attachaient même à l'institutrice.

Mais tandis que la famille de celle-ci s'était ruinée, Georges Anderson était fort riche.

Grand propriétaire foncier, possesseur, en outre, de nombreuses actions de mines et de parts d'intérêt dans les forges de la région de Lancastre, il menait la vie d'un artiste, se laissant guider par sa fantaisie, voyageant pendant la plus grande partie de l'année, ayant un atelier à Florence et un autre à Rome, une

garçonnière au Caire et un chalet de chasse dans le Tyrol.

Il peignait d'ailleurs de façon remarquable et on citait de lui quelques petits tableaux qui avaient retenu l'attention des connaisseurs.

Quand il traversait Paris, il ne manquait jamais d'inviter à dîner sa vieille cousine et il passait de bonnes soirées à causer avec elle de la patrie et de ceux qui y restaient...

Ils échangeaient de vieux souvenirs. Lui parlait de ses voyages, de ses aventures et de ses tableaux; elle, de ses occupations plus modestes.

Elle l'entretenait de son élève, de cette Valentine qu'elle aimait comme si elle était sa fille et dont elle se vantait d'avoir formé le caractère et le cœur.

Elle lui donnait des détails sur sa vie et, hélas! sur ses malheurs.

Elle cédait avec lui à ce besoin de s'épancher qui, longtemps comprimé, devient quelquefois irrésistible.

Elle croyait, naturellement, que cela n'avait pas d'importance, puisque Georges ne connaissait pas celle dont on l'entretenait.

Et c'est ainsi que peu à peu, sans l'avoir jamais vue, Anderson finit par connaître Valentine comme s'il avait vécu auprès d'elle une vie d'homme.

Quand il la connut si bien, le désir de la voir s'imposa à lui.

Il pria sa parente de le présenter.

Miss Ferguson n'habitait plus chez son élève depuis son mariage.

Elle avait pris un petit appartement, boulevard de Courcelles, tout près de celui de Mme Dormeuil, et ce fut dans son salon que la présentation eut lieu.

Par une sorte de scrupule irraisonné, Georges ne voulut jamais aller chez Valentine.

Cette première entrevue chez miss Ferguson fut suivie de plusieurs autres, chez elle et ailleurs.

Georges et Valentine se rencontrèrent à une exposition de tableaux, puis au salon des Beaux-Arts, enfin dans l'atelier d'un sculpteur qu'ils connaissaient tous deux et qui donnait trois fois par mois des soirées très suivies par un groupe restreint d'amis et d'artistes.

Au grand étonnement de l'ancienne gouvernante, Georges, qui ne devait passer cette fois que quinze jours à Paris, y resta plusieurs mois.

La candide Anglaise fut longtemps sans deviner la cause de ce séjour, et puis, soudainement, la vérité lui apparut.

Georges aimait Valentine!...

Il n'était plus possible d'en douter.

Il l'aimait d'un amour sérieux, profond, déjà ancien.

Rien ne saurait dépeindre l'effroi de la gouvernante à cette constatation.

Elle en perdit, pour quelques jours, le sommeil et l'appétit.

Avec sa franchise habituelle, elle interrogea le jeune homme:

— Georges, avouez-le, vous aimez Valentine.

— Je l'avoue. Je l'aime passionnément.

— Quel malheur!

— Comment, quel malheur?

— Oui, cest mal, Georges.

— Mal? Pourquoi, grand Dieu?

— Elle est mariée.

— Elle divorcera.

— Vous voulez donc l'épouser?

HEMORROIDES

L'Onguent du Dr Chase soulage la démangeaison, les sensations de brûlures et de piqûres presque immédiatement; depuis un demi siècle, elle ont prouvé leur efficacité comme traitement dans cette torturante affection. Pourquoi prendre le risque d'une opération quand cet onguent peut vous soulager?

L'ONGUENT du Dr. CHASE

Pour que
Tout le
Monde

puisse lire



La Revue Populaire

Une offre de
30 JOURS seulement

DEUX DOLLARS (\$2.00) seulement, au lieu de \$3.00, pour recevoir tous les mois, pendant DEUX ANS, *La Revue Populaire*. Telle est l'offre exceptionnelle que nous faisons à tout le monde pour permettre à tout le monde de lire la plus grande revue canadienne-française.

Cette offre est valide pour le Canada
seulement.

PROFITEZ-EN TOUT DE SUITE !

COUPON VALIDE du 20 OCTOBRE au 20 NOVEMBRE

POIRIER, BESSETTE CIE. (limitée)
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à *La Revue Populaire*.

Nom

Adresse

Ville Province

— C'est le rêve que j'ai formé, et dont désormais dépend le bonheur de ma vie.

Valentine devina plus vite que miss Ferguson les sentiments du jeune homme; elle les devina avant qu'il eût prononcé une seule parole d'amour.

Dès qu'elle s'aperçut de ses assiduités, son premier mouvement fut un mouvement de colère.

Tous les hommes qu'elle connaissait l'avaient déjà courtisée.

— Celui-là aussi, comme les autres, murmura-t-elle indignée.

Mais que sa colère dura peu!

Et quelle émotion profonde l'envahit bientôt!

— Comme les autres, avait-elle dit.

— Non, non, protestait son cœur, délicieusement ému. Il n'est pas comme les autres!

Pendant plusieurs jours elle éprouva une lassitude, une faiblesse extrême, comme si, relevant de maladie et sortant pour la première fois, le grand air et le soleil l'eussent grisée!

Mais elle ne tarda pas à réagir.

Sa raison essaya de reprendre le dessus.

— J ne dois pas, se dit-elle, m'abandonner à ce rêve. Quelle folie! Je ne puis être sa femme, et tje ne veux pas être son amie.

Elle prit la résolution de ne plus la voir. Elle resta chez elle; elle se prétendit souffrante et elle s'excusa auprès des personnes chez qui il avait l'habitude d'aller.

Mais Georges lui écrivit.

Il lui fit connaître son amour et le rêve qu'il caressait.

Il ne reçut pas de réponse.

Il écrivit encore; il écrivit chaque jour, et de ses lettres émanait un tel accent de sincérité, un tel souffle d'amour, que la jeune femme, remuée jusqu'au plus profond d'elle-même, sentit sa raison faiblir et son cœur prendre l'avantage.

A quoi bon le fuir, puisqu'elle ne pensait qu'à lui, à chaque minute de la journée?

Pourquoi ne pas le voir puisque son image ne la quittait plus?

Elle le revit.

Elle entendit sa parole enflammée redire ce qu'il avait souvent écrit.

— Je vous aime, Valentine, et je veux vous faire oublier les tristesses du passé. Nous nous en irons, loin de la ville où vous avez souffert, dans des pays où le ciel est si pur et l'air si doux que vous croirez renaître à une autre vie!

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— J'ai une fille.

— Vous l'emmèneriez. Je l'aimerais pour l'amour de vous; nous serons heureux, je le sens bien, ma chère aimée. Vous êtes la femme que j'avais rêvée, la compagne qu'il fallait à un homme comme moi. Et moi-même, je le dis sans fatuité, je suis l'homme qui vous était prédestiné.

— Ne lutez donc pas contre votre cœur. Accueillez les joies que la vie vous offre. Si vous me repoussiez, ce serait pour vous, désormais, le tombeau anticipé.

— Si je vous écoutais le remords me rongerait.

— Ces scrupules vous honorent. Mais ils sont exagérés. Car vous ne devez rien à l'homme qui vous a trahie.

— Je ne lui dois rien, c'est vrai. Mais je me dois à moi-même de rester une honnête femme.

— Une honnête femme? Je pense bien que vous resterez toujours ce que vous êtes: la plus digne, la plus loyale, la plus respectable des créatures.

— Je ne serais plus tout cela si je vous écoutais.

— Le divorce, en rompant les liens du mariage, vous rendra toute votre liberté. Je saurai attendre. Je vous aime assez pour avoir la patience qu'il faudra.

— Le divorce, dites-vous? Encore faut-il l'obtenir?

— J'y ai pensé jadis, et je me suis heurtée à des difficultés, sinon insurmontables, du moins suffisantes pour m'épouvanter. Je me sens une grande répugnance pour toutes ces choses.

— Il faudra cependant vous y résigner, ma Valentine. Il le faudra. Je le veux. Mon amour, mon désir de vous rendre heureuse et de vous arracher au milieu où vous dépérissiez me donneront la force de vous faire cette douce violence, comme ils me donnent dès maintenant l'audace de dire: je le veux.

Sous des dehors d'apparente froideur Georges Anderson cachait une âme ardente, passionnée, volontaire et tenace.

Il était de ces hommes qui ne cèdent pas et qui ne renoncent jamais au but à atteindre, quand ils ont dit: Je veux.

Mais cette fermeté s'alliait chez lui à une grande bonté, à une grande délicatesse d'âme.

Véritable artiste, d'une sensibilité exquise, Georges Anderson était bien, comme il l'avait dit, l'homme qu'il fallait à Valentine. Elle le comprit et, avec une résignation qui lui fut douce, elle résolut de se laisser conduire par lui.

Elle acceptait maintenant avec joie de recommencer sa vie.

Elle n'avait qu'un seul regret: celui de ne pas l'avoir connu plus.

— Pourquoi, lui dit-elle avec tristesse ne vous ai-je pas rencontré, alors que j'étais jeune fille! Qu'aurait-il fallu pour cela? Un hasard heureux. Vous auriez pu venir chez nous, rendre visite à votre vieille cousine.

— Oui, je l'aurais pu, je l'aurais même dû sans doute... Pourquoi ne l'ai-je pas fait?

Il haussa les épaules:

— On a une destinée, ma Valentine. Mais, au surplus, à quoi bon ces regrets? Laissons le passé. Ne nous occupons plus que du présent et de l'avenir. Ils dépendent, eux, entièrement de nous et ils nous sourient; ils s'annoncent sous les couleurs les plus favorables.

Il le croyait.

Elle le crut aussi.

Ils ne se doutaient pas, hélas! de ce que cet avenir leur réservait.

Georges cependant s'aperçut bientôt des difficultés que soulèverait le divorce.

Il s'en fut chez un grand avocat, le mit au courant de la situation.

Il était bien évident que Maurice Dormeuil, qui s'était opposé avec une énergie farouche à toute idée de divorce plusieurs années auparavant, au lendemain de sa faute, s'y oppose-

rait maintenant avec plus d'énergie encore.

Il fallait donc obtenir le divorce malgré et contre lui.

Pour cela il était de toute nécessité de se procurer des armes, d'accumuler des preuves de l'indignité et de l'inconduite de l'époux sans éveiller ses soupçons.

Georges Anderson dut s'adresser, pour atteindre ce but, à des gens véreux dont c'est le métier de surprendre les secrets et les fautes d'autrui.

Cette basse et louche besogne ne fut pas sans lui soulever le cœur, sans lui inspirer, comme à Valentine elle-même, une répugnance, un dégoût insurmontables.

Comme d'autre part la plus grande prudence était indispensable, il ne fallait pas songer à aller vite.

Bientôt ils comprirent que des jours nombreux s'écouleraient encore avant qu'ils aient le bonheur de voir luire l'aube de la délivrance.

Ajoutez à cela que pour plus de précautions ils ne se voyaient que très rarement, et en grand mystère, et vous comprendrez l'énerverment de ces deux êtres qui maintenant s'aimaient avec un tendresse et une passion que les difficultés que rencontrait leur amour ne faisaient qu'exalter.

Dans l'affolement et l'exaspération que leur causaient cette longue attente et les difficultés du divorce, ils en vinrent à envisager la fuite à l'étranger comme la seule solution possible à une situation intenable.

Ils dénoncèrent à la prudence qu'ils s'étaient imposée. De nouveau ils se virent chaque jour, l'après-midi ou le soir, chez miss Ferguson ou chez Georges lui-même, tantôt à son domicile, tantôt dans l'atelier qu'il avait loué.

Et un jour, la nature et la jeunesse, plus fortes que la volonté et que la raison, les jetèrent dans les bras l'un de l'autre...

Ils furent heureux et, sur le moment, ils ne regrettèrent rien.

Mais le lendemain, quel réveil!

Dans la même nuit, M. Verdurel avait été assassiné!

Valentine n'était pas superstitieuse. Elle crut cependant qu'il y avait là une sorte de châtement, de justice immanente et qu'elle était punie d'avoir manqué à la parole qu'elle s'était donnée à elle-même de n'appartenir à Georges que lorsque le divorce l'aurait déliée de son serment.

Elle vécut des heures et des journées d'épouvante et de désespoir.

Elle fut sur le point de chercher dans la mort un refuge aux douleurs dont la fatalité l'abreuvait.

Elle aimait son père, et elle s'accusait presque d'être la cause de sa mort.

Quelle fatalité!

C'est à l'heure même où, dans les bras de Georges, elle commettait une faute, qu'elle considérait maintenant comme un crime, que son père, agonisant sous les coups d'un assassin...

Et le secret même de cet amour coupable était à la merci du moindre incident.

Quelle honte pour elle si l'on savait!

Pour elle, et pour sa fille aussi.

C'est n pensant à sa pauvre petite Marguerite, à cette frêle enfant que le grand-père Verdurel adorait, qu'elle trouva le courage de lutter, pour

éviter le scandale, dont l'enfant serait éclaboussée, si le public venait à savoir où elle était pendant que son père tombait assassiné.

Elle fit un effort surhumain: elle resta debout: elle sut mentir et garder son secret.

Miss Ferguson lui fut d'ailleurs d'un secours précieux.

Vite elle avertit Georges, prit avec lui les dispositions nécessaires.

Le jeune homme, anéanti par ce coup du sort, se prêta à tout ce qu'on attendait de lui.

Il disparut de la vie de Valentine.

Il renonça non seulement à la voir, mais même à lui écrire.

Quelques jours après, pour ne pas éveiller les soupçons, il partit pour l'Italie où il resta cinq mois.

Lorsque Jean Bernard eut été acquitté, lorsque le silence se fut fait sur le drame mystérieux, il revint à Paris.

Il descendit à l'hôtel Royal où il descendait autrefois avant de connaître Valentine, et où miss Ferguson venait jadis le voir lorsqu'il traversait Paris.

Il lui envoya un petit bleu, et l'Anglaise vint comme d'habitude.

Nos lecteurs connaissent déjà le début de leur entretien.

Georges Anderson revenait plus amoureux, plus épris que jamais.

Il avait vécu cinq mois, solitaire et silencieux, dans la villa qu'il possédait à Fiésole, sur la colline qui domine Florence.

Pendant ces cinq mois de recueillement, de crainte et d'appréhensions, il n'avait pas pu travailler.

Il n'avait pensé qu'à la chère et douce créature que le sort se plaisait à poursuivre et à accabler.

Quelle étrange fatalité!

L'assassinat du père, l'assassinat de cet homme excellent, qui n'avait jamais fait dans sa vie que du bien, à l'heure même où ils étaient si heureux, où ils croyaient qu'une vie nouvelle, toute de joie et d'enchantement, commençait pour eux!

Ah! certes, Valentine, la chère aimée n'était pour rien dans ce crime effroyable. Mais pourrait-elle oublier cette affreuse coïncidence?

L'amoureux tremblait à la pensée que ce hasard aussi prodigieux que cruel allait peut-être le séparer de celle qu'il aimait, allait peut-être creuser un fossé que rien désormais ne saurait combler.

C'est le cœur déchiré, l'esprit torturé de doutes et d'incertitudes qu'il revenait à Paris.

Car Valentine était tout pour lui.

Il aurait préféré mourir que la perdre.

Il était resté cinq mois sans nouvelles.

En cinq mois pas une seule lettre de l'aimée!

Il n'avait reçu que deux cartes de miss Ferguson, deux cartes insignifiantes et vides.

Sans doute il le fallait.

La sécurité de la jeune femme exigeait ce sacrifice.

Il s'était résigné devant cette nécessité, mais il n'en avait pas moins atrocement souffert.

En arrivant à Paris, Georges Anderson était donc affamé de nouvelles, autant que tremblant de crainte.

— Dites-moi, chère miss, ce que pense Valentine. Quels sont ses sen-

timents à mon égard? Je ne suis pas responsable de ce qui est arrivé. Ce serait cruel, bien cruel, de m'en vouloir. J'ai tant souffert, moi aussi!

— Je le crois, Georges.
— Il n'y a pas de ma faute...
— Aussi Valentine ne vous accuse-t-elle pas. Elle s'accuse elle-même.
— C'est absurde! Elle n'est pas plus coupable que moi.

— Je le sais bien. Mais le malheur, c'est qu'elle ne pense pas comme nous.

"La mort affreuse de son père l'a véritablement foudroyée, anéantie. Elle a éprouvé un chagrin si violent qu'il semble avoir brisé tous les ressorts de sa nature.

"Six mois ont passé et elle souffre comme aux premiers jours; elle ne peut pas reprendre le dessus.

— C'est affreux!
— Elle reste des journées entières dans sa chambre à pleurer. Rien ne peut la faire sortir de sa torpeur et de l'abattement qui la minent.

— Elle m'a donc oublié?
— Oublié! non. Elle pleure aussi sur vous, sur votre malheureux sort.

— Mon sort ne serait malheureux que si elle ne m'aimait plus.

— Dans le fond de son coeur, elle vous aime toujours.

— Si c'est vrai ce que vous dites là, miss Ferguson, je saurais bien, moi, lui faire entendre raison et la ramener à la vie.

— Je le souhaite et je l'espère. Car quelques mois encore de cette existence et je ne sais ce qui arriverait. Vous ne reconnaissez plus, Georges. Elle est pâle et amaigrie à faire peur.

— Chère créature!
— Depuis la mort de son père elle n'est plus sortie; je ne sais pas si elle aurait aujourd'hui la force de descendre l'escalier.

— Il faut absolument que je la voie, que je lui parle.

— C'est impossible. Elle ne peut quitter sa chambre.

— Il faut cependant qu'elle la quitte et qu'elle sorte.

L'Anglaise hocha la tête, et leva les mains dans un geste douloureux.

Avec une énergie farouche, le peintre reprit:

— Il le faut, et je compte sur vous, sa gouvernante et son amie, pour lui souffler la volonté qui m'anime, en attendant que je puisse le faire moi-même.

"Je vous ai connue, jadis, plus énergique, ma chère cousine. Faites un effort. Reprenez courage. Celle que vous avez élevée, que vous aimez comme votre fille, a besoin de votre aide: est-ce le moment de faiblir et de désespérer?"

— Vous avez raison, mon ami. Je serai forte désormais. Car, je le sens bien, Valentine est perdue, si nous n'arrivons pas à modifier ses sentiments, à chasser les idées noires qui la ravagent.

— Nous y arriverons, j'en suis sûr. Vous allez aujourd'hui même la voir, lui dire que j'ai passé cinq mois de souffrances, le coeur rempli de son souvenir, l'esprit hanté de son image, et que je reviens à elle pour l'aimer, la chérir, la tirer des ténèbres où elle est plongée, la ramener à la lumière, à la santé, au bonheur.

(A suivre dans le prochain No)

LE BOA DES BROUSSES

(Suite de la page 7)

se redresse et s'enroule en coup de fouet autour du malheureux.

Mais les deux cocotiers ont été pris dans le terrible étau; le serpent a beau serrer, serrer encore, ils plient, craquent, menacent de se rompre, empêchent toutefois Bepamandry d'être broyé comme rien.

Et ce dernier n'a point perdu sa présence d'esprit. Il songe que ses poissons suffiraient à satisfaire la faim du reptile.

Libre encore en partie de ses mouvements, il tire avec peine un gros amborinadrina de son lamba et l'enfonce entre les mâchoires du serpent qui s'ouvraient pour lui mordre la gorge. L'un après l'autre, tous les poissons s'engloutissent ainsi dans la gueule noirâtre d'où sort, en flèche, un dard sanguinolent.

Mais la faim du monstre n'est pas encore apaisée.

Bepamandry le constate avec effroi. Que n'a-t-il dans son lamba tous les poissons emportés par Antoba! Ils auraient été suffisants pour achever de gorger le boa et de provoquer chez lui, par la digestion, un engourdissement dont l'indigène aurait profité pour s'échapper.

Cependant, aux cris poussés par son compagnon, Antoba s'était retournée.

Elle pressentait un malheur, revint sur ses pas, et vit Bepamandry aux prises avec le reptile.

Il avait saisi son ennemi à pleines mains, au ras de la tête, et cherchait à l'étrangler.

Antoba songea qu'elle pourrait sans doute attacher le boa à l'un des cocotiers avec son lamba, dégager ainsi son époux.

Elle descendit les pentes en courant.

Bepamandry l'a aperçue. Il voit de quel secours elle peut lui être, serre plus étroitement le serpent qui lui glisse des mains.

Mais il a surpris le globe enflammé du soleil touchant la terre entre deux touffes de ravinalas.

Il songe avec effroi qu'en se hâtant, Antoba pourrait peut-être déposer encore, avant la nuit sur la tombe d'Antobony, le riz de la mort, mais que les quelques minutes qu'elle va passer à le secourir ne lui permettront plus d'arriver à temps.

Ce sera pour eux deux la malédiction implacable de l'aïeul.

Le fanatisme de sa race domine alors en lui le sentiment du danger.

— Antoba, s'écrie-t-il, va-t'en à la tombe d'Antobony, porter le riz. Voudrais-tu donc que nous soyons maudits?

La jeune noire s'est arrêtée subitement, figée de terreur.

Oui, il importe de courir là-bas, d'éviter à tout prix la malédiction de l'ancêtre. Mais c'est la perte du mari qu'elle aime de tout son coeur, et qu'elle pourrait délivrer peut-être.

Elle reste un moment indécise, clouée au sol entre ces affolantes pensées.

Mais le fanatisme amassé depuis des siècles dans l'âme malgache agit sur elle à son tour, la pénètre, l'enveloppe de son inconscience, surmonte les dernières résistances de sa passion.

Elle a laissé tomber les poissons dont le poids pourrait ralentir sa course et elle part, deux larmes dans les yeux au souvenir de l'aimé qu'elle ne reverra plus.

Et tandis qu'elle disparaît en courant dans les palmes déjà teintes d'ombre, le boa glisse de plus en plus entre les mains de Bepamandry, se dégage tout à fait, s'enroule au cou de l'infortuné, ouvre ses formidables mâchoires et, d'un jet brusque, lui saisit la tête.

SYLVAIN DEGLANTINE

LES SINGES DETROUSSEURS



Aux Indes, il existe une race de petits singes d'une agressivité extraordinaire. Ils habitent de sombres forêts où ne passent que des voyageurs à pied. Les singes les attaquent à coups de pierres et s'emparent de leurs bagages. La religion indoue considère ces animaux comme sacrés. Parfois les indigènes s'en emparent et les transportent dans d'autres régions afin de s'en débarrasser.

N'oubliez pas que

BOVRIL

VÉRITABLE
THÉ DE BOEUF

38FM

**DONNE SANTÉ
ET FORCE**

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE **GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREEES**

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITEMENT avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251 - RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Les vers causent du dommage et ôtent aux enfants le sommeil qui est leur grand reconstituant. Mother Graves' Worm Terminator nettoiera l'estomac et les intestins et restaurera la santé.



UNE BELLE TAILLE
AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourqu'il envie celles de vos soeurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte. 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la maille, sur réception du prix.

Agents
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES COYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

Le Liniment Égyptien Douglas constitue un remède rapide et certain pour Clavelée ou Aphthes, autrement dit crapaud en art vétérinaire. Quatre ou cinq applications suffisent ordinairement.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESETTE CIE, LIMITEE,
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

M. Bellenfant avait passé un dimanche très agréable.

La fête de la tante Rondel étant tombée ce jour-là, force avait été à sa nièce respectueuse de lui consacrer cet après-midi de repos dominical et de laisser son pauvre Ernest se morfondre tout seul, pendant qu'elle s'en allait à Montmorency où résidait la vieille dame.

Il en avait témoigné un regret convenable, mais au fond... On a beau être un mari modèle, aimant sa femme, son intérieur, et détestant le café, une petite détente n'a rien de déplaisant? Il pouvait flâner à son aise, sans but précis, ce qui horripilait madame; délaissier le bois de Boulogne pour le bois de Vincennes et respirer les premiers effluves printaniers sur les bords de la Marne, chers à son printemps, en savourant les douceurs de la pêche à la ligne. Il rentrait donc de la meilleure humeur: un chaud-froid l'attendait bien servi (c'était le jour de sortie de Rosalie) et si madame n'était pas là pour le partager, mon Dieu! il n'en dînerait pas moins de bon appétit.

Tout guilleret, il passait devant la loge quand la concierge en sortit, un petit paquet à la main.

— On a rapporté ça, pour monsieur... paraît qu'il est arrivé un accident à madame.

— Un accident!

Bouleversé, il interrogeait fiévreusement la bonne femme, qui bribes par bribes se laissait arracher la terrible vérité. La pauvre petite Mme Bellenfant avait été écrasée. On l'avait transportée à l'hôpital et un agent avait rapporté son sac dans lequel était son adresse pour prévenir l'infortuné mari. Ne l'ayant pas trouvé, il avait laissé un rapport...

M. Bellenfant le prit machinalement avec le petit paquet et remonta chez lui comme un somnambule...

Foudroyé par ce coup inattendu, il demeurait anéanti et sa douleur réelle lui faisait mesurer pour la première fois, peut-être, toute la force du lien conjugal. Sans doute comme dans nombre de ménages paisibles, la belle flamme des premières années s'était un peu éteinte: goûts, habitudes, c'est l'échelle descendante assez ordinaire... et le dernier échelon est peut-être le plus solide! Aussi quelle chute lorsqu'il vient à manquer brusquement! Une femme, c'est un peu comme la flanelle; quand elle vous fait défaut, on s'aperçoit que l'on ne peut s'en passer. Et après s'être presque réjouit de sa journée solitaire de mari émancipé, M. Bellenfant était épouvanté à la pensée d'une longue suite de jours semblables!!!

LE SAC DE Mme BELLENFANT

(Suite de la page 10)

Non! c'était impossible.

Voyons! voyons! peut-être l'accident était-il moins grave? Il ne fallait pas s'en rapporter aux racontars de concierge... et ce rapport qu'il n'avait pas regardé lui laissait bien une lueur d'espoir?

Hâtivement, il le lut d'un bout à l'autre, puis le relut lentement, pesant chaque terme...

En voulant se garer d'une bicyclette, Mme Bellenfant s'était jetée sous les roues d'un camion automobile débouchant de la porte Maillot... Transportée à Beaujon, elle avait expiré sans reprendre connaissance... M. Bellenfant était invité à passer le lendemain pour les constatations et les formalités nécessaires. Cette précision ne permettait pas la moindre équivo-

et, en l'ouvrant, dans le porte-monnaie, le porte-carte, ses larmes coulèrent... sur ces objets familiers précieuses reliques désormais, tout ce qui lui restait de son bonheur!

Une enveloppe dépassait le porte-carte: un portrait: le sien, sans doute, emporté par un tendre enfantillage...

— Ah! mais! ah! mais!

Il contemplait, saisi, la photographie d'un bellâtre qui ne lui ressemblait pas du tout et derrière laquelle étaient écrites ces lignes suggestives:

"A ma Louloute, son Emile, de Boulogne".

Emile? Ernest? Ça commence par la même lettre, mais ça n'est pas la même chose.

SOIR TRISTE

*O pâleur émergeant des rêves qu'on ravive,
Quand le soir est sanglant des fatigues du jour,
Quand l'âme a des rancoeurs de captif en sa tour,
Et meurtrit cette plaie où sa douleur s'avive!*

*O la froide pâleur gisant dans la chair vive
Où les coeurs, embrumés ont leur triste séjour,
Se heurtant aux barreaux, en détresse toujours,
Jusqu'au jour où la chair en sa gloire revive!*

*Mon Dieu, que la tristesse en mon âme se change
En adoration, que mon être de fange
S'agenouille en silence au trône de la nuit!*

*Que mon coeur se referme aux rêves de ce monde,
Que mon âme se close au dégoût, à l'ennui,
Que mon rêve s'entr'ouvre à vos clartés fécondes!*

FRANÇOIS HERTEL

Extrait de *Les voix de mon rêve*
Editions Albert Lèvesque, Montréal, 1934

que... Cependant il y avait là un point obscur.

Etant parti de son domicile de la rue Lafayette pour se rendre à Montmorency, comment Mme Bellenfant avait-elle été écrasée à la porte Maillot?

Tout chemin mène à Rome! Mais le retour était un peu long et elle n'était déjà pas en avance! Un peu plus même, elle oubliait son fameux sac et s'il ne le lui avait pas rappelé...

Qui sait? c'était peut-être une autre?

A cette idée, traversant son esprit comme un éclair, il déchira l'enveloppe protégeant le sac en question...

Hélas! il ne le reconnaissait que trop, avec le chiffre dans le coin...

— Voyons! voyons! c'est fou, invraisemblable!

Invraisemblable? encore moins que la présence de Mme Bellenfant à la porte Maillot quand son mari la croyait à Montmorency! D'ailleurs, comme les mouches autour d'une plaie, mille petits indices volaient autour de lui, bourdonnant, insupportables... mais donnant un corps au soupçon. Depuis quelques jours, Mme Bellenfant était nerveuse, préoccupée, distraite... Ce matin encore, sans lui, elle eût oublié son sac, ce joli sac dont elle voulait se parer pour la tante Rondelet, disait-elle... et c'était pour un Emile!

Vlan!

Dans sa colère, il le jette par terre, le piétine avec rage...

— Est-ce que tu es fou?

Fraîche, pimpante, un bouquet de lilas dans les bras, Mme Bellenfant apparaît, sur le seuil et s'arrête, stupéfaite, à la vue de son seigneur et maître brandissant un couteau à dessert! Il la regarde, hébété:

— Tu... tu n'es donc pas morte?

— Morte? Qu'est-ce que tu chantes?

— Et vous, madame, qu'alliez-vous faire à la porte Maillot où vous avez été écrasée?

— Ecrasée? la porte Maillot! je reviens de Montmorency.

— Avec votre Emile?

— Mon Emile?

La petite Mme Bellenfant commence à s'alarmer? Etant données les habitudes de sobriété de son mari, elle ne le soupçonne pas d'avoir abusé des apéritifs; mais une insolation, peut-être? — et très douce, elle s'efforce de le calmer! De quoi s'agit-il? Qu'est-ce que cet Emile, dont elle n'a jamais entendu parler?

— Celui dont vous avez le portrait dans votre sac!

Tragique, il ramasse la pièce à conviction.

— Mon sac! Il est retrouvé?

Confuse, elle se mord les lèvres; mais l'aveu lui est échappé. Tant pis! D'ailleurs puisqu'il est retrouvé! Oui, elle l'avait perdu et n'osait pas l'avouer! Elle avait fait démarches sur démarches au commissaire, à la préfecture de police...

— J'avais si peur que tu t'en aperçoives. Ce matin encore quand tu m'as rappelé parce que je l'avais oublié, j'ai feint de le prendre dans mon armoire et je me suis sauvée comme une voleuse! Qui est-ce qui l'a rapporté? As-tu donné une bonne récompense? Tu n'est pas fâché, au moins?

Fâché! Il n'y a qu'à voir sa figure en large, et à son tour, il confesse ses angoisses, sa méprise, ses soupçons. Tout s'explique aisément: le sac avait été ramassé ou subtilisé par une "peu honnête dame" qui n'avait pas eu la précaution de le vider de ses papiers; et victime d'un accident on l'avait prise pour la légitime propriétaire.

— Le bien mal acquis ne profite jamais, conclut philosophiquement M. Bellenfant, et, puisque tu es rentrée dans ton sac, il n'y a rien à regretter.

Mais la petite femme a un geste indigné et, repoussant le sac accusateur:

— Un sac qui est passé par de pareilles mains et qui m'a valu de pareils soupçons! je ne pourrais plus le voir! !

Et, câline, elle ajoute:

— Ce serait l'occasion de m'en offrir un en or!

H.A. DOURLIAC

Que ferais-je sans toi? Qui pourrait jamais te remplacer? Non, non, c'est trop d'épreuves, nous n'en méritons pas tant!

De nouveau, il perdait le contrôle de ses nerfs, et ses larmes chaudes inondaient la joue décharnée de sa mère.

— Ne brise pas le cœur de ta maman, soupira-t-elle, ces malheurs sont, au contraire, une source de joie pour les chrétiens qui comme toi ont été dirigés sur les traces de Jésus crucifié. Tu es, il est vrai, bien jeune; mais sache toujours retenir mes paroles, mon enfant: la souffrance ennoblit, élève et finalement réjouit, c'est inévitable. En attendant, embrasse ta mère qui n'a d'yeux et d'oreilles que pour toi, désormais, sur la terre.

Il lui sourit enfin et pendant qu'elle le contemplait, son orgueil, sa seule raison de vivre, elle s'assoupit, brisée par l'émotion et la fatigue.

De l'extérieur, le vent impétueux d'automne venait en rafale secouer les vitres qui geignaient de surprise. Un silence profond endormait le reste de la maison. Marcel vint s'asseoir devant un pupitre et feuilleta un journal. Soudain, sa vue tomba sur un entrefilet ayant pour titre: *Grand Concours Littéraire*. Il lut vivement. On décernerait différents prix aux vainqueurs, entre autres, le premier gagnerait \$500.

— Quelle aubaine! pensa-t-il. Puis aussitôt, s'instruisant des conditions du concours, il décida d'entreprendre un travail littéraire sur l'Amour.

Il importe ici de rappeler quelques traits de la vie intime passée de notre héros. Nous comprendrons alors pourquoi il avait choisi ce sujet, sans hésitation, tout de go.

Deux ans auparavant, une délicieuse jeune fille apparut sur son chemin et, dès la première rencontre, sembla lui accorder une grande affection. Inexpérimenté, ignorant des troublants secrets de Cupidon, il se crut aimé d'amour. Sentant le besoin d'aimer d'un sentiment différent de la piété filiale qu'il n'avait jamais négligée envers sa mère, il devint bientôt follement épris. Dire combien sa passion avait été grande n'est pas possible, mais quelques poésies que nous lirons sur ce sujet dans la suite démontreront éloquemment la sincérité, la vivacité et la persistance de ses sentiments. Oh, ce que les amours précoces ravagent parfois certaines âmes! Marcel amoureux accabla la jeune fille de déclarations, de protestations d'amour, ce qui n'est sans doute pas une bonne tactique. Il ne la voyait jamais assez; en public, elle

n'était pas assez à lui; dans l'intimité, pas assez expansive. Peu à peu, elle se lassa de la cour trop assidue et trop enflammée qu'il lui faisait et dont, cependant, elle avait été bien flattée d'abord. La coquette! Mais il est vrai de dire, comme certains, que ce qui est rare plaît plus que ce qui abonde; et puis on est toujours content d'avoir peiné pour mériter quelque chose: ce qui nous échoit trop aisément, nous nous en lassons tous. Ainsi, pour quoi bien la blâmer?

La faute allait plutôt aux illusions tenaces de Marcel. Or, il est reconnu qu'on tient à ses illusions, malgré ce qu'elles coûtent parfois de cruelles souffrances; on les aime, car elles aident tant à nous rendre l'existence tolérable ou plus enviable.

Dans ce temps-là, Marcel avait composé une poésie qui fera foi bientôt de son engouement pour la demoiselle. Mais cet écrit, qu'il conservait comme un trésor, il s'était promis et juré de ne jamais le livrer au public, souvent gouailleur sur de tels sujets.

Ce soir-là, il se mit à l'œuvre avec une détermination et une impatience fébriles. Au collège, on l'avait encouragé à écrire car c'était tout à fait "en lui". Il le fallait donc, le premier prix serait à lui, pour sa mère. Le ciel auquel il avait foi ne refuserait pas d'exaucer cette prière ultime à des êtres aussi fidèles à la divine loi.

Pendant qu'il écrivait d'emblée, entraîné par le flot de ses pensées tumultueuses, un coup de sonnette vint l'interrompre. Contrarié, il alla ouvrir; c'était le médecin, homme bref au regard absorbé. Marcel le conduisit sans tarder au lit de la malade. Il fit subir à celle-ci un examen minutieux, après quoi, hochant de la tête, il parut très inquiet. Le jeune homme pâlit.

— Aucun danger imminent, docteur? questionna-t-il avec instance.

— L'opération seule, faite dans moins d'une quinzaine, pourrait donner quelque espérance!

Marcel travailla nuit et jour le reste de la semaine. Mais son esprit tourmenté par l'avertissement sinistre ne trouvait plus le moyen de s'apaiser. Tout en proie à la crainte, redoutant des complications dans le cas de sa mère, la fièvre le gagnait, il ne se sentait plus capable d'écrire sensément. Cependant, il lui vint une idée. Le temps pressait, plus que deux jours pour por-

ter son manuscrit aux juges du concours. Ces pages chéries, où il avait consigné les cris du cœur que son amour non partagé lui avait arrachés, où une inspiration sublime lui avait dicté des mots émouvants et tendres comme jamais peut-être il ne pourrait en écrire par la suite, eh bien! il les sacrifierait, il les immolerait sur l'autel de sa vie intime, il dévoilerait au public ces doux secrets qui constituaient toute la richesse qu'il eût en ce monde! Ce qui, aux yeux de beaucoup de gens paraît une folie, était pour Marcel une immolation pénible que ses sentiments peuvent expliquer. Mais sa souffrance s'en apaisait lorsqu'il s'imaginait déjà Madame Bienvenue guérie, grâce à son acte de renoncement; et alors, c'était avec une douce joie qu'il allait le faire!

Deux jours après, Marcel portait son manuscrit. Il raconta aux juges la triste situation où il se débattait. Emus par tant d'afflictions et tant de volonté, ils se montrèrent bien disposés à son égard. Un vibrant espoir entra au cœur du jeune homme. Quand le jury entendit l'œuvre sincère et prenant qui avait titre: *Pourquoi?* ils applaudirent avec enthousiasme.

Marcel remporta le premier prix. On lui fit parvenir tout de suite cet argent tant désiré. La bonne dame fut donc opérée aussitôt. On craignit pendant plusieurs jours que le cœur trop faible ne cédât à une syncope. Mais non. Quand l'épreuve fut passée, le fils confia ses succès à sa mère, qui sourit, radieuse d'orgueil maternel et de joie.

— Ainsi, dit-elle, ta petite mère avait-elle raison de dire qu'il ne faut jamais désespérer?

— Oui, en effet, fit-il, en pensant au poème qu'il aurait voulu ne jamais divulguer. Mais devant le bonheur de sa mère et le sien, il sourit tendrement et dit:

— Oui, je t'ai sauvée et c'est cela qui m'importe le plus!...

G. Y. BOILEAU

— o —

CURIEUSES EDITIONS BIBLIQUES

Des éditions curieuses ont été faites de la Bible; entre autres il y en a un exemplaire, dans une bibliothèque de Berlin, qui est imprimé sur feuilles de palmier; un autre qui est au Vatican pèse près d'un quart de tonne tandis qu'à la bibliothèque d'Oxford on peut voir un de ces livres qui tiendrait facilement dans une coquille de noix.



L'art de tirer les cartes

Par J. MERY

No 6*

(suite)

DAME DE PIQUE



Droite. — Femme veuve, ou fautive amie, femme médisante, selon le sens des cartes qui l'entourent. C'est aussi une menace de deuil, pour une personne mariée, lorsqu'elle voisine avec le dix de pique. Placée près du deux de cœur, elle annonce une rivale.

Renversée. — C'est de la méchanceté, de la malice, de l'hypocrisie de la part d'une femme, mais son influence est moins redoutable. Pour un jeune homme ou pour une jeune fille dont le jeu annonce, par ailleurs, un mariage, la présence de cette carte promet, dans le foyer, de la discorde apportée par la mère de l'un des deux futurs conjoints.



VALET DE PIQUE

Droite. — Homme brun, sans valeur morale, toujours prêt à nuire, à se mettre au service de mauvaises causes. Le consultant est entouré d'inimitiés, de malveillance; il doit se tenir dans une extrême prudence et craindre une trahison; il ne faut apporter aucune confiance aux paroles mielleuses d'un homme hypocrite.

Renversée. — Cet homme se trouve plongé dans de grandes difficultés ou a les mains liées, ce qui retarde ou empêche la réalisation de ses malicieux projets.



DIX DE PIQUE

Droite. — Cette carte est un signe de chagrins, de désolation, de maladie, de divorce et de deuil. Son application doit être faite selon le sens des cartes accompagnantes: chagrins, dans les affaires, avec un carreau; pour le cœur, avec une carte de cœur; maladie certaine, dans le voisinage du quatre de pique. On y voit, en général, la déception des espérances.

Renversée. — Cette situation du dix de pique rend les présages meilleurs, promet du succès et la guérison. Placée près du deux de cœur, elle annonce à une jeune fille que son fiancé épousera une autre femme.



NEUF DE PIQUE

Droite. — Chagrins causés par un deuil. Célibat, éloignement du mariage, à côté d'une carte de cœur. Grandes peines morales qui conduisent à une existence solitaire, peut-être dans un couvent, dans la religion.

Renversée. — Nécessité d'apporter beaucoup de méfiance. Tromperies de la part de personnes auxquelles il a été accordé une foi aveugle.



HUIT DE PIQUE

Droite. — Symbole de larmes, de tribulations causées par l'envie, par la malveillance. Le consultant est entouré de dangers, de cancanes, de personnes critiques. Le voisinage de bonnes cartes diminue un peu, sans les détruire, ces mauvais présages.

Renversée. — Un danger ou un événement soudain va bouleverser la destinée. Cette carte a une signification très défavorable. Son sens peut être atténué, si elle se trouve près du roi de carreau ou du roi de cœur.



SEPT DE PIQUE

Droite. — C'est une carte non seulement d'espérance, mais de réalisation dans les désirs. Elle s'applique au triomphe sur tous les obstacles prévus par l'ensemble du pique, c'est-à-dire: les procès, les luttes, les discordes, les maladies. Si le sept de trèfle l'accompagne, non renversée, elle présage un succès sur des difficultés d'héritage. Les cartes étant renversées, le pronostic est défavorable.

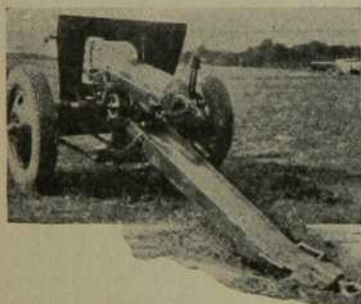
Renversée. — Elle signifie que le consultant recevra des avertissements salutaires ou des reproches, mais il est absolument indispensable de tenir compte des avis qui seront donnés.

(La suite au prochain numéro)

(* Commencé dans le No du 22 sept.)



LE CANON A PNEUS



Les Etats-Unis viennent de moderniser une partie de leur artillerie de campagne en lui donnant des pneus comme à une auto. Ces pneus, extra-résistants, supportent très

bien le choc provenant du tir du canon et ils permettent une vitesse de déplacement beaucoup plus grande.

Les pièces de campagne ainsi équipées pèsent environ dix-huit cents livres et, attelées à des tracteurs, atteignent facilement cinquante milles à l'heure.

C'est évidemment un beau progrès et qui prouve une fois de plus que l'idée de la paix universelle est bien en marche. Elle roule même sur pneus pour aller plus vite...

On a vu, en Espagne, des joueurs d'échecs d'une science extraordinaire et faisant des parties tellement prolongées qu'elles devenaient interminables, du moins pour eux. Certains de ces maîtres du jeu ont exprimé, dans leurs testaments, le désir que leurs héritiers continuent les parties commencées par eux.

PIERRES PARLANTES

En réalité elles ne parlent pas mais elles se font néanmoins comprendre; du moins c'est la croyance populaire qui l'admet.

Quelques-unes de ces pierres sont des roches existant dans la rivière d'Elbe et l'on dit que leur apparition présage une guerre; cela prouve simplement que le niveau de la rivière a baissé mais on a remarqué que ces roches n'ont ainsi apparu à la surface que dans des occasions tragiques. On les a vues un peu avant la guerre franco-allemande puis avant celle de 1914. On les a revues cette année au mois de juin. Est-ce encore un présage de guerre?

Une remarquable pierre est également celle qui se trouve dans la mosquée de Ste-Sophie, à Constantinople. C'est un morceau de marbre qui a été apporté de la Perse et que l'on a fixé sur le côté d'une galerie. Tant que l'Islam est triomphant, cette pierre brille d'un vif éclat mais si un désastre quelconque menace l'empire Ottoman, elle devient noire et terne.

Il y a soixante-dix ans, Kariman Sajkovitch, de Tutin, Bosnie, possédait une assez belle fortune et il prêta la modique somme de vingt-cinq sous à un ami qui ne lui rendit jamais ce petit montant. Aujourd'hui, Kariman qui a cent six ans et vit dans la plus grande pauvreté réclame les 25 sous à cet ami qui vit encore, lui aussi, mais il demande environ quarante dollars d'intérêts composés. Voilà certainement un des plus curieux procès jamais venus en cour.

Un turc de trente-quatre ans, Ahmetolgou Hassan, a tout le côté gauche du corps complètement vide d'organes; ceux-ci, coeur, poumons, reins, etc. sont tous entassés dans le côté droit. Le turc se porte quand même admirablement bien et, jusqu'ici, il n'a pas encore fait l'expérience d'un seul jour de maladie.

Un nommé Hank Shaffer, d'Eldora, Iowa, qui vient de célébrer son quatre-vingt-troisième anniversaire de naissance, jouit toujours d'une excellente santé malgré les multiples accidents qu'il a subis au cours de sa vie et dont voici quelques-uns parmi les principaux: frappé trois fois par la foudre; a fait une chute de 80 pieds du haut d'une falaise; a perdu un bras et un oeil dans une explosion; a été projeté dans une épaisse clôture de fils barbelés par un cheval emporté; a eu le crâne fracturé dans une chute. Le bon vieux Hank doit certainement trouver étonnant que des gens se tuent en tombant simplement de leur hauteur.

Un homme de Détroit vient de voir enfin se réaliser l'ambition de sa vie, celle de voir son nom imprimé en entier et correctement dans le directory de sa ville. Il faut dire qu'il s'appelle Joe Aledasabaladiedoescheda. Nous souhaitons que cela ajoute encore à sa satisfaction de voir les deux douzaines de lettres de son nom dans notre publication.

Au cours des dernières semaines, deux grenades chargées et trois obus jetés parmi les déchets ont été ramassés dans des voitures de vidange où ils ont fait explosion, causant des blessures aux vidangeurs. Le fait qui s'est passé en Angleterre n'a rien de très surprenant. Des milliers de personnes dans ce pays, comme dans toute l'Europe, ont collectionné de ces engins meurtriers à la suite de la guerre et il s'en débarrassait de temps en temps en les jetant sans précaution aux vidanges; on voit que c'est un procédé plutôt dangereux.

Un homme de l'Illinois vient de célébrer son soixante-dix-septième anniversaire de naissance en ayant la première dent de sa 31ème dentition.

LE PONT LUMINEUX

L'éclairage des routes est une chose qui laisse encore pas mal à désirer malgré toutes les précautions déjà prises afin de réduire le plus possible le nombre des accidents.

Une heureuse idée en ce sens est l'initiative prise par la ville de Cincinnati pour un de ses ponts construit un peu à la manière de notre célèbre "pont croche" sur le St-Laurent. Au lieu d'être aérien, l'éclairage est de niveau avec le tablier du pont et il en résulte une voie lumineuse qui n'éblouit pas tout en donnant un éclairage parfait.

Ce serait sans doute une excellente chose que d'appliquer ce principe à l'éclairage de certaines parties des routes, principalement dans les courbes dangereuses et les parties côtoyant les rivières, canaux ou dépressions de terrain qu'on ne voit souvent qu'une fois qu'il est trop tard.

La marine britannique consomme quotidiennement une moyenne de deux tonnes de thé dont la plus grande partie provient des colonies de l'empire.

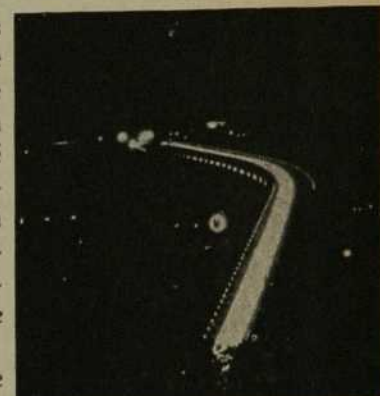
LES GRANDS ARBRES

On s'imagine volontiers que les grands séquoias de Californie dont on a souvent entendu parler sont les arbres les plus hauts du monde; ils atteignent en effet des hauteurs de 350 et même 400 pieds ce qui est assurément quelque chose mais ils sont encore dépassés par les eucalyptus d'Australie.

On a mesuré des eucalyptus qui avaient une hauteur de 470 pieds et qui paraissaient encore beaucoup plus élevés à cause de la minceur relative de leur tronc; le diamètre d'un de ces grands arbres à la base n'est en effet que de dix à quinze pieds tandis que le séquoia est beaucoup plus gros.

L'eucalyptus que l'on a acclimaté dans divers pays est un arbre très utile; son tronc fournit une gomme servant à de multiples préparations, ses feuilles donnent une huile volatile, il y a du tannin dans son écorce, des fibres résistantes sous l'écorce et le bois en est très apprécié.

L'huile qu'il fournit est un antiseptique employé dans les affections du nez et des bronches.



T'a'pas ?



T'a'pas déjà décidé, un soir que tu n'avais rien de mieux à faire, de réparer cette pièce brisée dans ta fournaise -



mais quelques heures plus tard, alors que tu es tout couvert de suie et de cendre, ta femme vient t'annoncer gentiment -



qu'un de tes copains avait appelé durant la journée, offrant de partager avec toi une couple de billets complémentaires pour le grand tournoi de lutte, ce soir-là -



T'a'pas ensuite essayé une **BLACK HORSE** ? Ça ramène l'harmonie dans le ménage !

231 F

Dites simplement-
"Bière

BLACK

HORSE

Dawes, S.V.P."



SOYEZ PRUDENT

Cet Hiver

**EMPLOYEZ
L'HUILE À MOTEUR**

RED INDIAN

EN BIDONS
Cachetée

**À LA
RAFFINERIE**
Assure **DOUBLE
PROTECTION**

● L'Huile Red Indian, raffinée et éprouvée pour les températures au-dessous de zéro, est depuis longtemps reconnue comme un lubrifiant supérieur pour l'hiver. Pour plus ample protection, elle est maintenant présentée en bidons cachetés à la raffinerie, de sorte que vous avez l'assurance d'obtenir le type requis et la mesure exacte. Soyez prudent et évitez les frais de réparation — adoptez dès aujourd'hui la Red Indian.



Mc COLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED

Une compagnie
EXCLUSIVEMENT CANADIENNE